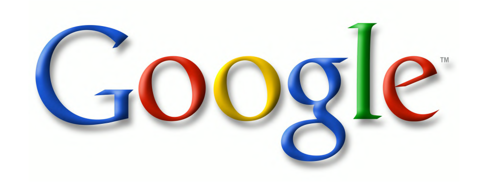
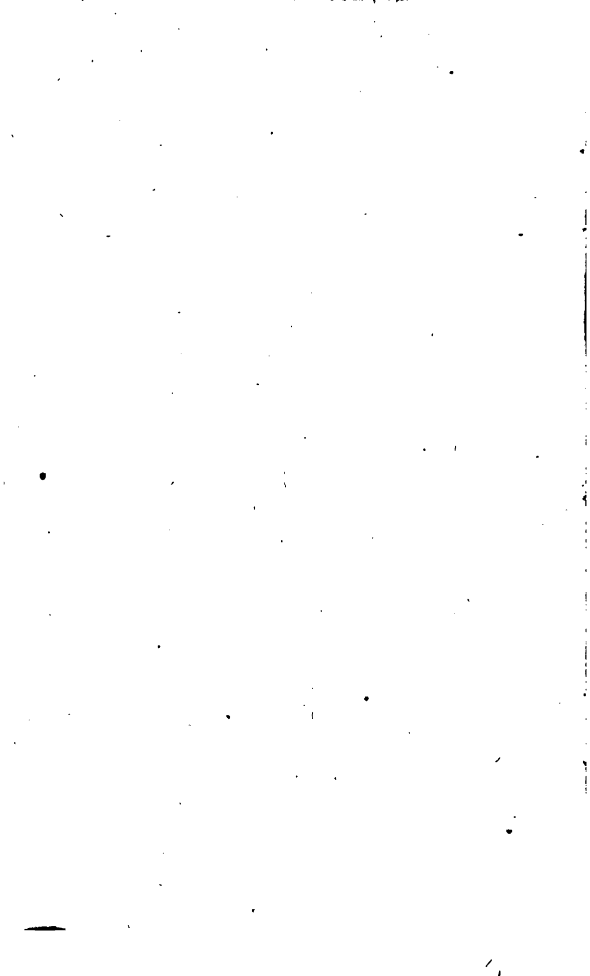



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT:

Les *Lettres de mistriss Fanny Butlerd, à mylord Charles Alfred, comte d'Erford.*

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin véliné, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

MISTRISS FANNY,

A UN SEUL LECTEUR.

Si le naturel et la vérité, qui font tout le mérite de ces lettres, leur attirent l'approbation du public; si le hasard vous les fait lire; si vous reconnoissez les expressions d'un cœur qui fut à vous; si quelque trait rappelle à votre mémoire un sentiment que vous avez payé de la plus basse ingratitude, que la vanité d'avoir été l'objet d'un amour si tendre, si délicat, ne vous fasse jamais nommer celle qui prit en vous tant de confiance. Montrez-lui du moins, en gardant son secret, que vous n'êtes pas indigne à tous égards du sincère attachement qu'elle eut pour vous. Le

désir de faire admirer son esprit ne l'engage point à publier ces lettres; mais celui d'immortaliser, s'il est possible, une passion qui fit son bonheur, dont les premières douceurs sont encore présentes à son idée, et dont le souvenir lui sera toujours cher. Non, ce n'est point cette passion qui fit couler ses pleurs, qui porta la douleur et l'amertume dans son ame : elle n'accuse que vous des maux qu'elle a soufferts ; elle ne connoît que vous pour l'auteur de ses peines. Son amour étoit en elle la source de tous les biens ; vous l'empoisonnâtes cruellement! Elle ne hait point l'amour, elle ne hait que vous.

LETTRES

DE MISTRISS

FANNY BUTLERD,

A MYLORD

CHARLES ALFRED,

COMTE D'ERFORD.

PREMIÈRE LETTRE.

Jeudi à midi.

Après avoir bien réfléchi sur votre songe, je vous félicite, Mylord, de cette vivacité d'imagination qui vous fait rêver de si jolies choses : ménagez ce bien ; une douce erreur forme tout l'agrément de notre vie. Heureux par de riantes illusions, qu'a-t-on besoin de la réalité ? Loin de remplir l'idée que nous avions d'elle, souvent elle détruit le bonheur

dont nous jouissions. Livrez-vous au plaisir de rêver, et sachez-moi gré de je ne sais quel mouvement qui me force de m'intéresser à tout ce qui vous touche. Je n'ai point dormi, point rêvé; mais tant songé, tant pensé, que je ne crois plus penser. Adieu, Mylord.

IIe. LETTRE.

Samedi à onze heures du matin.

Je ne veux point que vous m'aimiez, je ne veux point que vous soyez sérieux, je vous défends de me plaire, je vous défends de m'intéresser. Mon amitié devient si tendre qu'elle commence à m'inquiéter. J'ai lu deux fois votre billet; et j'allois le relire une troisième, quand je me suis demandé la raison de ce goût pour la lecture. Adieu, Mylord, je vous verrai à six heures. Je suis assez comme vous; je trouve le matin ennuyeux, le jour long; on ne s'amuse que le soir.

IIIe. LETTRE.

Lundi à une heure.

Paix, Mylord, paix, vous ne vous corrigez point : je vous défends de me plaire, et vous m'attendrissez. Votre lettre m'a fait rêver : en la lisant, quelque chose me disoit que de tous les vices l'ingratitude étoit le plus odieux. Ou je me connois mal, ou mon cœur n'en est pas capable. Si vous me prouvez que je vous dois de la reconnoissance, si vous me le prouvez.... Adieu, Mylord.

IVe. LETTRE.

Mercredi à midi.

Mais quelle fantaisie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes, qui désirent peut-être de vous inspirer le sentiment que vous croyez ressentir pour moi ? Vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le plan du reste de

ma vie : une foule d'idées m'embarrassent et m'affligent ; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables. Ma raison rejette tous mes vœux, combat tous mes désirs, s'élève contre tous mes sentimens.... Je suis restée hier à la place où vous m'avez laissée ; j'y suis restée longtemps. Quelques larmes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie..... des larmes !... Ah ! si elles étoient un pressentiment !... Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre..... Est-il bien vrai que je ne le veux plus ?... Je ne sais...... Mon dieu, Mylord ; pourquoi m'aimez-vous ?

V^e. LETTRE.

Jeudi matin ***.

Non, ce n'est pas la *robe de Nessus* qui peut *m'embraser*, mais vos discours, ces lettres passionnées, et plus encore ces sentimens si nobles que vous fîtes paroître hier. Sexe dangereux ! c'est bien vous qui possédez l'art de séduire. Vous

nous reprochez le goût qui nous porte à arranger nos cheveux, à inventer des ornemens propres à nous embellir. Nous ajoutons à nos agrémens : que votre adresse l'emporte sur ces foibles soins ! C'est votre ame que vous parez. Elevées à vous craindre, nous perdons insensiblement la défiance par l'estime que vous savez nous inspirer. Comment redouter un sentiment que vous peignez si pur, si désintéressé ? Une ombre favorable fait sortir à nos yeux mille couleurs brillantes, et nous cache une partie du sujet varié qui s'offre à notre contemplation ; cette ombre s'étend, le tableau magique se couvre de fleurs ; pense-t-on, en les voyant, aux épines dont la plus belle est environnée ?... Ah ! laissez-moi, laissez-moi ; votre langage est si flatteur, vous parlez si bien !...... Je suis prête à douter..... Eh ! ne vous aimerois-je pas si je vous croyois !

VIe. LETTRE.

Vendredi matin.

Je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie; je vous le répète, parce que je suis sincère; je vous dirai plus, votre joie m'a pénétrée d'un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne m'engage à rien. Vous savez nos conditions, et je me flatte que vous ne pensez pas qu'elles soient un détour adroit pour augmenter vos désirs. Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours; soit que l'amour nous unisse, soit que ne pouvant me résoudre à me donner à vous, la seule amitié nous lie, vous me trouverez vraie dans tous mes procédés. Je ne connois point l'art, ou, pour mieux dire, je le méprise; toute feinte me paroît basse. Je vous aime, mais je crains les suites d'une passion dont je sens que je ferois ma seule affaire. N'abusez pas de ma confiance;

songez-y, c'est à mon meilleur ami que j'ai avoué mon penchant. Je n'exige pas qu'il m'aide à trouver des raisons pour le combattre ; mais je veux que regardant cette confidence comme une marque de mon estime, il oublie mon secret dans les momens où je ne voudrai pas qu'il s'en souvienne.

VII[e]. LETTRE.

Samedi matin **.

Vous le *désirez !* vous n'osez l'*exiger !* Je veux bien vous satisfaire, et le répéter encore : oui, je vous aime. Après un aveu si tendre, écoutez-moi : mais écoutez-moi bien, pesez mes paroles, qu'elles se gravent dans votre cœur pour ne jamais s'en effacer. Avant que vous me fissiez éprouver ces mouvemens auxquels vous voulez que mon ame s'abandonne, j'étois tranquille, contente ; je n'avois de peines que celles dont aucun être ne peut s'affranchir, et que nous

devons tous supporter dans la position où le sort nous a placés : vous m'arrachez à cet état. Semblable à Pygmalion, vous animez un marbre ; craignez qu'il ne vous reproche un jour de l'avoir tiré de sa paisible insensibilité. Songez-y, Mylord, il en est temps encore. Si vous vous obstinez, je vous charge des événemens : le soin de mon bonheur ne me regardera plus, je ne le chercherai qu'en vous. Eh ! quels seront vos remords, quand la froideur succédant à la tendresse, vous serez forcé de vous dire : *J'ai détruit la félicité d'une femme digne de mon estime : pour prix de l'amitié, de l'amour, de la confiance, j'ai porté la douleur dans le sein de celle dont les innocentes pensées assuroient la joie*. Ah ! Mylord, Milord, ne vous préparez point ce reproche amer ; votre cœur généreux pourroit-il le soutenir ? Oh ! ne me dites plus que vous m'aimez ; laissez-moi oublier que je vous aime.

VIIIe. LETTRE.

Dimanche à deux heures.

Je ne prierai point le ciel avec vous, mon aimable ami : les vœux que nous lui adressons sont trop différens. Vous voulez qu'*il vous prive de la vie si vous devenez infidèle* ; et moi, je lui demande votre bonheur, votre éternel bonheur, sans examiner si c'est de moi qu'il doit toujours dépendre. Ma résolution peut changer, je puis m'exposer à vous rendre ingrat ; mais si je suis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur, je suis sûre, bien sûre, de former alors pour vous les mêmes souhaits que je forme dans cet instant. Désirer la mort de son amant plutôt que son inconstance, c'est s'aimer plus que lui ; c'est être plus attachée aux douceurs de l'amour qu'à l'objet qui nous les fait goûter. Cette espèce de délicatesse est fausse et cruelle ; elle n'est pas dans mon cœur, elle n'y sera jamais.

Je ne vous verrai ce soir que bien tard ; je vais chez miss Jening ; mylord Stanlei y sera, il parlera de vous peut-être, il vous nommera du moins : n'est-ce rien d'entendre le nom de ce qu'on aime ?

IXe. LETTRE.

Lundi matin.

Je pourrois, par une fausse date, vous cacher que je ne vous ai point écrit hier au soir ; mais la plus légère tromperie blesse l'amour. Un assoupissement extrême, je ne sais quelle lassitude, m'ont empêchée de remplir ma promesse. J'ai lu vos deux petites lettres, et puis je me suis endormie avec elles. Eveillée à neuf heures, j'écris à dix, mais je ne vous verrai qu'à sept ; cette certitude répand un nuage sur mon humeur.... Mais savez-vous qu'il est difficile de vous répondre ? Vous écrivez avec tant de délicatesse, vous dites si bien, si précisément, ce que vous voulez dire ; une expression si tendre

anime votre style, que vous devez trouver de la sécheresse dans le mien. Avez-vous plus d'esprit que moi ? Dans cette occasion je voudrois ne pas le croire ; mais vous dites tout ce qu'il vous plaît, cela vous donne une extrême facilité: moi, je dis souvent bien plus que je ne veux, et pourtant toujours bien moins que je ne pense.... Mais je vous quitte, j'entends une voix.... Ah ! que n'est-ce la vôtre !

Xe. LETTRE.

Jeudi à dix heures.

Vous me priez de penser à vous ; j'y pense en vérité, vous m'occupez sans cesse : mais quoiqu'un même objet semble fixer toutes mes idées, j'ai pourtant l'art de les étendre et de les varier. Tantôt regardant mylord comme un simple ami, j'aime en lui son esprit, sa douceur, l'aménité de son caractère, ses mœurs, sa voix, sa gaieté, ses talens. En songeant qu'il veut être mon amant, je me repré-

sente l'agrément de sa figure, la noblesse de son air, l'élégance de sa taille, et cette grace répandue sur tous ses mouvemens. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui, je me rappelle les qualités de son ame, la bonté de son cœur, la générosité, la candeur, l'élévation de tous ses sentimens; et puis rapprochant ce que j'ai séparé, je vois l'aimable portrait se former sous mes yeux; il m'offre un tout.... Ah! ce tout est tout pour moi! Adieu, Mylord..... Vous faites la mine... Adieu, mon ami... Vous boudez encore.... Eh bien, adieu, mon cher Alfred.

XIe. LETTRE.

Vendredi matin.

Eh! pourquoi ne vous écrirois-je pas? ne puis-je que vous répondre? n'ai-je rien à vous dire, à vous qui me parlez si bien, et dont l'éloquence est si puissante sur mon ame? Mon trouble est

dissipé, mes craintes sont évanouies; je cesse de penser à moi, pour ne penser qu'à vous. Oui, mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets entre vos mains ma tranquillité, mon bonheur; soyez-en l'arbitre. Vous méritez bien qu'en se donnant à vous on borne tous ses soins à vous aimer, tous ses vœux à vous plaire, tous ses désirs à vous rendre heureux. Ah! ce n'est pas les borner!

XIIe. LETTRE.

Dimanche à minuit.

A PEINE sortiez-vous de chez moi, que j'ai été saisie de cette sorte de chagrin que l'on éprouve quand on a perdu une chose bien chère, et qu'on veut se dissimuler combien on est sensible à cette perte. Seroit-il possible que vous ne puissiez vous éloigner de moi, sans que votre absence ne me causât de la tristesse? Vous n'en aviez point, vous; il ne m'a pas paru que vous en eussiez. Vous m'avez

dit : à demain ; je pouvois me dire aussi, je le verrai demain ; d'où vient me suis-je dit, il n'y est plus ! hélas, il n'y est plus !.... Je ne veux point vous aimer comme cela. Non, Mylord, non, je ne le veux point. J'ai de l'humeur, je boude : allons, ôtez-vous, laissez-moi. . . . Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime...... Je l'aime mieux que vous ; je vous quitte pour la relire.

XIIIe. LETTRE.

Mardi dans mon lit, à je ne sais quelle heure.

Le sommeil me fuit ; pourquoi m'obstiner à le chercher ? il peut calmer le trouble de mes sens ; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour ? Je prends un livre, je le laisse ; c'est votre lettre que je lis ; je la finis, je la recommence : je voudrois l'oublier, pour la relire encore. Ah ! que vous êtes cruel ! oui, vous l'êtes. Par combien de

traits vous vous gravez dans mon cœur! que d'agrémens vous joignez aux effets ordinaires d'une passion, déjà si puissante par elle-même ? mais je supprime la conséquence que je pourrois tirer de ce raisonnement. C'est bien assez de n'avoir point écrit hier ; je ne veux pas vous chagriner par le détail des combats de mon ame. Je sens qu'il m'est difficile de résister long-temps à la douce espérance de vous rendre heureux : j'éloigne les occasions, n'est-ce pas avouer que je les crains ? Mais d'où vient que je suis révoltée à la seule idée ?...... ne m'avez-vous pas promis une éternelle amitié ?... ah ! je compte sur vos promesses.... Cette amitié, dont j'exige les plus fortes assurances, est le prix, l'unique prix où je mets mon amour, mes complaisances, l'oubli de moi-même, tout ce que je puis immoler à vos désirs.... Je ne promets pas pourtant un si grand sacrifice...... Voyez, mon cher Alfred ; examinez en vous-même si vous le souhaitez assez pour le mériter.... Mon dieu, si vous me

trompiez, si vous vous trompiez vous-même !.... ce que je pense à présent vous fâcheroit. Adieu : demain d'un regard, d'un sourire, d'un mot vous dissiperez peut-être tout ce qui me reste de raison.

XIVe. LETTRE.

Mercredi à minuit.

Que votre retour m'a charmée ! Quoi ! si tendre, si aimable, si chéri, si digne de l'être, et vous avez des craintes, des doutes ! ah ! n'en ayez jamais ! vous ignorez combien je suis sincère, et ce qu'un vrai mérite peut sur mon cœur. Vous réunissez toutes les qualités dont je fais cas. Moi, vous tromper ! dissimuler avec vous ! que ces discours inquiets m'ont fait d'impression ! Quoique l'idée que vous avez de ma façon de penser soit bien avantageuse, j'ose vous le dire, le temps ni les événemens ne la détruiront pas : je vous l'ôterois moi-même, si je la connoissois fausse. Non, je ne serois

point flattée de votre estime, si je la devois à des qualités feintes, si je n'étois pas sûre de la mériter. Celui qui s'efforce de se parer d'un caractère qu'il n'a pas, qu'il dément par ses actions, est à mes yeux l'être le plus vil.... Mais quel sérieux! ..... Voyez comme vous m'avez rendue grave. ..... Miss Betzi a donc ma lettre; il ne falloit pas la lui donner, puisque vous deviez arriver de bonne heure et me voir. Miss Betzi dormira tard; elle a la mauvaise habitude de dormir : je ne la verrai demain qu'à trois heures. Elle a cette lettre : ce n'est rien pour elle. Bon dieu, si je l'avois, moi, comme je briserois le cachet! je la lirois vite, vite, et puis doucement, doucement; je la lirois encore, et puis je la.... mais je ne veux pas tout dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur. Eh! vous le croyez bien.

XVe. LETTRE.

Vendredi à midi.

Vous m'avez promis de la reconnoissance, et vous en manquez déjà : m'écrire que je ne vous aime point, ou que je vous aime *foiblement*, c'est être ingrat. Voyez, cherchez, examinez les preuves que vous m'avez données de votre tendresse ; et quand vous aurez trouvé celle qui vous paroîtra la plus forte, osez la comparer à l'aveu que je vous ai fait de mes sentimens, à cette complaisance qui m'assujettit presqu'à vos volontés ; et convenez que vous ne pouvez rien faire pour moi, qui égale ce que j'ai fait pour vous. Ne me jugez point sur le commun des femmes ; jugez-moi sur mon caractère, sur mes principes, sur la suite de mes idées, et voyez quel est le sacrifice que vous exigez. Je sais qu'il est sans prix pour celui qui le demande, l'espère, l'attend ; mais trop souvent, dès qu'il est fait, dès que la victime est immolée, les

fleurs qui la paroient se fanent, et l'on n'aprçoit plus en elle qu'un objet ordinaire. Votre comparaison m'a fâchée, tout-à-fait fâchée. Comment, avec un esprit juste, avez-vous pu la faire? Vous risquez, dites-vous, autant que moi. Vous, Mylord! Eh quels dangers, quels périls votre sexe peut-il redouter en se livrant à ses désirs! Le ridicule préjugé qui vous permet tout, vous affranchit de la peine la plus vive qui soit attachée aux foiblesses de l'amour. Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours se rappeler avec plaisir le temps où il se trouvoit heureux; temps marqué par ses triomphes, par une victoire dont le souvenir est toujours flatteur pour sa vanité. Mais nous, qui nous croyons méprisées dès que nous cessons de nous croire aimées; nous, qui joignons au regret de perdre notre bonheur, la honte de l'avoir goûté; nous, dont le front se couvre de rougeur quand nous nous rappelons les momens les plus doux de notre vie, pouvons-nous, sans frémir, écouter

un sentiment aimable, séduisant, il est vrai, mais dont les suites peuvent être si cruelles? *Risquer*, vous? ah! Mylord, Mylord! je ne suis point contente de vous, je ne le suis point de moi.... je ne le suis de personne.

XVIe. LETTRE.

Lundi à onze heures du soir.

SAVEZ-VOUS bien, mon cher Alfred, que vous m'avez ennuyée ce soir tout comme un autre? Que maudits soient les colléges, les universités, le grec, le latin, le français, et tous les impertinens livres où l'on apprend à raisonner en dépit de l'expérience et de la vérité: mylord James en est un exemple admirable. Je ne saurois souffrir que l'on avilisse son être en adoptant ces paradoxes hardis, qui font briller l'esprit aux dépens du cœur, et ne tendent qu'à détruire en nous l'amour du bien et de l'humanité. On ne me persuadera jamais

que la vanité soit le motif de nos bonnes actions et la source de nos vertus. Si, dans quelques occasions de ma vie, j'ai pu choisir entre le bien et le mal; que mon intérêt ou mon amour-propre dût me décider en faveur du mal; que l'élection que j'étois la maîtresse de faire ne dût jamais être connue, ni par conséquent m'attirer la louange ou le blâme; si, dans le profond secret de moi-même, j'ai préféré le parti le plus généreux, seulement parce qu'il étoit le meilleur; ne puis-je pas me dire, m'assurer que la bonté de mon cœur est indépendante de l'opinion d'autrui; que j'ai agi par le penchant naturel qui me porte vers le bien? Laissez dire mylord James, et croyez, mon cher Alfred, que vos vertus ont un principe plus noble que l'orgueil. La bonté n'est pas le fruit de la réflexion: nous ne pouvons ni l'acquérir ni la perdre. La vanité peut en donner l'apparence, mais jamais la réalité. Cette qualité est dans notre ame, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que

l'art rend si difficilement, qui nous distingue, et fait qu'avec la même forme nous ne nous ressemblons point...... Mais voyez où cette sotte conversation m'a conduite, à oublier à qui j'écris, à ne pas seulement me souvenir que je vous aime. Bon soir. Effet merveilleux de la dissertation! je dors.

XVIIe. LETTRE.

Jeudi à midi.

On est bien criminel quand on a fâché ce qu'on aime; mais, en convenant de sa faute, on mérite qu'un cœur généreux l'oublie. Vous avez prévenu le pardon que je voulois vous demander; vous vous donnez des torts pour diminuer les miens: tant de douceur et de bonté m'embarrassent. Je suis dans la position d'un sujet rebelle qui, après s'être révolté contre son prince, en éprouvant sa clémence, sent plus vivement le malheur de lui avoir déplu. On dit que les grands

cœurs en deviennent plus attachés et plus fidèles : le mien n'a pas besoin de nouvelles chaînes pour vous aimer. Je me reproche d'avoir pu vous causer un instant d'ennui. Ce n'est pas assez de me rassurer sur l'impression, *déjà effacée*, de ce caprice ; il vous reste encore à dissiper le chagrin que je sens d'avoir pu vous en donner.

XVIIIe. LETTRE.

Vendredi à dix heures du matin.

Quelle nouvelle, mon cher Alfred ! Je suis désolée. Que vais-je devenir ? Ah ! j'avois bien raison de ne vouloir point aimer ! Quoi ! malade, malade à garder le lit ? Et je ne puis vous voir, vous donner mes soins! Mon dieu, que mon inquiétude est vive ! Comment cacher mon trouble, ma douleur, des pleurs qui m'échappent ?.... Je ne vous verrai point ; hélas ! je ne vous verrai point ! Ménagez-vous bien : ne m'écrivez pas ; envoyez ce soir

chez moi : faites-moi dire comment vous serez. J'ai eu la fièvre toute la nuit, une migraine horrible ; mais le mal de ce que j'aime me fait oublier le mien. Que je suis affligée ! Que je vous aime !

XIXe. LETTRE.

Samedi à midi.

Je suis triste, mon cher Alfred, bien triste, je vous assure.... Ne point vous voir ; penser que vous souffrez, que vous vous ennuyez.... Ah, c'est bien moi qui voudrois être *votre garde !* Que mes soins seroient complaisans ! avec quel plaisir je partagerois votre solitude ! Que je vous ai plaint ! Comme le cœur m'a battu hier, quand on est venu de votre part ! que ce laquais m'a causé d'émotion ! Hélas, disois-je, que va-t-il m'apprendre ?.... Voilà votre lettre. Ah je respire ! N'êtes-vous pas trop aimable de m'avoir écrit, et de ce ton si propre à me rassurer ? La gaieté de votre style dis-

sipe entièrement ma crainte. Que votre sœur est heureuse de ne pas vous quitter! Mais pourquoi me demander pardon de vous être étendu sur la tendre amitié qui vous unit tous deux? Je ne souhaite pas, mon cher Alfred, que votre sensibilité pour cette aimable sœur puisse jamais diminuer. Les mouvemens de la nature honorent celui qui se fait un devoir de s'y abandonner. Nos jeunes lords, sans principes, sans élévation, prenant l'orgueil pour la grandeur, et le mauvais cœur pour de la force d'esprit, peuvent rougir de ces attachemens sur lesquels la bassesse de leurs idées jette une espèce de ridicule; mais l'ami que je me suis choisi est fait pour les sentir et les avouer. Que je vous sais gré de tout ce badinage! Pauvre petit malade! Je vois d'ici la jolie mine affublée d'un bonnet de nuit; je la vois se rire au nez parce qu'elle est un peu de travers.... Ma fièvre n'est rien, votre présence la fera disparoître. On vouloit me saigner ce matin, mais quelqu'un m'a dit que l'amour est dans le

sang. Ah ! je n'en veux point perdre !.... On m'annonce sir Thomas. Je vous quitte. La sotte chose que la politesse ! Il vient me voir, dit-il ; n'est-il pas bien nécessaire que ce monsieur me voie? Adieu, mon cher, mon aimable, mon tendre ami : ne sortez point si vous n'êtes pas mieux ; et, si vous sortez, levez bien vos glaces : je crains que l'air ne vous incommode, il est très-froid.

XXe. LETTRE.

Dimanche à midi.

Je m'éveille dans l'instant : je me sens reposée, tranquille ; mais à mesure que je reprends mes esprits, une idée bien chère ramène le trouble dans mon cœur. Je pense que je ne vous verrai qu'à six heures : que de momens à passer sans vous ! mais en s'écoulant ils rapprochent celui qui doit vous offrir à mes yeux. Combien de fois me dirai-je : Je vais le voir, lui parler ! j'entendrai le son de sa

voix, ses regards animés se fixeront.... Ah! le beau bouquet qu'on m'apporte! qu'il sent bon! je le donnerai à mon cher Alfred. Je n'ai point encore eu le plaisir d'en recevoir un de sa main. Seroit-il moins amoureux que sir Thomas? il seroit bien dur de l'imaginer. Seroit-il moins galant, moins attentif? oh, non assurément. D'où vient donc qu'il ne donne pas des fleurs à sa maîtresse? il sait qu'elle les aime; il lui prend les siennes, et ne lui en présente jamais.... Ah! l'ingrate qui va songer à des bouquets! et ces lettres charmantes, ces tendres assurances, ces caresses si douces?.... Mais les lettres, j'y réponds. Il dit qu'il aime, moi je le prouve. Les caresses, à la vérité..... est-ce donc que je n'en rends jamais?.... Vous n'aurez point mon bouquet, Mylord; non, vous ne l'aurez pas. Sir Thomas, qui réfléchit sur tout, compare tout, même la pluie et le beau temps; sir Thomas sera bien étonné quand il verra que vous faites l'amour tout de travers. Voyez, dira-t-il, comme

il est des gens heureux! ils plaisent, ils réussissent, on ne sait pourquoi. Ce lord Charles, par exemple, on l'aime à la folie. Que fait-il? il rit, il écrit, il chante, il se chauffe; et moi, qui suis noble aussi, beau, bien fait, qui sais prévenir jusqu'au moindre désir de la *cruelle miss*, j'ai beau me parer, me parfumer, prêter des livres français, ouvrir la porte au chat, donner des bonbons, des bouquets, toutes attentions perdues; miss Betzi n'en tient compte, et me hait tous les jours un peu plus. Adieu, Mylord, point de bouquet pour vous.

XXIe. LETTRE.

Mardi à minuit, au coin de mon feu.

JE ne veux pas me coucher; non, je ne le veux pas : je veux rester là. Je n'aime de mon appartement que l'endroit où je suis. Ma chambre est un pays étranger pour moi : je ne vous y ai jamais vu. Ici

tout est vif, tout est riant, tout a reçu l'empreinte chérie : ce cabinet est mon univers. Mais, mon cher Alfred, vous êtes encore avec les autres : dans une heure, dans deux peut-être, vous serez avec moi. Votre main, cette main que j'aime, tracera les pensées délicates de votre ame : elle m'apprêtera le plus grand des plaisirs. Qu'il est doux de porter ses regards sur les expressions tendres et passionnées d'un amant que l'on adore, de se répéter les noms flatteurs qu'il nous donne! Je suis donc *votre maîtresse, votre chère maîtresse, votre amie, votre première amie ; vous ne vivez point loin de moi : vous ne sentez votre existence que lorsque l'instant où vous m'allez voir approche*. Quoi! c'est moi qui anime cette jolie machine? c'est le feu de mon amour qui lui donne et le mouvement, et la grace avec laquelle elle se meut? Ah! dis-le-moi cent fois, mille fois ; dis-le-moi toujours! Qu'il étoit aimable ce soir! N'avoir pas vu que cette femme étoit belle! n'avoir vu que moi!

Ah que je vous aime! Je vous aime tant, que si vous étiez là.... Je vous aimerois trop.

XXIIe. LETTRE.

Dimanche au soir.

Vous me demandez avec vivacité ce que je pense; je vous le dis, et vous doutez de la vérité de ma réponse. Pourquoi ce doute, Mylord? me croyez-vous capable de faire un mensonge? Si je voulois me taire, si je me suis laissée presser pour parler, c'est qu'il est des choses inutiles à dire, par la difficulté de prouver qu'on les pense. J'étois dans ce moment comme un enfant qui s'aperçoit de sa petitesse, en voyant placé bien haut ce qu'il voudroit avoir. Ne me montrez jamais cette défiance injurieuse, elle me révolteroit; et si je boudois, je bouderois bien fort. Je ne vous dis point que je vous aime; vous douteriez de ma sincérité. Non, dit-il, ce n'est point cela, non assurément.... Impertinent,

malhonnête, que cela vous arrive une autre fois, vous verrez, vous verrez...... Je crois que je vous hais...... Adieu, Mylord, oh, très-Mylord, assurément.

XXIIIe. LETTRE.

Lundi dans mon lit, malade comme un chien.

Elle a chagriné celui qu'elle aime : au lieu du plaisir qu'elle pouvoit lui donner, qu'il attendoit, qu'il méritoit, elle lui a causé de la peine ; il a grondé, boudé, chiffonné la lettre qu'il auroit baisée ; il l'a jetée, reprise, mordue, déchirée, il en a mangé la moitié ; il est fâché, bien fâché ; ah voilà de belles affaires !... Il faut demander pardon.... Oui vraiment.... Une hauteur déplacée conduit toujours à la bassesse. Allons, la *méchante* se rend justice, elle est devant vous les yeux baissés, l'air triste ; on est bien humilié quand on a tort ; que son état vous touche, mon cher Alfred. Elle vous dit, *pardonnez-moi, ô mon*

aimable ami, pardonnez-moi, si vous m'aimez!... Je vois couler ses larmes, elle plie un genou; vite, mon cher Alfred, relevez-la; qu'un doux souris lui prouve que vous êtes capable d'oublier ses fautes. Ah! la paix est faite, n'est-ce pas? Oui, mon cœur m'assure qu'elle est faite.

XXIVe. LETTRE.

Mercredi à trois heures.

Je vous attends. Mes yeux sont fixés sur l'aiguille de ma montre; qu'elle va lentement! Dans deux heures elle volera; il me le semblera du moins.... Il va donc venir cet amant si tendre, si aimé, si digne de l'être! Hier il étoit là; j'occupe la place qu'il remplissoit: j'ai du plaisir à me voir sur le siége où il étoit, où il sera bientôt: j'appuie ma tête au même endroit qui soutenoit la sienne.... Quelle ridicule propreté! de quoi se sont-ils mêlés d'enlever la poudre

de ses cheveux ? Ah ! qu'on me laisse tout ce qui vient de lui, tout ce qui le représente à mon cœur, à mes yeux ! Puis-je trop multiplier des images si chères ? Mais je souffre, mon cher Alfred, je souffre beaucoup : j'ai une migraine affreuse ; j'en suis bien-aise. J'ai besoin qu'un peu de mélange de bien et de mal me rappelle à moi-même. Depuis six mois je me trouve si heureuse, que mon bonheur m'inquiète ; je consens qu'il soit troublé : mais si quelqu'événement doit le détruire, je prie le ciel que ce soit ma mort. J'emporterai dans le tombeau la douce certitude d'être aimée de vous ; je la conserverai pendant toute l'éternité ; si la voix terrible de l'ange m'appelle, me réveille, mon premier soin sera de vous chercher dans cette vallée immense ; et de quelque côté que vous soyez, ma place sera près de vous... Voilà bien de quoi me faire gronder : peut-on être triste comme cela ? Ah ! la maudite tête ! C'est elle qui dicte ces accens plaintifs..

Vous allez paroître ; la joie va ranimer la pauvre malade.

XXVe. LETTRE.

Vendredi à minuit.

Vous croyez que je dors peut-être ; j'ai bien autre chose à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus...... je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt, je suis invisible, je pars, j'arrive... où ? devinez... dans votre chambre : j'attends votre retour, j'assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher. Cela n'est pas dans l'exacte décence ; mais je suppose que Mylord est modeste. Vos gens retirés, vous endormi, il semble que je dois m'en retourner ; ce n'est pas mon dessein, je reste.... En vérité je reste.... Mais croyez-vous que je respecte votre sommeil ? point du tout : pan, une por-

celaine ou un bronze sur le parquet : crac, les rideaux tirés : pouf, mon manchon sur le nez... Mais Mylord s'éveillera ; l'esprit rira ; il sera reconnu, attrapé, saisi par une petite patte qui le tiendra bien. On n'a point de force quand on rit ; et puis le silence, la nuit, l'amour.... Haye, haye, vîte, vite, qu'on m'ôte l'anneau. Bon dieu, où m'alloit-il conduire ? Je ne voudrois pas l'avoir cet anneau ; je craindrois d'en faire trop d'usage. Le désir est dans notre cœur une source de bien où nous puisons indiscrètement : elle nous paroît intarissable ; et lorsqu'elle est finie, nous nous apercevons avec regret que nous pouvions la ménager. Si j'avois la facilité de ne jamais m'éloigner de vous, je perdrois le plaisir de vous souhaiter, de vous attendre, et peut-être celui de vous plaire. Je ne veux point de l'anneau. Adieu, mon aimable ami, adieu, le *moi* que j'aime mieux que moi-même.

XXVIe. LETTRE.

Samedi dans mon lit bien tard.

Pourquoi disiez-vous du mal de votre lettre ? elle est bien. Le langage de votre cœur pourroit-il me plaire moins que celui de votre esprit ? Je ne puis ôter du mien cette femme que vous aimiez, qui vous a pu trahir : je la plains ; elle a été bien malheureuse de ne pas connoître le prix d'un amant tel que vous. C'est un avantage pour ceux qui pensent mal, de ne jamais penser mieux. Une ame capable de revenir de ses erreurs, s'abandonneroit à des regrets trop vifs en se les rappelant. Combien cette femme gémiroit, si plus éclairée elle pouvoit comparer ce qui lui reste à ce qu'elle a perdu !... Mais elle est morte ; ne m'avez-vous pas dit qu'elle est morte ? Ah ! je veux le croire.... Ce que vous sentez pour moi, ne ressemble donc point à ce que vous sentiez pour elle : dois-je être flattée de cette différence ?... Ah, mon

dieu ! y penser deux ans, avec un chagrin, une colère, la haïr encore !... Mais *elle est morte ;* et puis, que me fait un temps éloigné ?... oui, éloigné, mais point oublié... J'ai des vapeurs... de l'humeur, je crois... Venez, Pope : que la justesse de vos idées dissipe la bizarrerie des miennes. Tout est bien, tout est comme il doit être ; vous le dites, vous le persuadez... Mais est-il nécessaire à l'harmonie du monde, à cette chaîne qui embrasse tout, que lord Charles ait aimé cette méchante femme, peut-être mille fois plus, mille fois mieux ?.... Pope m'ennuie : cela est fort ; mais qu'est-ce donc qui me fait tant de peine ? En vérité je suis comme un avare qui pleure auprès de son trésor, parce qu'il vient de penser pour la première fois qu'un autre en a possédé un plus riche. Cette femme pouvoit avoir plus que moi, mais ce que j'ai n'est-il donc rien ? Mon partage me rendoit heureuse hier, ce matin encore ; on ne m'a rien ôté, ma situation n'a point changé :

pourquoi mon cœur s'obstine-t-il à la trouver moins douce ? Ah, Mylord, Mylord, un de nous deux a tort. Je ne vous verrai pas demain ; je vais à Cantorbery.

XXVIIe. LETTRE.

Lundi à midi **.

Aimer, s'attacher, quelle folie ! C'est ne tenir qu'à un seul objet, c'est renoncer à cette aimable variété que la nature a mise dans l'univers. Ces jardins si beaux, où je me promenois hier, ne m'ont présenté que votre idée : je cherchois vos traits sur ces marbres que l'art a rendus presque parlans : ce qui s'offroit à mes regards, les fixoit seulement quand je croyois y trouver une sorte de ressemblance avec vous. Le chant de mille oiseaux dont les amours devancent la saison, cette superbe solitude, je ne sais quelle douceur répandue dans l'air, m'ont fait rêver, soupirer, songer à vous....

Réellement, mon cher Alfred, ces premiers jours du printemps animent les passions, les rendent plus vives, plus flatteuses. Cette secrette intelligence, cette admirable harmonie qui unit, entretient, renouvelle tous les êtres, semble devenir plus sensible ; elle émeut notre cœur, nous porte à réfléchir, éveille en nous un désir indéterminé, et nous avertit de chercher un bien qui nous manque. Ah! ce bien est l'amour ! quel autre peut lui être comparé ? Hélas ! ce bien, je l'ai trouvé ! pourquoi ne puis-je oublier qu'il est souvent la source des peines les plus amères? Je vois ici un triste exemple des effets de la complaisance. Que j'en suis effrayée ! Je me croyois si sûre de ma fierté, de mon indifférence, que j'ai fait mille imprécations contre moi, que j'ai prié le ciel de me punir si jamais j'étois assez foible pour préférer le bonheur d'un amant à mes principes, à ma tranquillité. Comment pourrai-je me résoudre.....? Hélas ! en vous voyant, en vous écoutant, en lisant vos lettres, je me rassure

quelquefois. J'oublie des sermens indiscrets, ou je me dis comme les athées, *les dieux sont sourds*...... Ah! s'ils m'avoient entendue, s'ils me punissoient, si vous cessiez de m'aimer, si je vous perdois!... Oh, mon cher Alfred, je ne vous ai point vu hier, toutes mes idées se ressentent de l'ennui que votre absence m'a fait éprouver.

XXVIIIe. LETTRE.

Mardi à midi.

La, doucement: comme vous grondez! Mais n'ai-je pas raison de me révolter quelquefois contre un penchant qui change mon cœur, en altère tous les sentimens, n'y laisse plus de place pour ceux qui doivent m'être chers, qui me l'ont toujours été? Ne puis-je, sans vous fâcher, regretter un peu le temps où tout me plaisoit, où tout m'amusoit? Miss Betzi que j'aime si tendrement, dont la vivacité, l'esprit et l'enjouement faisoient

mes délices, miss Betzi qui m'est si attachée ; eh bien, hier... elle ne m'ennuyoit pas, non, elle ne peut jamais m'ennuyer; mais je trouvois qu'on tardoit bien à venir la reprendre. Vous ne sauriez croire combien je me reproche cet instant où j'ai pu manquer en secret à l'amitié, et trouver de trop une amie véritable, éprouvée ; une amie que je préfère à tout. Eh! pourquoi désirois-je qu'elle s'en allât? Pour être seule avec vous ; pour écouter ces folles idées qui chaque jour me paroissent moins extravagantes, et qui me persuaderont insensiblement qu'elles sont très-bonnes. Vous vous plaignez, vous dites que ce n'est pas de l'amour dont mon cœur est touché ; vous avez bien raison. Non, ce n'en est point : c'est bien mieux, c'est bien plus : c'est l'assemblage de tous les sentimens les plus tendres, les plus vifs.... Ah! si vous en doutez, vous ne méritez pas de les inspirer!

XXIXe. LETTRE.

Jeudi au soir.

Il y a deux heures que je vous voyois encore, mon cher Alfred; mais le plaisir de vous avoir vu n'est point effacé de mon cœur. J'ai toujours devant les miens ces yeux où l'amour se peint, et dont le feu me pénètre. Je sens cette main chérie qui presse doucement la mienne; j'entends le son enchanteur de cette voix qui me plaît tant.... Mais il est donc bien vrai que vous m'*aimez*, que vous m'*adorez*?..... Est-il possible que l'amour me comble de ses biens, moi qui dédaignois ses faveurs?..... Ah, sans vous je les dédaignerois encore!..... Que l'aménité, l'agrément de votre conversation m'ont charmée ce soir! Est-il rien de plus aimable que cet air de confiance et d'intimité avec lequel vous m'avez parlé?..... Félicitez-moi, mon cher amant, j'ai un ami que rien n'égale: et vous, mon tendre ami, partagez ma joie,

j'ai un amant adorable. A quel être bienfaisant m'adresserai - je pour le prier de me les conserver tous deux? Ah! l'ami me restera! il me restera toujours : je lui sacrifierois l'amant, si jamais il l'exigeoit... Ne me grondez point, mon cher Alfred; je ne veux pas séparer ces titres précieux : si votre cœur m'en retiroit un, croyez que le mien les chériroit encore tous deux, mais en secret. L'ame de votre amie est noble : elle est fière; elle sauroit vous cacher un feu qu'elle ne pourroit éteindre, qu'elle ne désireroit pas d'éteindre. Elle vous aimeroit inconstant, léger, mais jamais perfide.... Ah, si vous me trompiez, si l'ombre même de la fausseté!... si Mylord n'étoit pas... Mais il est.... il est lui.

XXXe. LETTRE.

Vendredi au soir.

Vous avez raison de vous plaindre : j'ai mal fait de déchirer ma lettre; ce procédé

a quelque chose de désobligeant. Mais, mon cher Alfred, vous avez tout pris, tout rassemblé, vous verrez ce que je voulois vous cacher. Le billet que vous avez reçu de ma main, est l'expression réfléchie de mon ame : l'autre est l'ouvrage de la nuit et de la plus folle imagination. Je ne méritois pas vos reproches; non, je ne rougis point de vous laisser voir des désirs qui naissent des vôtres. Ce n'est pas dans mes sens que j'en trouve la source; c'est dans mon cœur, c'est dans le vôtre ; c'est dans l'idée flatteuse de vous rendre heureux. Le plaisir que j'attends d'un moment si doux, n'a pour objet que vous-même. Quand votre bouche m'assure qu'il dépend de moi de vous procurer un bien au-dessus de tous ceux que la fortune vous a donnés, pour lequel vous les céderiez tous ; quand vos yeux attachés sur les miens me tiennent un langage plus séduisant encore, je voudrois céder ; je hais le préjugé qui m'arrête, je désire le bonheur d'un amant si cher, j'y veux tout

immoler : je me promets de vaincre ma répugnance ; et puis, mon cher Alfred, je ne sais comment je reviens à mes premières craintes. Je me livre à de tristes réflexions; eh! pourquoi m'y abandonner? N'est-ce pas Alfred que j'aime ? Ces vaines terreurs l'*affligent*, elles l'*offensent*, elles *déchirent* son cœur.... Ah ! pardonne-les-moi, mon cher amant! elles se dissiperont ; votre amour, le mien, le temps.... mais, en vérité, je ne saurois promettre.... Quoi! s'avouer ses mauvais desseins ? fixer un moment ? prendre un jour ?... Oh! cela m'est impossible! Je ne puis vous donner ma parole ; n'exigez pas que je vous la donne, je ne le pourrai jamais ; je vous en prie, ne l'exigez pas. Je ne saurois. Taisez-vous, taisez-vous donc.... Oh! tais-toi.

XXXIe. LETTRE.

Lundi dans mon lit, à une heure du matin.

QUELLE lettre, mon cher Alfred ! je ne saurois la quitter ! Que tout ce qui vient de vous me plaît ! que votre amour m'est cher ! que j'en aime les assurances ! Ah ! parlez-moi toujours, écrivez-moi sans cesse ! Que tous les instans de ma vie soient remplis par le plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer.... Mais qu'il étoit joli ce soir ! quels yeux ! comme l'amour l'embellit ! qu'il répand de charmes sur ses traits ! Que d'esprit, d'ame, de sentiment ! et je lui résisterois ? et je ne comblerois pas ses vœux ?... J'entends encore ces soupirs, ces accens flatteurs....... Ah ! comme vous peignez cette volupté délicieuse née des mouvemens du cœur !.... Mais je veux dormir : oui, dormir.... cela n'est pas si aisé qu'on le diroit bien. Je prends un livre pour me distraire ; il vous appartient : mon amant l'a touché, m'en a parlé. Ce livre

ne m'endormira point. Je relis cette lettre charmante : je la remets dans ce porte-feuille que j'ai vu si souvent dans vos mains. Ah ! qu'il sent bon ! il sent comme toi.... Mais cela finira-t-il ? Je vous dis que je veux dormir : entendez-vous, Mylord, je veux dormir. Bon soir : adieu.... Pas possible ; dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi. Eh bien, venez donc idée d'un amant que j'adore, emparez-vous de toutes les puissances de mon ame ; je vous préfère au sommeil le plus paisible, au repos le plus doux, au songe le plus riant, à moi, à tout le reste du monde.... Oh pour cela, Mylord, je me plains de vous ; oui, et j'ai raison : vous n'avez point d'égards, d'attention. Est-il bien de ne pas laisser un moment de tranquillité à celle que vous aimez ? Finissez : finissez donc... c'est le mot qu'il faut toujours vous dire.

XXXIIe. LETTRE.

Mardi à dix heures.

Que je vous jure de vous aimer toujours : ah ! je vous le jure par l'honneur, par la vérité, par vous-même. Votre cœur est l'autel sacré qui reçoit mes sermens. Puissent ces yeux que vous aimez se fermer pour toujours, si je les lève jamais avec plaisir sur un autre que vous ! Je ne me consolerois point de vous avoir choisi, si je me croyois capable d'inconstance. Mais vous, mon cher Alfred, ne changerez-vous point ? cet empire que vous avez sur moi, qui vous flatte à présent, qui vous paroît si doux, ne vous lassera-t-il point un jour ? Hélas ! que sait-on ? vous vous ennuierez peut-être d'un commerce si sûr, d'un règne si tranquille. Si cet état paisible vous fatigue, vous rebute ; si vous le quittez, au moins souvenez-vous qu'un souverain qui abdique, ne doit ni mépriser ni maltraiter les sujets qu'il aban-

donne; que sa bonté doit les ménager, et graver dans leur souvenir et l'amour de son nom, et le regret de sa perte.... Là, là, point d'humeur, mon cher Alfred; c'est un trait en passant, et pas si déplacé que vous pourrez le dire. Je ne doute point de votre sincérité; mais qui peut s'assurer de penser toujours de même? Lady Stanley disoit l'autre jour que notre sexe étoit léger, mais que le vôtre étoit perfide. On m'assura que, sur ces deux points, elle avoit fait mille épreuves; mille, c'est beaucoup; malgré son expérience, je l'en crois bien moins que vous.

XXXIII. LETTRE.

Mercredi à minuit, une heure,
je ne sais quand **.

Que mon ame est agitée, inquiète, émue! Le désordre où je vous ai vu, ces tendres plaintes ne m'ont que trop touchée : vos peines me pénètrent, et votre obstination me désole. Est-il possible que

vous doutiez de ma tendresse ? Non ; vous m'en imposez, vous affectez cette défiance : vous ne l'avez point, mon cher Alfred ; vous ne sauriez l'avoir.... Pourtant, vos soupirs, vos reproches, ces larmes brûlantes dont vous arrosiez mes mains.... Ah ! ne m'accusez point d'une *cruelle insensibilité !* vous ne pouvez juger de ce que je sens.... Mais tant de préjugés à vaincre, une si longue habitude de penser que rien ne pourroit les détruire ; je ne sais quel effroi.... Ah ! s'il étoit en votre disposition de m'accorder une grace, que vous ne pussiez le faire qu'avec une extrême répugnance, je ne vous la demanderois point, je ne voudrois point l'obtenir de vous. Votre sexe est bien moins délicat ; il prie, mais il menace en même temps. Quoi ! vous me fuiriez ! quoi ! vous travailleriez à éteindre une *passion inutile* ? elle fait mon bonheur, et vous la nommez *inutile !* Osez-vous me dire que rien ne vous assure de mon cœur ? vous comptez donc pour *rien* l'aveu réitéré de mon amour,

mes lettres, mes complaisances?.... Est-il des liens plus sûrs, plus forts que ceux du sentiment? est-il un sentiment plus tendre que celui qui m'attache à vous?... Vous êtes un ingrat. Eh bien, *travaillez à m'oublier;* faites plus, aimez-en une autre... Ah! je ne vous croyois pas capable de m'affliger! Je vais dîner à Hamstéad. Je ne vous verrai que vendredi. Je ne voudrai pas vous voir, peut-être; non, je ne le voudrai pas.

XXXIVe. LETTRE.

Hamstéad, vendredi **.

Le *moi* sur lequel vous comptez n'est pas toujours le plus fort. J'ai, comme Sosie, un autre *moi* difficile à réduire, et qui l'emporte souvent sur tout ce que je lui oppose. Ce méchant *moi* ne m'a pas laissée tranquille un instant depuis que j'ai quitté Londres; il m'a fait pleurer, vous quereller, pardonner, me fâcher, rester ici pour vous chagriner,

m'ennuyer, me priver du seul plaisir où mon cœur puisse être sensible. Je voulois partir ce matin, mais mylord Clarendon a changé ma résolution. Il vint hier souper ici, on vous nomma ; il nous dit qu'il vous avoit laissé chez la duchesse de Rutland, que vous y étiez seul. O quel mouvement ce discours éleva dans mon ame ! Quoi ! seul chez cette femme qui vous cherche, qui vous suit avec affectation ! Il me fut impossible de souper. Je me plains de la migraine, je cours m'enfermer. Je relis ce billet si tendre, où vous vous soumettez à toutes mes volontés, où vous me conjurez de revenir, avec un empressement si flatteur : je n'y trouve plus que de la fausseté, des mensonges, le désir de me tromper. Une heure sonne, je vous vois *seul avec la duchesse*. Cette image ne peut s'effacer ; je vous écris des duretés ; puis je ne saurois écrire. Pan, la lettre chiffonnée, déchirée, la plume à terre, la table repoussée. Je me couche, tout l'enfer est dans mon lit. Je ne peux dormir, je ne

saurois lire ; l'anglais , le français , l'espagnol , tout m'est odieux. Je me lève brusquement, je vais, je viens dans ma chambre : je me fais honte de mon peu de raison. Le jour luit , et ses premiers rayons me font apercevoir de mon accablement. Je retourne dans mon lit : l'extrême lassitude m'assoupit. Réveillée à dix heures, je vous écris à onze une plate et courte élégie dans la prose la plus commune : j'admire ce chef-d'œuvre. Je plie le papier tout de travers ; je mets la cire sur mes doigts, et le cachet à côté de la lettre ; puis je sonne, et puis je ne veux rien. Je déchire la belle lettre, on m'apporte la vôtre ; je la prends, et je me fâche de ce que vous me dites, avant de l'avoir ouverte, sans savoir ce qu'elle contient. *Après*.... après je ne sais ce que je veux. Je suis malheureuse, en vérité. Mon état est bizarre, ridicule. Une ame tendre est la source de toutes les peines d'une femme ; la sensibilité est en elle un poison actif, que les soins d'un homme qui veut plaire font fer-

menter, pour détruire son bonheur, égarer sa raison, et répandre l'amertume sur tous ses sentimens. J'ai envie de m'établir ici ; je hais Londres, ses habitans, l'univers, vous, moi, l'amour et toutes les folies qu'il inspire. Aimez-moi, ne m'aimez pas ; restez, partez, que m'importe ! O ma paisible indifférence, qu'êtes-vous devenue ! Laissez-moi, Mylord, laissez-moi....

XXXVe. LETTRE.

Hamstéad, samedi matin.

Vous avez soupé chez votre sœur.... eh bien, j'ai tort, mon cher Alfred ; je le sens, je l'avoue. Je pars : je vous verrai ce soir. Ah ! ne me dites plus que je vous aime *foiblement*, que je ne vous *aime point !* non, ne me le dites jamais. Comment pourrai-je me consoler de vous avoir forcé de le penser un seul instant ? De toutes les actions de ma vie, c'est l'unique, peut-être, que mon cœur se reproche.

XXXVIe. LETTRE.

Mercredi à deux heures du matin.

Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser bien de ce qu'on aime; de ne point douter de sa foi, de son cœur; de s'applaudir dans un instant que trop souvent la crainte des suites empoisonne, crainte qui place le regret tout près du plaisir! Ah que mon ame est tranquille! que ma joie est pure! que ma confiance est entière! J'ai rempli les désirs de mon amant, je les ai vus renaître; il est heureux, il m'estime, il m'aime; il m'adore: pouvois-je perdre dans son cœur, quand il me doit au plus tendre des sentimens? Il le sait, il en est sûr. Je n'ai point cédé: un moment de délire ne m'a point mise dans ses bras; je me suis donnée: mes faveurs sont le fruit de l'amour, sont le prix de l'amour. Oui, mon cher Alfred, je suis contente; puis-je ne pas l'être quand je suis à toi, oui, toute à toi? Momens délicieux, plaisir

ravissant, redoublez la tendresse de mon amant !... ah! vous ne pouvez augmenter la mienne.... Il m'écrit dans l'instant où j'écris moi-même.... Ah ! prends garde, prends garde, mon cher Alfred, le bonheur ou le malheur de ma vie est dans tes mains ! Cette lettre que j'attends, que je désire, va détruire ou confirmer ma joie.... Mon dieu, si un peu moins de vivacité dans votre style.... s'il vous échappoit.... si une seule expression me faisoit craindre... Non, je ne crains rien, je suis aimée.

XXXVIIe. LETTRE.

Jeudi à midi.

Vous n'avez point vu *du regret* dans mes yeux : non, mon cher Alfred; et si quelques tristes idées s'élevoient dans mon cœur, en pensant que vous êtes heureux, elles céderoient bientôt au plaisir toujours vif de me dire, de me répéter : mon cher amant est sûr que

je l'aime ; il ne doute plus de mes sentimens, je lui en ai donné la preuve la plus décidée. Pourquoi troubler votre bonheur par une délicatesse qui m'afflige ? Tant que vous le sentirez, ce bonheur, je ne me reprocherai rien. Je ne vous verrai point demain.... Quoi ! je ne vous verrai point ! Penserez-vous à moi ? Sentirez-vous cette petite absence ? Viendrez-vous de bonne heure samedi ?.... Hélas ! ces jours heureux passent avec une rapidité ; ils me conduisent à celui qui va me priver de vous, m'enlever mon bien le plus cher. Ah ! les vilains révoltés, que je les hais ! faut-il que vous me quittiez pour eux ! Ils méritent bien d'être punis, puisqu'ils vous font aller dans votre gouvernement. Quels ordres cruels ! pouvoit-on s'y attendre ? ah ! qu'ils m'affligent ! Adieu, mon aimable, mon cher Alfred.

XXXVIIIe. LETTRE.

Samedi à minuit.

Oh ! qui peut rendre, exprimer le plaisir que m'a fait cette visite ! Aimable Alfred ! Le voir entrer dans ma chambre, quand je le crois à Hamptoncourt ! prendre une heure pour me la donner !... Mon dieu, qu'il étoit bien ! comme cet habit lui sied ! que de goût dans sa parure ! que de grace dans son air ! Regardez-le, Princesse, regardez-le bien ; dites tout bas : *il est charmant.* Enviez mon bonheur, mais ne m'en privez pas ; il est à moi ; il a juré d'être toujours à moi : mon sort est plus heureux, mille fois plus heureux que le vôtre.... J'ai lu cent fois votre lettre, je la lis encore ; qu'elle est tendre ! qu'elle est folle ! que je me sais bon gré de la mériter ! qu'elle assure ma joie !... Mais parlerai-je toujours de ma félicité ? je vous ennuierai, mon cher Alfred : n'est-ce point à vous que je dois les mou-

vemens de cette joie ? C'est un ruisseau qui retourne vers sa source. Et comment vous lasseriez-vous de m'entendre vanter mon bonheur, vous qui le faites, vous qui m'aimez ?

XXXIXe. LETTRE.

Dimanche à dix heures du matin.

Etes-vous revenu, mon cher Alfred ? Vous êtes-vous souvenu de votre chère maîtresse ? son idée vous a-t-elle été présente, dans un séjour où l'orgueil et l'intérêt ont fixé leur domicile ? Miss Betzi s'est enfermée avec moi : nous avions des raisons différentes pour rester seules ; elle vouloit étudier, je voulois penser à vous. Elle a commencé à lire tout haut son maudit français, séparant chaque phrase, et mettant Zaïde en pièces : moi, je n'écoutois point, je n'avois garde d'écouter ; et je disois, *fort bien, à merveille, on ne peut mieux*. Cependant le portrait de Con-

salve a ramené mon attention ; je me suis imaginé qu'il vous ressembloit : si beau, si bien fait ; l'air noble, le cœur tendre, le naturel doux.... En vérité, il vous ressemble.

XLe. LETTRE.

Lundi à trois heures.

CETTE aiguille semble immobile ; elle marche pourtant : elle va d'un pas égal. Mes désirs ne peuvent hâter ni ralentir son mouvement : quand ira-t-elle sur six heures ?... J'écris pour calmer mon impatience, adoucir l'attente, vous prouver que mon cœur est sans cesse occupé de vous : j'écris pour écrire. Mon amant fait bien mieux ; il écrit pour peindre, enchanter : c'est toujours un tableau riant que sa plume dessine. L'esprit, l'amour et la variété brillent dans ses lettres ; moi, je dis, je vous aime ; je répète, je vous aime. Il faut me le pardonner, mon cher Alfred ; c'est qu'en

vérité je ne pense que cela : je ne devrois pas le dire si souvent, il faut de l'art pour conserver un cœur ; lady Charlotte le dit, et lady Charlotte sait bien ce qu'elle dit... De l'art, mon cher Alfred ? quoi ! avec toi ? te cacher que je t'adore ?.... ah ! jamais, non, jamais !

XLIe. LETTRE.

Mardi à midi.

Ne cherchez point des *noms plus doux* pour me les donner ; celui de votre maîtresse est le plus flatteur pour moi ; il m'est aussi cher que tous les titres qui peuvent exciter les désirs d'une femme vaine et ambitieuse. Ah ! que l'or et les pierreries brillent sur mes égales, qu'elles prisent des biens que la noblesse de mes sentimens me fait dédaigner, ton amour me parera bien mieux que la richesse ne pourroit le faire : embellie par tes caresses, je devrai mon éclat à tes plaisirs, à l'heureuse certitude d'être chérie

de toi. Eh! quel rang, quel état est au-dessus du bonheur? Aimer, pouvoir justifier son amour par l'objet qui l'inspire; oser se dire : Je l'avouerois sans honte...Oui, mon cher Alfred, si l'usage, si la décence n'étoient pas blessés par cet aveu, je le ferois, je dirois avec vanité : J'aime mylord Erford, je suis à lui; je mets ma gloire à lui inspirer de la tendresse, à lui prouver la mienne. Qu'il partage mes sentimens, que j'excite un moment de plaisir dans son cœur, je n'envierai pas le sort du plus grand roi du monde.

XLIIe. LETTRE.

Vendredi à midi.

Elle n'a donc plus que deux jours à vous voir, cette pauvre Fanny; que cette idée l'afflige! Vous ne me quitterez pas sans regret, mon cher Alfred, car vous m'aimez, vous m'aimez beaucoup; je me le dis souvent. J'ai besoin de me

le dire, quand je ne vous vois point; mais vous m'en assurez bien mieux. Que de jours à passer sans vous voir, sans espérer de vous voir, sans écouter si ce carrosse arrête; sans me dire, le voilà! Combien de fois cinq heures sonneront, sans que mon cœur sente ce battement, doux avant-coureur du plaisir? Ah, miss Betzi, miss Betzi, que vous allez avoir besoin de votre aimable complaisance! que j'en abuserai! combien de fois lui répéterai-je, il est charmant: n'est-ce pas, Miss, qu'il est charmant? non, je ne puis trop l'aimer.... et puis tant de récits, de détails, de confidences.... et puis toutes les folies, les vains projets dont une ame tendre s'amuse..... Ah! ce cachet, ce divin cachet de Salomon, où est-il? que ne l'ai-je à présent! je suivrois vos pas, invisible et tout près de vous.... Mais quoi! mon cher Alfred seroit-il gouverneur d'une province de la Grande-Bretagne? auroit-il un maître dont les ordres pussent l'éloigner de moi?...

Lui !... Non ; il a les vertus de Titus ; je lui donnerois l'empire de Néron. On dit que ce prince fut un jour souverain paisible du monde connu : mon cher Alfred en seroit le monarque chéri, révéré.... Ah ! je souhaite en vain, les génies n'entendent point ma voix, n'accourent point à ma voix : mon cher Alfred partira ; hélas ! il partira !

XLIIIe. LETTRE.

Samedi à deux heures du matin.

Ce n'est donc pas moi qui vous donnerai cette lettre, mon cher Alfred : une autre main vous la présentera ; vous ne lirez point dans mes yeux la vérité des sentimens qu'elle contient ; je ne lirai point dans les vôtres l'impression qu'elle fera sur vous : mes regards suivoient tous vos mouvemens, et je m'applaudissois de l'air satisfait avec lequel vous lisiez les assurances de mon amour. Aimable et douce habitude, que votre perte est sen-

sible ! Demain viendra et n'amenera point le moment désiré ; les heures passeront, et celle où je vous voyois passera comme les autres ; elle passera, mon cher Alfred, et vous ne viendrez point. Ah, mon dieu, vous ne viendrez point! Que mon cœur est serré ! . . . J'ai retenu mes larmes chez miss Betzi, mais je vous promettois en vain de n'en point répandre ; j'ai vu couler les vôtres... l'amour est cruel, car je les ai vuès couler avec plaisir. Le voilà, ce portrait : qu'il est différent de vous ! Votre lettre vous rend bien mieux, elle me parle au moins ; et le sentiment, plus habile que l'artiste, m'offre ces traits chéris que je cherche vainement dans cette image...... Est-ce là cet air fin, ce souris ? Non, ce ne l'est pas.... Mais il est tard, le chagrin appesantit ; si j'allois dormir et passer l'heure d'envoyer à la poste, mon cher Alfred ne trouveroit point de lettre en arrivant, il accuseroit sa maîtresse de négligence, de froideur peut-être. Ah ! cette crainte m'éveillera, il la trouvera

cette lettre ; il se dira avec complaisance : *ma tendre amie m'est attachée , elle est ardente à me le prouver.* Il m'en aimera davantage ; il connoît le prix d'un cœur sincère ; l'éloignement ne détruira pas le plaisir qu'il sent à m'occuper ; et plus je lui dirai que je l'aime , plus il m'aimera lui-même. Adieu , mon aimable ami , adieu : que ce mot me fait de peine à présent ! pensez à moi ; ah ! pensez-y toujours !

XLIVe. LETTRE.

Dimanche à minuit.

ENFIN il est fini ce jour dont rien n'a trompé la longueur , il est fini , et demain ne sera pas plus heureux : je n'aurai point de lettre , pas la moindre marque de votre souvenir. Ah ! que cela est dur pour un cœur accoutumé aux plus tendres soins du vôtre ! Vous fuyez , mon cher Alfred ; vous vous éloignez avec vitesse d'une femme qui vous adore : hélas ! où êtes-vous déjà ? ce portrait est donc tout

ce qui me reste ?.... Il me paroît moins mal qu'hier ; à force de le tourner, de le pencher, j'y trouve une ombre légère de ce que j'aime ; je sens qu'il me devient cher ; il a un drôle de petit nez qui ressemble à un autre.... En vérité je l'aimerai, je l'aime déjà ; l'habit me plaît : le premier jour où je vous l'ai vu, est bien présent à ma mémoire ; c'est celui où je me suit dit de si bonne foi, je l'aime ; mon dieu, je l'aime : oh, je vous aimois bien fort, quand j'osai me l'avouer ! Je vous aime mille fois davantage.

XLVe. LETTRE.

Lundi matin.

Ou êtes-vous à présent, mon cher Alfred ? que faites-vous ? songez-vous à celle qui ne respire que pour vous aimer ? Me rappeler tous vos discours, relire vos lettres, en attendre, en désirer, vous écrire, voilà ce qui va remplir tous les instans de votre absence. Point d'amuse-

ment, point de dissipation ; une idée si chère me suffit : elle me suivra sans cesse, je la porterai par-tout. Mylord James me disoit hier : *Mylord est donc parti? c'est l'homme d'Angleterre le mieux fait et le plus aimable ; il vous aime, Madame, vous devriez en faire cas ; il mérite du retour*. Et moi, je disois tout bas : Ah ! qu'il a bien ce qu'il mérite, jamais Mylord ne donnera de conseils qui soient mieux suivis. Il est aimable, mylord James. Sir Thomas est charmé de me voir bien triste ; il trouve que cela est dans l'*ordre* : et vous savez que sir Thomas met de l'*ordre* par-tout, excepté dans ses propos. Si miss Betzi faisoit un voyage, *il seroit comme moi*..... Mais on vient m'interrompre.... Adieu.

XLVIe. LETTRE.

Mardi à cinq heures.

QUELLE date, mon cher Alfred ! elle est bien cruelle ; je vais voir beaucoup

de monde, et je n'attends point la seule personne que je désire; c'est aujourd'hui le jour de ma naissance. Je pourrois dire avec l'aimable française * dont je vous ai prêté les lettres, *il y a aujourd'hui vingt-six ans qu'il naquit une créature bien destinée à vous aimer*. On va me souhaiter mille biens, sans jamais songer à l'unique dont mon cœur pourroit être flatté. Dans trois jours la même fête arrive pour vous, votre voyage vous dispense d'un ennuyeux cérémonial. Oh! quels vœux formerai-je pour mon tendre ami! me sera-t-il possible de séparer ses intérêts des miens! Non, les félicités dont je prie le ciel de le combler ne feront-elles pas mon bonheur!.... La constance est une vertu que je demande avec ardeur pour vous, mon cher Alfred...... est-ce bien pour vous?.... La petite sœur de miss Betzi m'a fait tressaillir ce matin à Hideparc où nous nous promenions; elle a vu le chevalier d'Orset qui venoit après nous; il avoit un habit comme celui que

(1) Madame de Sévigné.

vous aviez mis la veille de votre départ : la jolie enfant m'a tirée doucement, et m'a dit d'un air riant et fin : *Voilà mylord Erford;* et moi comme une folle, comme une étourdie, je me suis tournée toute rouge, tout émue, et puis de me moquer de moi, de rire; car on ne peut s'empêcher de rire d'une telle sottise.

A trois heures du matin.

Que j'ai de peine à fermer ma lettre! Il me semble avoir mille choses à vous dire encore; il faut pourtant vous quitter... Vous quitter, mon cher Alfred! Comme un temps fait regretter l'autre! hélas, j'étois bien heureuse quand je vous quittois! Je vais me mettre au lit, votre portrait y vient avec moi, nous allons dormir ensemble... dormir! Ce portrait-là ne vous ressemble guère, il ne vous ressemble point du tout.

XLVIIe. LETTRE.

Mercredi à midi.

VENEZ, mon cher Alfred, venez me dédommager de tout l'ennui que j'ai éprouvé hier. Le plaisir de vous parler peut seul me faire oublier tant de fadeurs que l'usage oblige d'entendre...... Ah ! quelle humeur ! quelle tristesse ! cette entière privation m'est affreuse : ni vous, ni rien de vous ! Quoi ! pas une ligne en route ? courez-vous donc toujours ? m'auriez-vous oubliée ? non, je ne le crois pas, je ne veux pas le croire. Faites-vous des vœux pour votre maîtresse ? Ah ! je vous en prie, demandez à l'amour et à la fortune qu'ils daignent lui conserver le cœur de son amant.

A trois heures.

VOILA des lettres de par-tout, et pas une qui m'intéresse : point de nouvelles de mon cher Alfred! Oh! que je suis laide, sotte, fâcheuse! la belle mine que je vais

faire! Il faut sortir pourtant ; mais que m'importe? Je ne veux pas plaire ; j'aime, je suis éloignée de ce que j'aime ; je ne tiens plus à rien : il me semble qu'on m'a tout pris, tout enlevé, même mes espérances ; je suis... comme si je n'étois point. Je vais chez lady Worthy, il le faut; elle m'ennuiera, mais pour aujourd'hui je le lui rendrai bien.

A six heures.

COMME j'allois sortir avec miss Betzi, sir Thomas, le bon, l'aimable sir Thomas, m'apporte une lettre : je le remercie, je le caresse, je lui fais baiser la main de la méchante miss. Je lis cette lettre, je ris, je pleure, je suis contente, attendrie, charmée ; j'embrasse ma chère amie. *Il est triste, Miss, il est triste : ah, c'est qu'il m'aime ;* et puis je ne sais ce que je fais, je mets la lettre dans mon sein, et puis je la reprends, et puis je la baise mille fois. Ah ! que vous m'êtes cher ! que je suis touchée des assurances de votre amour! qu'elles redoublent

le mien ! Mais il faut sortir. Quoi ! vous laisser ? vous, mon cher amant ? Maudit soit l'usage ! Je vais donner cette feuille à sir Thomas ; il la fera partir ce soir. Adieu donc, adieu... Oh ! que miss est pressée ! Elle est trop indifférente : oui, elle l'est trop. Adieu. Je vous dirai ce soir tout ce que je pense, si pourtant il m'est possible de l'exprimer.

XLVIIIe. LETTRE.

Mercredi à minuit.

Je vous ai quitté brusquement, mon cher Alfred : on m'arrachoit au plaisir de vous parler ! quel tort on me faisoit ! Ces momens donnés à mon cœur, au désir de vous plaire, de vous amuser, sont les plus doux de ma vie. Que j'aime à vous suivre, à voyager avec vous, *toujours présente à votre idée !* Ah ! soyez sûr que vous ne sortez pas un instant de la mienne ! Sir Thomas a fait partir ma lettre : il est bien mon serviteur en vé-

rité, et très-content de ma conduite, sur-tout de ma mauvaise humeur : il est bien loin de la trouver ridicule ; et quand je le reçois comme un chien, cela lui paroît *le plus naturel du monde.* La cruelle qu'il aime en vain, bien en vain, je vous assure, n'est pas si complaisante pour moi ; elle me raille, m'imite, fait une grimace qu'elle appelle *l'air ennuyé de madame*, et puis elle éclate de rire : elle ne me corrigera point ; mon cher Alfred n'y est pas, je ne l'attends point, non, je ne saurois rire. J'ai lu cent fois votre lettre ; ce chagrin dont je devrois être flattée, me pénètre, je ne veux pas que vous soyez triste.... J'ai mis la lettre sur mon sein, mon visage sur la lettre, et je l'ai baignée de mes larmes...... Elle sera sur mon cœur cette lettre que tu as touchée, elle y sera toujours : une autre de la même main pourra seule l'en ôter et prendre sa place...... *Que je ne cesse point de vous répéter que je vous aime ;* ah! je ne me lasserai ni de le penser, ni de l'écrire! Puissiez-vous, mon cher

Alfred, prendre autant de plaisir à l'entendre, que j'en ressentirai toujours à vous le dire !.... Il y a deux heures que j'étois dans ce coin où vous vous plaisez ; ils jouoient, ils se querelloient ; moi je fermois les yeux ; je cherchois à me tromper moi-même...... Il vient, me disois-je, il entre, il va m'embrasser ; je connois ce pas vif et léger ; j'entends cette voix dont le son si doux, si caressant, éveille le plaisir dans mon cœur..... Eh ! pourquoi l'erreur se dissipe-t-elle ? d'où vient n'est-ce point lui ? quoi ! tu n'es pas là ? quoi ! tu n'y seras point demain, ni après ! tu n'y seras donc jamais ? Mon cher Alfred, mon aimable amant, plaignez votre maîtresse ; elle ne vous voit plus, elle ne vous verra de long-temps..... Ah ! qu'un instant de votre présence, qu'un seul de ces baisers que tu lui prodiguois porteroient de joie dans son ame ! Mais vous ne m'entendez point : hélas ! vous ne sauriez m'entendre !

XLIXe. LETTRE.

Jeudi matin.

Cessez de craindre mes réflexions, elles sont toutes à votre avantage. Quelque dure que me soit cette séparation, quelque douleur que je ressente de votre absence, je ne me repens point de vous aimer: les peines les plus cruelles ne me feroient pas renoncer à un sentiment que vous m'avez rendu si cher. Un billet de votre main, un instant de votre vue, un baiser de votre bouche, me causeront plus de plaisirs, que dix ans d'une stupide indifférence ne pourroient m'en procurer. Bon dieu ! quand vous entrerez dans ma chambre, quand je leverai les yeux sur vous, quand je me sentirai dans vos bras, quand je vous presserai dans les miens, me souviendrai-je des pleurs que votre éloignement me fait répandre ? non, je ne me souviendrai que de vous. Adieu. Je suis forcée à vous laisser. Aimez-moi, aimez-moi bien, aimez-moi tendrement, aimez-moi.... comme je vous aime.

L^e. LETTRE.

Vendredi au soir.

J'ai fait aujourd'hui tout ce qui m'a été possible pour dissiper cet ennui si difficile à vaincre, et j'ai cherché en vous un amusement qu'aucun autre objet ne pouvoit me procurer. Je me suis retirée dans mon petit cabinet : j'ai ouvert le tiroir qui renferme les gages précieux de votre amour. J'ai lu toutes ces lettres si tendres; je prononçois avec un sentiment délicieux des mots que votre main a tracés, que votre cœur a dictés. Que cette lecture m'a touchée ! Avec quel regret j'ai rappelé le temps heureux où vous me donniez vous-même ces aimables lettres ! Quelle différence, mon cher Alfred ! mon bonheur n'est pas détruit, mais qu'il est cruellement interrompu ! Il y a bien peu que vous êtes parti ; déjà si triste, si abattue, que ferai-je dans la suite ? J'attends une lettre demain : ah ! si je n'en avois pas !..... mais j'en aurai, vous

ne voudriez pas m'abandonner à mon inquiétude : la moindre négligence qui viendroit de votre cœur me mettroit au désespoir ; elle feroit plus encore, elle m'ôteroit mon amour. Je n'ai jamais imaginé qu'une femme pût soutenir la diminution des soins d'un homme qu'elle aime: je méprise celle qui la supporte ou fait des efforts pour rallumer une passion presqu'éteinte. Rien de plus libre que l'amour. *Il est*, dit Pope, *libre comme l'air ;* on peut désirer de le fixer, mais c'est le plus vain des projets de vouloir le retenir. Je vous l'avoue, mon cher Alfred, je romprois avec mon amant, mon amant adoré, dès l'instant où je cesserois de me croire l'objet le plus cher à son cœur. Oui, je préférerois une grande douleur à toutes ces petites que donne lâ conduite d'un homme déjà las de ses assiduités. Qui ! moi ! je ferois des plaintes, des reproches ? ah ! fi, fi ! c'est une bassesse de montrer des doutes humilians. Dès que l'on entrevoit l'indifférence ou le dégoût, il faut s'arracher à la

honte de paroître encore sensible. Je ne me crois pas vaine ; mais je me connois fière, capable de sacrifier beaucoup à ce que je me devrois à moi-même. L'amour heureux élève, ennoblit le cœur qui l'inspire et le partage ; mais c'est avilir ce sentiment de le conserver à un ingrat.... Eh ! pourquoi donc tous ces propos ? est-ce que je perds l'esprit, d'ennuyer ainsi mon cher Alfred ? il n'est point ingrat ; son ame sensible et délicate est occupée de moi. J'aurai une lettre ; oui, je l'aurai. Adieu, mon aimable ami. Miss Betzi vous prie de croire que si vous tardiez à m'écrire, vous pourrez sans inconvénient m'adresser vos lettres à Bedlam *. Qu'elle est heureuse, mon cher Alfred ! elle rit, elle rit toujours : elle n'aime rien. Mais est-on heureux de n'aimer rien? non, oh non !

(1) Maison où l'on tient les fous.

LIe. LETTRE.

Samedi au soir.

J'ai été aujourd'hui dîner à huit milles de Londres, avec deux dames catholiques qui se sont retirées dans cette espèce de couvent nouvellement toléré : cela peut passer pour un monastère, quoique les religieuses soient en habit séculier. La maison est belle, et remplie de jeunes demoiselles irlandaises. J'ai été frappée de l'extrême tranquillité qui règne dans ce lieu. Miss Betzi et sa petite sœur étoient avec moi. Sir Thomas est venu nous chercher. Il vouloit faire voir à la cruelle miss combien il a bon air sur le plus beau cheval qu'il soit possible de voir. A peine avions-nous fait un mille, qu'il a demandé la place qui restoit. Nous revenions donc tous quatre dans un grand silence. Sir Thomas soupiroit, miss Betzi marmottoit un air à boire, l'enfant mangeoit des massepains, et moi je me contois une histoire. Quand

mon cher Alfred ne m'aimera plus, disois-je, je me ferai catholique, et j'irai habiter cette maison paisible. J'aurai bien du plaisir à me confesser, car je ne parlerai que de mon amant : tous les saints et toutes les saintes qui pareront mon oratoire, auront cette aimable physionomie. Le portrait que je tiens de sa main, placé dans le lieu le plus éminent, sera le patron révéré, le plus révéré dans mon simple ermitage : couronné de fleurs, et couvert d'un voile léger, il ne sera vu que de moi ; il sera toujours le dieu de mon cœur. Je lui adresserai des vœux qui ne le toucheront plus : n'importe ; je sentirai toujours de la douceur à m'occuper de lui, mais en secret. Mylord sera mon ami, il viendra me voir quelquefois. Je lui cacherai mes peines, il n'apercevra pas même la trace de mes larmes : je renfermerai mes regrets : je ne lui parlerai que de lui, de sa grandeur, de sa fortune, de ses emplois brillans ; il ne saura pas qu'il est toujours aimé ; que

son amie est malheureuse, malheureuse par lui. Avec ce petit projet, nous avancions vers Londres, et le cœur me battoit bien fort; aurai-je une lettre, disois-je à sir Thomas? vous irez voir si j'ai une lettre. Il y a été, je n'en ai point. Se peut-il?... Hélas! je n'en ai point!

A minuit.

Je suis tout-à-fait triste, mon cher Alfred; cette lettre qui n'est point venue. Eh! mon dieu, pourquoi n'est-elle pas venue? Ah! l'absence est le poison de l'amour, elle flétrit tous ses plaisirs! Adieu, je vais me mettre au lit... Et ce portrait qui rit;..... je ne puis le souffrir ce soir, son air gai excite ma colère: il passera la nuit en pénitence, tout seul, dans le tiroir, pour lui apprendre à me montrer de la joie quand je suis de mauvaise humeur. Et vous.... vous, je vous aime encore; mais...

LIIe. LETTRE.

Dimanche matin.

J'ai repris le pauvre petit portrait, je lui ai pardonné ; il faut bien que je l'aime, il est mon unique consolation. Je vous y trouve, parce que je vous cherche, vous désire : il est, après tout, l'objet qui vous retrace le mieux à mes yeux. Ah ! tout vous retrace à mon cœur ! Quoi ! tu es mieux que ce portrait ? ton visage est plus noble, plus beau que celui-là ?... Qu'il est joli pourtant ! qu'il est aimable ! qu'il me plaît ! Hélas, mes plus tendres baisers ne l'animent point, il est toujours le même ! Insensible à toutes mes caresses, la froide image ne me les rend point... Est-ce là cet amant passionné, ardent, qu'un seul regard rend si vif, si obstiné, presque absolu ?... Ah ! que n'est-ce lui !

LIIIe. LETTRE.

Lundi à minuit.

Que puis-je vous dire, dans la position fâcheuse où je suis? Après avoir attendu ce jour avec tant d'impatience, le voir finir sans recevoir cette lettre si désirée; ne savoir que penser; n'oser vous condamner, dans la crainte d'être injuste; m'inquiéter, me chagriner, pleurer, c'est tout ce que je puis faire. Ah! pourquoi vous ai-je aimé! J'ai vu partir mylord pour Plimouth, je l'ai vu partir pour Bath; pourquoi son voyage à *** est-il un événement pour moi? Mylord n'étoit point à Londres, et mon cœur n'avoit rien qui l'agitât; Mylord ne m'écrivoit point, et pourtant j'étois heureuse. Par quelle fantaisie a-t-il voulu m'intéresser à son sort? faut-il que le mien dépende de lui? D'où me vient la douleur qui me presse? que me manque-t-il? une feuille de papier! et me voilà désolée parce que je ne l'ai point.

Ah ! Mylord, Mylord, est-ce ainsi que vous aimez ! si vous connoissiez le cœur que vous avez touché, vous ménageriez mieux son extrême sensibilité : vous êtes loin, bien loin d'imaginer le chagrin que vous me donnez. Je crains que quelqu'accident ne vous ait arrêté dans votre route, que vous ne soyez arrivé malade, que vous ne m'aimiez plus.... Quelque terrible que soit cette dernière idée, je la préfère sans balancer aux deux autres. Ah ! que l'amour me vend cher lés plaisirs qu'il m'a donnés ? Il y a neuf jours qu'à la même heure je vous écrivois ; mais quelle différence ! Je parlois à un amant dont j'étois adorée ; à qui est-ce que je parle à présent ? Je ne vous connois plus ; non, Mylord, je ne vous connois plus.

Mardi à six heures du soir.

On prend vivement votre parti ; miss Betzi ne veut pas que vous ayez tort, *elle ne conçoit pas que vous puissiez avoir tort*. Elle vous défend, me gronde :

je suis malheureuse, et on vous plaint.... Cette injustice me révolte, elle veut déchirer ma lettre; *ce style chagrineroit mylord, il ne faut pas qu'il voie...* Oh! je vous assure, Miss, qu'il verra... *Il boudera;...* que m'importe? *il sera fâché....* à la bonne heure: *vous vous repentirez dans un moment...* je le veux bien. Eh! que lui dirois-je? des choses tendres? Il n'est plus mon cher Alfred, mon ami, mon amant, l'unique objet des affections de mon cœur: il ne m'est plus rien; non, rien du tout. Ah! s'il m'avoit écrit!.... mais c'est un paresseux, un négligent, un ingrat, oui, plus ingrat qu'on ne peut dire. Adieu, Mylord; daignez recevoir mes humbles complimens.... Oh! je vois d'ici la mine que vous faites; mais... mais je ne m'en soucie guères, entendez-vous?

LIVe. LETTRE.

Toujours mardi à minuit.

On est bien fier, bien content, bien heureux, quand on n'a point de reproches à se faire, quand on peut se dire, *je ne mérite pas ceux dont on m'accable; j'éprouve l'injustice des autres.* On attend une impertinente maîtresse à ses genoux; on lui dit: *Ingrate, vous seriez trop punie, si vous aviez raison.* J'ai tort, mon cher Alfred; mais j'ai craint, j'ai souffert; mes peines ont été réelles: n'obtiendrai-je pas ma grace? La méchante lettre venoit de partir, quand on m'a donné la vôtre: avec quel plaisir je l'ai lue! elle a été pour moi comme un astre brillant, qui s'élève au-dessus de l'horison le plus sombre: elle a éclairci les nuages de l'humeur qui me dominoit, qui m'a fait vous écrire avec froideur, avec indifférence... Ah! je vous en prie, déchirez bien vite cette lettre; n'en gardez jamais une où vous ne trouverez pas

des assurances de mon amour. Ai-je pu douter d'un cœur si tendre, de cet amant qui me dit : *O ma belle maîtresse, ô ma chère maîtresse, aimez-moi, aimez-moi si voulez que je vive !* Ah ! si je le veux ! ah ! si je vous aime ! mais je ne mérite pas de vous le dire, j'en suis indigne ; je ne vous le dirai pas, c'est une punition que j'impose à mon cœur. Vous enviez le bonheur de cet enfant, si étonné de votre air occupé ; *la jolie petite machine est heureuse, une balle lui suffit* : oui, mais elle tient vivement à ce jouet. En vérité, mon cher Alfred, une balle nous suffit à tous : la forme et la couleur varient ; les unes sont unies, les autres dorées, mais c'est toujours une balle qui nous occupe. Par exemple, vous êtes la mienne ; et si on vouloit me la prendre, je crierois de toute ma force.

LVe. LETTRE.

Mercredi matin.

Je suis triste, mon cher Alfred, et tout me le paroît depuis que je ne vous vois plus. Un amant aimé embellit tout ; il répand l'agrément dans les lieux qu'on habite, sur les personnes qu'on voit ; il prête sa grace à tous les objets qui nous environnent ; le charme inexprimable attaché à sa présence semble s'étendre sur l'univers, et rendre tout plus aimable et plus riant ; l'absence au contraire sème l'insipidité sur tout ; elle suspend la gaieté, éteint, ou du moins amortit les désirs. On s'éveille sans goûter le plaisir de revivre ; on se lève sans dessein, sans se rien promettre. La nonchalance préside à la toilette ; on se mire sans se voir, on se coiffe sans choix, on s'habille sans se parer. L'habitude fait mouvoir la machine, mais ses mouvemens n'intéressent point. Le jour paroît long ; il dure, passe, finit, rien ne l'a marqué : il est anéanti,

on ne se souvient pas qu'il a été : la vivacité, l'esprit, l'enjouement, ne peuvent percer le voile qui les obscurcit. Ces dons renfermés en nous-mêmes y sont comme de belles fleurs dans un parterre où l'on se promène la nuit ; la variété de leurs couleurs existe, mais sans être aperçue. La sévère miss me gronde : *Eh fi, fi, Madame, vous avez l'air d'une princesse de roman ;* elle me traite comme elle fait ses malheureux amans ; mais elle me dit que vous m'aimez ; que j'ai raison de vous adorer, ou du moins que jamais folie ne fut plus pardonnable : et moi je suis charmée, et je l'embrasse. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred ; pensez beaucoup à moi, je ne songe qu'à vous.

LVIe. LETTRE.

Jeudi à minuit.

J'ai dîné chez lady Worthi. En rentrant, j'ai trouvé la charmante miss qui m'attendoit. J'ai vu votre lettre dans ses yeux ;

elle me l'a remise avec une joie que l'amitié seule peut donner, et qu'elle seule aussi peut comprendre. Miss reçoit tous les complimens de Mylord, et lui en rend mille. Elle répond à votre anecdote d'Iphis; *plût au ciel qu'il l'imitât!* Cela vous paroît-il assez tigre? A sa place je dirois comme elle : Il est bien fâcheux d'être aimée, quand on n'aime point; de sentir que l'on cause à quelqu'un une peine violente, peine qu'on ne peut soulager, qui s'aigrit par la fierté, s'entretient par la moindre douceur, et ne se guérit qu'à force de dureté. C'est une désagréable situation de n'oser se livrer à la bonté de son cœur, et de se voir dans la nécessité de maltraiter un homme qu'on ne hait pas... Il y a aujourd'hui vingt-trois jours, qu'à pareille heure, dans le même lieu, à la même place où j'écris, je ne croyois guères que l'on dût être cruelle. Il me paroissoit bien doux, bien naturel de céder aux désirs d'un amant, de partager ses transports, d'être flattée de les exciter... Vous en souvient-il, mon

cher Alfred ? Ce moment est-il aussi présent à votre idée qu'il l'est à mon cœur ? Que celui-ci est différent ! Je vous parle, il est vrai ; mais je vous voyois, je vous entendois, je vous touchois : ce tendre abattement, ces soupirs, ces sermens, ces prières ardentes, enflammées... que vais-je rappeler ! d'où vient ce tableau se retrace-t-il si vivement à ma mémoire ?... Je crois voir encore ces yeux attendris, brillans d'amour et de plaisir, mêler tout-à-coup à leur douce langueur l'éclat de la joie. Eh quelle joie ! qu'elle étoit pure ! qu'elle étoit vraie ! Que ne puis-je te la faire oublier, et te la donner encore ! Ah ! mon cher Alfred, pourquoi ne me reste-t-il plus rien à faire pour votre bonheur ? Vous me priez d'écrire quatre pages où il n'y ait que ces mots : *je t'aime, je te désire, je t'aimerai toujours.* Ah ! si je m'en croyois, je les répéterois tant, que vous vous lasseriez peut-être de les lire.

LVIIe. LETTRE.

Vendredi**.

Quoi ! vous n'aviez pas reçu mes lettres, et je vous grondois ! Si inquiet, si accablé, et pourtant si doux, si modéré dans vos plaintes !.... J'ai baisé mille fois ces détails de vos tendres alarmes pour moi. J'ai pleuré, amèrement pleuré, parce que mon cher Alfred s'étoit chagriné. Oh que l'absence cause de peines ! pourquoi sommes-nous séparés ! Que n'êtes-vous un citoyen paisible, maître de lui-même ? ce vain éclat qui vous environne vaut-il ce que vous lui sacrifiez ! Mais la naissance, le monde, les préjugés... je hais tout ce qui nous éloigne. Miss Betzi m'a donné deux jolis serins : ils sont ensemble, s'aiment, se caressent; rien ne les trouble, rien ne les contraint. Je m'amuse à les voir badiner, s'appeler, se répondre : ils s'entendent, le mâle a des soins empressés pour la femelle... heureuse petite femelle ! Sa cabane est son univers ; ses

désirs ne s'égarent point au-delà de cet espace, elle y trouve ses besoins et ses plaisirs; que nous procure de plus notre intelligence? La faculté de parler nous a donné celle d'étendre nos idées en nous les communiquant; la vanité, née de l'étude, a mesuré les cieux, partagé la terre, traversé les mers, formé des empires; les sciences ont appris à braver le ciel même dont elles ont parcouru les sphères; et parmi tant d'avantages, l'homme n'a rien trouvé pour son bonheur. Sans le chasseur qui s'amuse cruellement à donner la mort, le petit lapin sorti de son terrier le matin d'un beau jour, courant, folâtrant dans un pré fleuri, seroit mille fois plus heureux que ces êtres sublimes qui savent tant, et ne jouissent que des erreurs de leur imagination... Mais ne me laissez donc pas vous ennuyer comme cela. Je finis, je me sens d'une gravité ridicule. Adieu, mon aimable Alfred.

LVIIIe. LETTRE.

Samedi matin.

Je commence le jour par vous donner des preuves de ma tendresse, je voudrois l'employer tout entier à vous écrire. Que ne puis-je m'enfermer, ne voir personne! Cette porte s'ouvre, on annonce, qui? un importun, toujours celui que je ne désire point. Ce n'est jamais mylord Erford, ce nom chéri ne se fait plus entendre. Tout me déplaît, m'ennuie et m'afflige. Je commence à m'alarmer d'un sentiment si vif: eh! que deviendrois-je si vous cessiez de le partager? Je sens que toutes les affections de mon cœur sont réunies en vous; oui, tous mes mouvemens, tous mes désirs tiennent à vous. Votre absence me fait connoître combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même. Qu'avez-vous donc fait pour me lier si fortement, m'arracher à tout ce qui n'est point vous?

Quoi ! pas un instant, pas une idée, pas la plus légère distraction ! . . . Oh ! mon cher Alfred, m'aimez-vous de même ?

LIXe. LETTRE.

Toujours samedi à minuit.

Il est donc des momens où, dans l'absence de ce qu'il aime, un cœur tendre peut se livrer à la joie! Oh! que j'en ai ressenti à la vue de ces deux feuilles remplies des témoignages de votre amour! avec quelles délices je les ai parcourues ! Je n'osois respirer, de peur de m'interrompre. N'avois-je pas raison de regretter ces lettres charmantes ? Puissent les miennes vous faire éprouver le sentiment dont je suis pénétrée !... Vous me souhaitez *un bonheur que rien ne trouble, que rien n'égale.* Eh ! mon cher Alfred, quel besoin de souhaiter ! L'accomplissement de vos vœux dépend de vous-même : vous aimer, vous plaire, voilà mon bonheur ; je n'en veux point

d'autre : je n'en goûterois point d'autre. C'est donc moi qui présidois en secret à ce festin superbe, à ce bal magnifique? Cette couronne refusée à celles qui la demandoient, qui se disputoient l'honneur de l'obtenir, de la recevoir de votre main, est donc offerte à ta maîtresse! *Ton cœur la lui donnoit;* qu'elle est brillante à ses yeux! mon dieu, que ces riens ont de prix! l'amour en compose ses trésors.... *Là est un baiser....* il n'y est plus, mon cher Alfred, il y en a mille à présent.... Non, vous ne m'avez jamais écrit avec ce feu... J'ai mis tout mon visage sur ce papier, qui a été dans vos mains. Je croyois vous entendre parler, voir cette mine aimable, cette bouche dont le silence aussi doux que les expressions, plus animé peut-être...... Ah! que je t'aime! pourquoi ne puis-je que l'écrire!

LXe. LETTRE.

Dimanche à midi.

C'est donc à votre réveil que vous recevez mes lettres ? à votre réveil, mon cher Alfred ? mon dieu, que j'aimerois à vous réveiller ! J'approcherois sans bruit, j'ouvrirois doucement le rideau, je passerois mon bras sous votre tête : un baiser... ah quel baiser ! ... *et puis*, je m'enfuirois. Vous distinguez donc la forme, le cachet, le papier? *Cette lettre est vue d'abord ; elle est baisée, tendrement baisée*... Heureuse lettre ! et moi je n'ai rien. Oh comme vous vous endettez ! combien vous m'en devez de baisers ! Réglons un peu nos comptes ; en mettant, année commune, qu'il ne m'en revînt que cent par jour, quel fonds cela fait déjà ! Vous trouverez en moi un créancier un peu dur, je vous en avertis. J'exigerai intérêt et principal : pas la moindre remise. Dès que je

vois, je vous arrête dans mes

bras ; vous y serez détenu ; vous n'en sortirez point que vous n'ayez tout payé. Malgré ce caractère arabe, je ne suis pas sans générosité ; et pour vous faciliter, tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, si vous le voulez... Le voudrez-vous, mon cher Alfred ? J'espère que Mylord est trop juste, trop noble.... Oh ! non, tu ne le voudras pas.

LXIe. LETTRE.

Lundi à six heures du soir.

PENDANT que miss Betzi assure sir Thomas de son indifférence, de sa parfaite indifférence ; qu'elle lui dit de son air le plus riant, le plus satisfait, qu'elle ne l'aime point, qu'elle ne l'aimera jamais ; tandis qu'il prend la mine d'un ours qu'on a trop fait danser, je vous écris sur Prior : il est toujours sur mes genoux, mais c'est comme un livre à vous, et point du tout parce que je le

lis. Vous me demandez *ce que je fais, ce que je pense, ce qui m'occupe*. Je pense à vous, je vous écris, je forme des vœux pour votre retour. Voilà miss qui se fâche, savez-vous qu'elle est méchante? sir Thomas vient de la faire repic; elle trouve cela *fort sot*. Encore un aussi beau jeu, et les cartes voleront à la tête de sir Thomas; elle ne prétend pas qu'il ait le moindre avantage sur elle, pas même au piquet, où elle ne fait que reprendre dans son écart. Pauvre sir Thomas! Pourtant j'envierois son sort, si je ne le trouvois pas humiliant. Il la voit; il est près, tout près d'elle; rien ne les sépare qu'une petite table; il touche sa robe, quelquefois sa main: oui, mais elle la retire avec dédain: sir Thomas l'ennuie, lui déplaît, lui donne de l'humeur. Je ne veux point du sort de sir Thomas: je ne voudrois pas du mien non plus. Que me faudroit-il donc? Ah, je ne l'aurai point ce que je veux! je suis trop sûre de ne point l'avoir!... Sept heures, point de

lettre ! elle n'est pas venue la lettre ! Hélas n'en viendra-t-il pas ce soir ? je cesse d'en espérer... Miss Betzi trouve que je me renfrogne à vue d'œil ; je prends, dit-elle, l'air d'*une vertu qui s'appuie sur un tombeau.* Elle rit ; oh ! si jamais je puis lui rendre ses plaisanteries.... elle verra, elle verra.

A neuf heures du soir.

Me voilà retombée dans mes premiers chagrins : point de lettre ! Eh d'où vient donc que je n'en ai pas ? Je ne m'accoutume point à ces retards, ils m'affligent. Je soupe chez lady Worthy : je suis d'une humeur contre vous ! Paix : si vous me répondez... ne me parlez de votre vie.

A une heure du matin.

Je reviens à vous, mon cher Alfred, un penchant naturel m'y ramène. Mon humeur ne va point jusqu'à diminuer ma tendresse ; j'aime à penser que vous n'avez pas tort. Je suis grondée quand je me plains de vous : miss Betzi et sir

Thomas prennent votre parti, ils vous aiment, ils vous défendent : on me rend la vie bien dure. Vous qui êtes mon ami, mon plus tendre ami, partagez donc ma peine; souffrez que je vous la confie. Ne faites pas comme miss Betzi; écoutez-moi avec douceur, avec cette bonté qui vous rend si aimable. N'est-il pas affreux d'avoir un amant, de l'aimer si sincèrement, et d'être éloignée de lui? Ecrire à tous momens, penser sans cesse, ne voir jamais, perdre les plaisirs que l'on goûtoit, ceux qu'on se promettoit... là, pensez-y bien, cela n'est-il pas fâcheux, cruel, insupportable? Plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie. Il faudroit avoir un cœur aussi tendre, aussi passionné que le mien, connoître mon amant comme je le connois, pour sentir le désagrément de ma situation : daignez y prendre intérêt, je vous en saurai gré : votre compassion me consolera un peu. Adieu, mon cher Alfred : vous voyez que je ne boude point; je ne veux pas être injuste. Vous

m'avez écrit, j'en suis sûre ; mais c'est ce maudit courrier qui s'amuse à se casser le cou plutôt que d'apporter ma lettre : je voudrois que le traître fût au fond de la Tamise ; mais non, je perdrois ma lettre. Adieu, adieu donc, mon cher, mon aimable Alfred.

LXIIe. LETTRE.

Mardi au soir.

La douceur avec laquelle vous répondez à mes reproches, augmente bien le regret que j'ai déjà senti d'avoir pu vous les faire. On vient de me donner deux de vos lettres ; avec quel transport je les ai reçues ! Votre justification m'a touchée, attendrie jusqu'aux larmes. Je voudrois retrancher de ma vie tous les instans où je pourrai vous causer la plus légère peine. Vous ne voulez pas que je sois triste, vous me priez de m'amuser : ah ! je ne le puis ! J'ouvre des yeux stupides, je ne rencontre plus ceux dont les regards

portoient la joie dans mon ame. Vous me la rendrez cette joie, mon cher Alfred ; vous seul pouvez me la rendre. Je passe ces jours si longs à me rappeler les premiers momens de notre amitié. Souvent je me fais un plaisir délicat de retracer à ma mémoire tous les mouvemens que vous avez excités dans mon cœur ; de penser à ce temps heureux où, sans songer à l'amour, j'en goûtois toutes les douceurs. Pourquoi ne disiez-vous point que vous m'aimiez, vous qui depuis deux ans formiez le dessein de me plaire ? Hélas, je n'y prenois pas garde ! Comment ai-je pu vous voir si long-temps, vous parler sans vous adorer ? Mais vos traits m'étoient seuls connus, je n'avois point pénétré cette ame si noble, si élevée, ce cœur si passionné, cet esprit enchanteur... Eh! pourquoi me les cachiez-vous ? De quel bien vous m'avez privée ! que de jours perdus pour l'amour ! Eh bien, mon cher Alfred, c'est encore une dette que vous avez contractée avec moi, et je ne me sens point assez de générosité pour vous la remettre.

Toujours mardi à minuit.

Je suis dans une colère, dans une indignation : devinez..... Mais qui pourroit l'imaginer ! Sir Barclay, ce vilain enfant, si petit, si rond, si laid, si sot; eh bien ! Mylord, il aura demain votre habit. Cet habit si admiré, si envié; cet habit fait pour le mariage de votre sœur, que vous aviez le jour où j'osai vous avouer ma tendresse, sir Barclay aura le front, l'audace, l'insolence d'en porter un semblable. Il nous a parlé tout le soir de ce bel habit; et, pour le mieux désigner, il est, disoit-il, tout pareil à celui de Mylord Erford... Ah! je l'aurois battu! Quoi! je verrai cet habit, et ce ne sera pas vous qui le porterez? Sir Barclay.... oh qu'il vienne chez moi avec le bel habit! j'y mets le feu; oui je l'y mettrai: tant pis pour le monstre qui sera dedans. Lui convient-il de s'habiller comme vous? est-il digne d'être votre singe? Adieu, mon cher Alfred, je vais dormir. Vous *êtes toujours près de moi ; votre ame ne s'é-*

carte pas un instant, je dois vous trouver *à mes genoux, sur mes pas, partout où je suis....* Hélas, je vous cherche en vain pourtant, vous n'y êtes point, mon cher Alfred : je ne vous vois pas même en songe.

LXIIIe. LETTRE.

Mercredi à trois heures.

Je viens de trouver une position pour votre portrait, dans laquelle il vous ressemble tant, que j'ai cru vous voir. Je disois bien qu'il se feroit aimer. En relisant vos dernières lettres, je trouve dans votre style un peu de tristesse. Ah ! ne vous y abandonnez pas, mon cher Alfred ! je n'entends jamais parler de consomption, que je ne frémisse pour vous. Eh ! mon dieu, amusez-vous : jouez, chassez, donnez des fêtes, oubliez-moi ; oui, oubliez-moi, si mon souvenir trouble la douceur de votre vie. Ne m'oubliez pas tout-à-fait pourtant, mais autant

qu'il faudra pour votre repos. Je sens par moi-même combien l'ennui prend sur le tempérament. Si je ne connoissois pas la source de l'humeur noire dont je ne puis me défendre, je me croirois malade. Ma tante l'est dangereusement, elle souffre : son état m'attendrit, et me fait éprouver qu'un bon cœur ne se lasse point, et que les plus mauvais procédés ne détruisent pas la sensibilité. Ma tante m'a donné bien du chagrin ; elle n'a jamais négligé l'occasion de me désobliger : sa mort m'enrichiroit malgré elle ; mais loin, loin de moi tout espoir vil, tout projet de fortune ou de bonheur qui s'arrange aux dépens de la vie ou de la satisfaction d'autrui. Ma tante est malheureuse, bien malheureuse en vérité, puisqu'elle a un caractère inflexible, une dureté de cœur qui ne lui a jamais permis de goûter les plaisirs de l'amitié.... Mais qu'est-ce donc que cette sotte lettre? est-ce à mon amant, à mon cher Alfred que j'écris? Non; c'est à mon ami, à mon plus cher, à mon plus tendre ami.

LXIVe. LETTRE.

Jeudi matin.

Je voudrois ne vous point écrire, parce que je suis triste; et je vous écris parce que je vous aime : mais je crains d'être un peu grave, un peu fâcheuse même. La maladie de ma tante m'afflige. Je ne l'aime pas pourtant; il n'est pas possible que je l'aime : mais elle souffre, gémit, se tourmente ; elle me fait une véritable compassion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred! qu'elle est semée de dégoûts et d'événemens malheureux ! Si la noblesse de nos idées, si la grandeur de notre ame nous en font supporter courageusement une partie, c'est-à-dire celle qui nous concerne seuls, cette liaison naturelle, indispensable, que nous avons avec tous les êtres dont nous sommes environnés, fait que les peines des autres nous deviennent propres; que nous souffrons par eux, avec eux et pour eux. Que de maux sans

remède ! et qu'il est peu de biens sans mélange ! L'amour même, ce sentiment le plus flatteur de tous, qui nous enchaîne par des liens dont le tissu se cache sous des fleurs, combien d'amertumes ne verse-t-il pas sur les douceurs qu'il nous fait sentir ? Il nous a pourtant été donné, ce sentiment aimable, pour faire notre bonheur, et nous ramener quelquefois à l'état de félicité dans lequel nous avions été formés. Je crois, mon cher Alfred, qu'il sortit, avec l'espérance, de la boîte fatale, pour être le contre-poison de tout ce qu'elle renfermoit. Par lui les mortels les moins heureux en apparence goûtent des plaisirs que la fortune ne donne pas, et qu'elle ne peut ôter. Ces plaisirs leur aident à supporter la privation des autres biens. Par lui on oublie insensiblement tout ce qui n'est pas lui : je lui dois ce tendre mouvement qui me porte à abandonner ces tristes idées, à vous parler de vous, à ne plus me souvenir que de vous. Je voudrois être à la moitié du temps que je dois passer sans vous voir ;

il me semble qu'alors chaque jour nous rapprocheroit davantage. Quand on est à la moitié du chemin qu'on doit faire, en marchant vers la fin on croit avancer bien plus. Adieu ; aimez-moi toujours, dites-le-moi souvent. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LXVe. LETTRE.

Vendredi matin.

VOILA des lettres bien ennuyeuses, n'est-ce pas mon cher Alfred ? mais mon style est toujours assujetti aux impressions que mon ame reçoit. Je ne saurois prendre un ton que je serois forcée d'étudier ; et puis vous m'avez permis de répandre dans votre sein mes peines et mes plaisirs. Mon cœur vous sera toujours ouvert ; vous y lirez comme moi-même. Il est à vous ce cœur, il y est tout entier ; mais l'amour ne le ferme ni à la compassion, ni à l'humanité. Ma tante est beaucoup mieux ; mes

soins, mes attentions ne m'attirent pas sa bienveillance; elle ne croit pas que l'on puisse désirer de bonne foi la vie d'une personne dont la mort nous seroit utile. Pauvre femme! la maladie de son ame est incurable. Mais parlons de vous, mon cher Alfred. On vous voit donc: cette porte s'ouvre à midi; on entre; on vous fait la cour. Que j'aimerois à vous faire la mienne, à vous voir, quand ce ne seroit qu'un instant, seulement par un petit trou, par le plus petit qu'il soit possible d'imaginer! ce n'est pas dans le dessein de vous épier, je crois tout ce que vous me dites. Ah! si à l'ennui de votre absence il se joignoit la crainte de vous perdre, des doutes sur votre fidélité, je serois trop malheureuse! Mon cœur se repose sur le vôtre: cette douce confiance est le charme de l'amour et l'agrément de la vie. Mon estime a prévenu ma tendresse; elle a déterminé mon penchant, en a hâté les preuves, bien plus que le goût vif que vous m'inspiriez.... J'ai aimé l'homme

aimable ; mais c'est à l'homme pensant bien, à l'honnête homme que je me suis donnée. Adieu : dites-moi sans cesse que vous m'aimez ; ne retenez point ces transports aimables dont vous me demandez pardon ; j'ai un fonds d'indulgence inépuisable pour de pareilles fautes. Craignez-vous de me laisser connoître des sentimens qui me sont si chers ? Que j'aime vos lettres, la main qui les écrit, le cœur qui les dicte, votre esprit, tes folles idées, tout toi ! Ah ! quand vous reverrai-je ! quand pourrai-je te presser contre mon sein, reposer ma tête sur le tien ! Adieu. Ah ! le vilain mot ! le dirai-je toujours ?

LXVIe. LETTRE.

Samedi à sept heures du soir.

On m'apporte deux lettres : je les ouvre avec empressement, et j'y trouve des plaintes. Dans la première je suis grondée, ensuite du sérieux, et une moue

terrible. Cela est-il bien, dites? dois-je être contente? Vous vous souvenez encore de mes reproches, *de mes injustes reproches* : est-ce ainsi que vous pardonnez, mon cher Alfred? J'aime mieux *vous le payer*, ne me faites plus la mine... Ces lettres ont fait rester lady Worthy un peu de temps à ma porte. On m'a rendu la troisième dans l'instant où son carrosse arrêtoit. L'ennuyeuse beauté venoit me prendre pour faire une visite; elle étoit si pressée, si pressée, qu'elle n'a pas voulu monter; et moi j'ai lu bien posément mes deux feuilles avant de descendre. Tenez, ces choses-là sont plus fortes que toute ma raison. Oh! comme elle a rendu mes yeux brillans, cette dernière lettre! quel plaisir je sentois à l'avoir dans mon sein! elle me donnoit un air fou; elle m'a fait faire une conquête.... je ne sais plus de qui.... Ce songe! que vous êtes heureux de rêver ainsi! Ah! quel songe! d'où vient me cause-t-il tant d'émotion?... A mes genoux! toi, mon cher amant! hélas!

t'y verrai-je encore ?... Je partageois ton bonheur ! Muet dans mes bras, sans autre sentiment que celui du plaisir.... Eh bien !... dis-moi, dis-moi donc ? mais non ; tais-toi. En vérité la pensée va vite. Cette image.... Oh ! tais-toi : paix ! paix donc ! dans un mois, mon cher Alfred, vous me direz le reste.

LXVIIe. LETTRE.

Dimanche, je ne sais quelle heure.

Je vais vous écrire, je ne sais comment ; car ce soir je suis folle. Ma tante va très-bien : on la guérira, je n'y pense plus. Je ne vois que vous, votre amour, le mien, le plaisir d'être aimée, celui d'aimer moi-même. Ah ! qu'on est heureux d'avoir une ame sensible ! qu'il est doux de se livrer à une passion si tendre, quand mylord Erford est l'objet qui l'inspire et la partage !.... *Je ne vous connois point assez !* qui vous l'a dit ? *Je ne douterois jamais un instant de la sin-*

cérité, de l'ardeur, de la vérité... Oh! va te promener avec tes plaintes. Je t'adore, mon cher Alfred, n'est-ce pas vous prouver que je vous connois? Vous me demandez si je veux faire de vous *un autre Abaillard*. Jamais, peut-être, on ne rappela cette histoire avec plus d'esprit et plus de sentiment. Non, ce n'est pas mon dessein; je suis de l'avis de Pope: *tout est bien comme il est*. Je crois vous voir dans votre lit, avancer la main, choisir ma lettre entre toutes celles qu'on vous présente, *déchirer vite cette enveloppe trop bien faite*... Dans ton lit? Mais d'où vient que j'aime ton lit? c'est que j'aime tout ce qui t'approche, t'appartient; je voudrois être tout ce qui te plaît, me transformer en tout ce que tu désires: tu l'aurois d'abord. Oh! comme je volerois pour te contenter! A quelles folles idées je me livre! c'est tout ce qui m'amuse à présent. J'en use avec moi-même comme on fait avec un enfant bien obstiné, qui demande sa bonne avec de

grands cris ; on lui dit cent menteries pour l'appaiser, et donner à la bonne le temps de revenir : moi, je me fais des contes. Tantôt fée, tantôt sylphide, toujours ta maîtresse, je forme un nouvel univers ; je le soumets à tes lois : je te cache mon être sublime, mon immense pouvoir, non pour éprouver ton cœur, mais par un mouvement de délicatesse. Je suis ta sujette, quelquefois ton esclave ; tu me distingues dans mon abaissement, tu me choisis, tu m'élèves jusqu'à toi. Je veux te devoir tout ; je me plais à dépendre de mon amant, de ses soins généreux. Revenue à moi-même, mon éclat disparoît ; la partie la plus brillante de mon château s'écroule, mais le fondement subsiste : je retrouve mon bonheur, et ce bonheur est encore ton ouvrage. Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred : je vais dormir, et toujours avec ce portrait qui ne dit pas un mot ; pourtant il me regarde comme s'il avoit quelque chose à me dire. Je

ne vous écrirai pas demain : je vais à Hamstéad ; j'y souperai ; il sera fort tard quand je reviendrai. Je n'y verrai que vous. Hélas ! qu'est devenu le temps où j'y recevois trois de vos lettres en un jour !

LXVIIIe. LETTRE.

Lundi ou mardi, comme vous voudrez, à trois heures du matin.

QUOI ! mon cher Alfred, je passerois tout un jour sans vous dire que je vous aime ! je me livrerois au sommeil plutôt qu'à vous ! je préférerois mon repos à mon amant, à mon cher amant ! non ; je veux lui parler, lui dire.... hélas ! ce que je lui ai dit mille fois ! Quelles nouvelles preuves, quelles nouvelles assurances puis-je vous donner de mon amour ! mais ce que j'ai tant dit, je sens un plaisir inexprimable à le répéter. Ah ! que n'êtes-vous là pour entendre toutes les expressions d'un cœur qui vous est si tendrement attaché ! Quoi ! je vous dé-

sire en vain ! je vous appelle, et vous ne venez pas ! Que vous y perdez, mon cher Alfred ! ah ! quel baiser je vous donnerois ! avec quelle joie, quel transport !... Mais tu ne m'entends pas ; non, tu ne m'entends pas : tu me répondrois ; je ne parlerois plus : aurois-je encore la force de parler ? déjà dans tes bras, déjà.... Mais je m'égare dans d'inutiles souhaits : tu n'es pas là ; ah, mon dieu, tu n'y es pas ! Bon soir, bon soir, mon aimable ami : adieu, toi ; adieu, tout le monde.

LXIXe. LETTRE.

Mercredi à trois heures.

Je suis en bonnet de nuit, de nuit exactement. Jamais ennui ne fut comparable à celui que je sens ; si j'avois pu le prévoir, je n'aurois point aimé... Allons, paix, taisez-vous ; laissez-moi dire : c'est bien le moins qu'il me soit permis de me plaindre, quand tout m'est odieux. Eh !

pourquoi tout m'est-il insupportable ? voyons, pourquoi ?... Venez ici, Mylord, parlons raison. Prétendez-vous que je vous aime comme une folle, quand vous y êtes, et comme une imbécille, quand vous n'y êtes pas ? Vous riez, je crois.... oh ! je ne ris point, moi ; ceci est sérieux : je ne veux point devenir une créature aussi amusante que sir Barclay... A propos, je l'ai vu hier, sir Barclay, avec son bel habit, qu'il portoit tout de travers ; un nœud d'épée si brodé, si pomponné, si ajusté, si doré, si surdoré, que jamais Midas n'en eut un plus riche ; une grande mouche placée je ne sais où, sur l'œil, je crois : un air tout empâté, tout empêtré. La mère de ce joli enfant se meurt, pendant qu'il se roule sur l'or et la broderie. Miss Betzi dit qu'elle ne peut souffrir la vieille folle, pour s'être avisée de le faire... On m'apporte un présent le plus agréable du monde ; c'est une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France et d'Italie : c'est miss Jening qui me l'envoie. Me voilà ruinée :

je ne suis point assez riche pour recevoir; je suis trop généreuse pour recevoir. Que vais-je lui donner ? cela m'embarrasse : je veux rendre au double. Vous me manquez toujours ; j'aimerois à consulter votre goût dans cette occasion. Mais je voulois vous gronder, me plaindre, je ne sais comment j'ai tout oublié, excepté mon amour ; il n'en fut jamais de plus tendre, de plus sincère, de plus ardent : mais vous n'en doutez pas, mon aimable Alfred, il est impossible que vous en doutiez.

LXXe. LETTRE.

Jeudi matin.

Me voilà donc à cette moitié, à cette heureuse moitié que j'ai tant désirée ! hélas que de jours encore ! j'en voudrois passer deux à-la-fois. S'il en faut croire miss Betzi, *je n'irai jamais jusqu'à la fin ; je mourrai d'une belle langueur : l'impatience, l'ennui et la passion me*

tueront tout aussi bien qu'une apoplexie. Elle travaille à une très-impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver sur ma tombe. Le mausolée qu'elle m'élève ressemble à une salle de bal, plutôt qu'à un tombeau. Lorsqu'elle m'a placée sur une estrade environnée *de mille et mille amours noyés dans leurs larmes*, elle vous fait arriver vite, vite, pour me voir : elle vous reçoit, vous annonce l'étrange événement ; elle se fait un plaisir de vous l'annoncer, d'examiner la mine que vous aurez : elle vous voit tomber sans sentiment, vous ranimer, pleurer. Vous dites cent extravagances : vous devenez furieux ; elle espère que dans votre transport, ne distinguant rien, vous prendrez sir Thomas *pour la parque inhumaine qui a tranché le cours d'une si belle vie ; que vous l'immolerez à mes mânes errantes :* et puis elle rit de ma mort, de vos regrets... Je ne sais comment elle arrange tout cela ; mais elle m'a fait rire et pleurer : elle prenoit si bien votre air, vos gestes, vous

imitoit avec tant de grace et de vérité...
Mon dieu, qu'elle est folle ! A-t-on jamais fait rire quelqu'un à son propre enterrement ?... Sir Thomas qui se modèle un peu sur vous, chante ; oui, il chante. Il a pris un maître italien pour lui donner du goût. Il étudie cette ariette si flatteuse dans votre bouche : oh ! si vous entendiez comme il glapit ! Cela me rappelle la fable de l'âne et du petit chien. Que cet air me plaisoit quand vous le chantiez ! il pénétroit mon ame. Hélas ! je suis privée de tout ! oui, de tout.

LXXIe. LETTRE.

Vendredi à sept heures du soir.

Je me plais à rester seule, à m'enfermer avec vous, à sortir du tumulte des idées indifférentes, pour rentrer dans celles qui me sont chères. Vos lettres que j'aime tant à relire, me font découvrir dans mon cœur une source de tendresse que je n'y avois jamais aperçue. Eh ! qui

m'eût dit, qui m'eût persuadé qu'il étoit dans le monde un homme si aimable, si digne d'être aimé ! Il falloit vous connoître pour le croire, pour le sentir. D'où vient que mon ame timide sembloit craindre son bonheur ? Oui, vous le faites mon bonheur, et vous le ferez toujours ! Puissé-je expirer dans l'instant où vous ne serez plus flatté d'en être l'arbitre ! Mais quel langage ! il se ressent de la tristesse du jour. Celui où je n'attends point de vos lettres est affreux pour moi ; je crois ne vivre ce jour-là que pour sentir cette privation. Oh quelle humeur! elle se répand sur tout, sur vous que j'aime, que je désire, que j'adore, que je meurs de chagrin de ne point voir. Mon cher Alfred, mon cher amant, *ta maîtresse, ta chère maîtresse* est une sotte bête ! mais c'est toi qui en es cause ; aime la bête, oui, aime-la, tu le dois, ton retour lui rendra tous les agrémens que ton absence lui enlève... O que mon cœur s'émeut en pensant à ce retour ! Heureux temps ! heureux moment ! Quoi ! le voir,

lui, Mylord, l'embrasser, lui parler, l'entendre, le toucher, presser ses mains dans les miennes !..... Ah ! que n'est-ce demain, que n'est-ce tout-à-l'heure !

LXXIIe. LETTRE.

Samedi à minuit.

Que je lise ces lettres avec le même plaisir que vous en ressentez à les écrire. Ah ! n'en doutez pas, mon cher Alfred : moi je les trouverois *longues* ! Si en voyant une seule feuille je ne dis rien, c'est parce que mon cœur ne veut pas gêner le vôtre : mais si vous saviez combien je suis contente quand j'en vois deux, combien je vous tiens compte de vous être occupé si long-temps de moi ; si vous le saviez, mon cher Alfred, vous vous applaudiriez d'être le maître de causer une joie si vive à une femme que vous aimez... *Des vapeurs, je ne dors point :* qu'avez-vous donc ? vous m'inquiétez. Dormez, dormez, mon cher amant ; que le souvenir de Fanny amuse

votre cœur, l'intéresse, le touche, et ne l'afflige jamais. Puis-je sans chagrin me croire la cause de cette agitation qui vous tient éveillé, pauvre petit, *jusqu'à six heures*; et je n'étois pas là pour causer avec lui, pour calmer son sang!... L'aurois-je calmé, mon cher Alfred? dites. Vous vous fâchez d'une question que je vous ai faite; *elle suppose que je vous crois ingrat, capable d'oublier mes bontés*: je voulois seulement vous faire répéter que vous vous en souvenez. Comment douterois-je de votre reconnoissance? ah! le ciel me préserve d'en douter jamais! Mais vous ne m'en devez point: votre bonheur m'a rendue si heureuse, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ce moment, le plus fortuné de ma vie, ne s'effacera jamais de ma mémoire: il est gravé dans mon cœur avec un trait de feu; et quand vous l'aurez oublié..... mais vous ne l'oublierez point: eh pourquoi voudrois-je penser que vous l'oublierez!.... Vous vous plaignez des premiers mots de ma lettre; *vous revenez à*

moi, ma charmante Fanny, vous m'aviez donc quitté? Moi, *vous quitter*! cela signifioit que je ne boudois plus. Quand je n'ai pas une lettre à l'instant précis où je l'attends, je vous boude, et bien fort. Votre portrait en pâtit, je m'en prends à lui, il est mis en pénitence au fond, tout au fond du tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il est malheureux avec moi; miss Betzi embellira bien cette folie que je fis un jour. Ce joli portrait est l'objet de sa plus tendre compassion. Sir Thomas dit, *elle n'a le cœur dur que pour moi*! Il a la petitesse d'être jaloux de ces plaisanteries, il voudroit être tout ce qu'elle ne hait pas. Moi, je vous aurois *quitté*! Ah! je ne m'éloigne jamais de vous! votre idée m'accompagne par-tout: le cercle des miennes est borné à ce qui vous concerne, vous plaît et vous intéresse. *Tu m'as enveloppé dans ton tourbillon*; je n'en sors point, je n'en veux pas sortir. Entraîne-moi toujours: où serai-je mieux qu'avec toi? Adieu, mon bel ami.

LXXIIIe. LETTRE.

Dimanche à minuit.

Vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire si souvent mes lettres : si je les relisois, moi, vous n'en auriez pas de si longues, vous n'en auriez pas si souvent. Je croyois, quand vous partîtes, que je vous écrirois des folies, des choses amusantes; de jolies choses; mais cette plume *brillante* et *légère*, si vantée par mes amis, conduite à présent par le sentiment, ne peut s'écarter de son objet : dès que je la pose sur le papier, elle trace, mon cher Alfred, je vous aime. J'ai voulu répondre à votre couplet; tout ce que j'ai fait m'a paru si foible! L'esprit ne parle pas au cœur, il ne parle pas comme le cœur. Mais d'où vous vient donc cette insomnie; elle me désole : qui peut vous troubler? Cela m'inquiète; j'ai de l'humeur, j'en ai beaucoup; votre lettre ne la dissipe point. Est-il possible que j'en conserve en m'entretenant avec

vous ? Quoi ! ces sermens de m'aimer toujours, ces nouvelles assurances de votre tendresse ne peuvent calmer mon ame, et lui donner cette paix douce que l'amour heureux répand sur tous nos sens ? Vous vous applaudissez de votre constance ? Cela est tout-à-fait singulier. Je ne crois pas que personne dans l'univers ait moins sujet de se vanter de cette vertu. Eh! qui jamais prétendit qu'à peine un mois d'éloignement pût détruire ou affoiblir une passion, sur-tout quand l'habitude de jouir n'a pas encore produit la satiété, ni laissé entrevoir le dégoût, suite trop ordinaire des longs attachemens ? Ce n'est pas à présent qu'il faut vous applaudir de cette merveilleuse constance : attendez que vous soyez revenu, reparti ; et lorsque vous serez prêt à me revoir, vous pourrez juger des effets de l'absence. Si votre cœur est encore le même, vous direz, vous soutiendrez qu'elle n'éteint ni l'amour ni les désirs. Tenez, je veux toujours être vraie, dussé-je vous fâcher ; cet endroit de

votre lettre m'a parfaitement déplu : il m'a fait une peine extrême, et de tristes idées se sont élevées dans mon cœur. C'est peut-être une délicatesse outrée de ma part : je ne me donne pas tout-à-fait raison ; mais il me semble qu'un homme capable d'admirer *sa constance*, de s'étonner qu'un temps si court n'ait point changé ses sentimens, étoit accoutumé d'en avoir de bien légers. Si j'avois pu me tromper à votre caractère, rien, non rien ne m'en consoleroit, rien ne pourroit m'en consoler. Une estime si sincère, tant de crédulité, de foi à vos discours, tant de confiance, d'amitié ; que je vous mépriserois si vous ne les méritiez pas, si vous aviez abusé !....... Ah ! Mylord, Mylord, vous *étonner !*..... Quoi ! vous faire un mérite ?.... En vérité, vous ne deviez pas m'écrire cela, il ne falloit ni le penser ni le dire. Bon soir.

LXXIVe. LETTRE.

Lundi à deux heures, chez miss Betzi.

Ma confiance est toujours la même, mon cher Alfred, je me hâte de vous le dire, de peur que vous ne me grondiez. Je n'ai pas raison peut-être, je puis avoir tort; j'espère l'avoir en effet, être folle; miss Betzi me le dit, m'en assure; elle vous conseille de *ressentir vivement cette offense*, de ne pas vous laisser *mal-traiter à propos de rien*. Je veux bien vous dire son avis, mais je vous défends de le suivre, entendez-vous, Mylord, je vous le défends. Je suis excusable, vous pouvez m'en croire. Quand je reçois une lettre de vous, je l'ouvre avec ce plaisir extrême que je sens en vous voyant. Elle remplit mon désir le plus cher, elle satisfait le besoin le plus pressant de mon cœur. Je la lis avec avidité, elle me plaît, elle m'enchante; et puis après je l'examine, je pèse chaque mot, je me répète chaque expression, je réfléchis, je quitte

la lettre, je la reprends ; elle est les délices de mes yeux et la joie de mon ame. Hier je ne sais quel caprice m'a portée à chercher querelle à cette phrase ; je lui ai fait la moue, je l'ai critiquée : il m'a semblé que vous la souteniez, votre obstination m'a fâchée, la dispute s'est échauffée, et j'étois assez en colère quand je vous ai écrit. J'avois de l'humeur, je l'avoue, parce que je suis franche, et c'est la lettre qui me l'avoit donnée. Mais aussi pourquoi me vanter ce bel effort de constance? un mois de fidélité, de persévérance dans l'éloignement, et Mylord est confondu de la fermeté de son ame ; il va soutenir une thèse contre ceux qui prétendent qu'il n'est plus de Céladon, d'Amadis...... Que je vous entende jamais dire de pareilles absurdités ! que je vous voie me donner du chagrin ! Mais vous me répondrez : *Que je vous voie en prendre à propos de rien !* Oh ! ne vous avisez pas de me faire la mine, de m'écrire dans votre gravité, j'aime mieux que vous me battiez quand vous

serez revenu. De près on peut se brouiller, un baiser interrompt la dispute, et fait oublier au milieu de l'explication le sujet de la querelle ; mais de loin, eh ! bon dieu, on ne finit pas ! *Vous m'avez dit, vous ne deviez pas me dire, je ne croyois pas, il falloit penser, je ne méritois pas, je suis piqué, touché, fâché,* je sais bien comment vous faites pour m'impatienter... Allons, vite, pardonnez-moi, sans me laisser abaisser à vous en prier.... Eh bien, à qui est-ce donc que je parle ? Fi, que cela est vilain de bouder ; si vous voyiez comme cela rend laid ! Levez la tête..... donnez-moi votre main....... donnez-la donc tout-à-l'heure, vite.... riez.... Ah ! vous avez ri, je t'ai vu rire, tu n'es plus fâché. Ma tête est un peu dérangée ; il faut me passer mille folies, mille sottises. Aimez-moi malgré mon mauvais esprit, mon méchant caractère. Aimez-moi par bonté, par devoir, par reconnoissance, parce que tu ne peux aimer personne qui ait pour toi un attachement plus tendre,

plus vrai. Je suis un peu impertinente, mais je suis sensible, sincère. Je t'aime, je t'adore; ah! oui, de toute mon ame!

LXXVe. LETTRE.

Mardi à minuit.

On dit que l'amour abaisse le courage; et moi, je crois, mon cher Alfred, qu'il l'élève, et même en donne aux foibles: j'en fais l'expérience. C'est après sept heures des plus violentes douleurs, que je trouve dans mon cœur la force de vous écrire, malgré l'abattement de toute la machine. Je me suis levée avec un point de côté assez fort. J'y ai fait peu d'attention. Je devois aller à l'opéra avec lady Worthy et miss Betzi: je n'ai pas voulu déranger la partie, quoique je me sentisse plus mal de moment en moment. Cela est devenu si vif, si insupportable, que j'ai été obligée de quitter le spectacle. Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j'ai senti. Eh bien! en vous en par-

lant je perds l'idée de ces tranchées cruelles ; elle s'éloigne, elle diminue par le plaisir d'imaginer que vous me plaindrez. C'est, depuis que je vous aime, l'unique moment où je n'ai pas désiré de vous voir près de moi. Mais laissons ce désagréable sujet. J'approuve votre système, il est bien selon mon cœur. Oui, sans doute, *l'homme fait tous ses malheurs*. Qu'avions-nous affaire d'acquérir tant de connoissances, de multiplier nos besoins? Une seule passion, un seul désir, un seul bien suffit au cœur, peut remplir le cœur. La diversité n'est point nécessaire au bonheur; elle ne pique notre goût que lorsque nous n'en avons point un déterminé. La variété flatte nos yeux, amuse notre esprit; mais le sentiment, principe de notre être, ce mouvement dont la cause est divine, et par lequel une sage main meut, anime, entretient toute la nature, ce mouvement si doux, mon cher Alfred, n'a qu'un ressort, un seul objet : il y rapporte tout. Hélas! qu'étoient pour moi cette foule de gens

brillans, le roi, toute sa cour? Malgré le mal qui m'accabloit, une comparaison bien désavantageuse pour ceux que je voyois, m'a fait désirer mille fois de les savoir à***, et que mon cher Alfred ornât les lieux qu'ils remplissoient. Si je juge de tout par mes idées, par ce que je sens, la félicité n'est point dans les objets où on la cherche. Je vous l'ai déjà dit, je pense qu'il eût été plus heureux pour l'homme d'ignorer, de ne jamais découvrir ces biens que l'art lui procure, et de connoître mieux et de jouir davantage de ceux qui sont en lui-même. Une simple cabane, une ame tendre, un naturel doux, un amant tel que le mien, aimé comme le mien, point de colique, jamais d'absence, que faudroit-il de plus?.... Mais, mon cher Alfred, mon ton pastoral, ma fade bergerie ne vous ennuie-t-elle pas? Pardonne à la pauvre malade, elle ne sait ce qu'elle dit. Eh comment le sauroit-elle? L'amour lui tourne la tête; son cœur est avec toi; son esprit voltige autour de toi, que

peut-elle faire du reste ? Miss Betzi pleuroit ce soir auprès de moi ; elle me brûloit, me faisoit prendre tout ce qui lui venoit en fantaisie. Ce mal est bien grand, lui disois-je, il est bien cruel ; je le supporterois plus patiemment que la crainte de n'être plus aimée de Mylord. Sir Thomas qui venoit d'entrer, s'est écrié : *Ah ! l'adorable femme, qu'on est heureux d'être aimé d'elle !* Et Miss, avec un air, un air impossible à rendre : *Ne voudriez-vous pas, n'auriez-vous pas l'insolente audace de vouloir qu'on vous aimât ainsi ? Je vous conseillerois de l'avoir ; ce travers vous manque.* Méchante fille ! Elle le hait précisément parce qu'il l'aime. Elle l'assuroit l'autre jour que s'il étoit raisonnable, s'il ne lui montroit que de l'amitié, elle ne le maltraiteroit point, et qu'il lui seroit indifférent comme les autres. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred. Adieu. Aimez-moi bien, aimez-moi de tout votre cœur.

LXXVI[e]. LETTRE.

Toujours mardi à quatre heures du matin, dans mon lit.

Je ne saurois dormir ; je reprends la plume, et c'est avec plaisir que je la reprends. Je sens toujours du regret en finissant une lettre. Cesser de t'écrire, c'est te quitter comme tu le dis. Ah ! c'est bien toi qui m'as quittée, quittée pour si long-temps ! Pendant que je pense à toi, tu dors paisiblement peut-être ? tu ne songes point à ta chère Fanny ; dors, dors, mon aimable Alfred ; il m'est doux d'imaginer que tu reposes. C'est demain un jour heureux pour ta maîtresse : elle recevra quatre pages de ton écriture, peut-être six, peut-être davantage.... Tu ne me tiens donc pas quitte pour cent baisers par jour? Eh bien, je t'en donnerai mille. Ah! que tu me dois de doux momens ! de combien de plaisirs ton absence me prive ! Celui de te regarder, d'être re-

gardée par toi, d'entendre tous ces petits détails intéressans, flatteurs, *j'ai pensé, j'ai rêvé, j'ai désiré, j'ai senti*... que sais-je, tous les biens que tu me voles? biens perdus, perdus pour jamais! Pourras-tu m'en dédommager? Oublierai-je en te voyant, le temps que j'aurai passé sans te voir? Ce premier moment effacera-t-il le souvenir de cet ennui, de cette langueur?..... Ah! s'il l'effacera!.... Reviens, mon cher Alfred, reviens dans les bras de celle qui t'adore.... Tu me demandes si je suis *attachée à mes sentimens*, si je *les aime*, si je m'y *livre sans regret*; ah n'en doute jamais! mon amour est mon bien le plus cher. Je l'ai pris dans tes yeux, dans ton cœur, sur tes lèvres aimables; elles ont été pour moi *la coupe enchanteresse où le plaisir presse le doux poison dont il se sert pour enivrer la raison.* Oh! pour cette fois adieu. Adieu, mon cher Alfred.

LXXVIIe. LETTRE.

Mercredi à quatre heures.

Vous vous lassez donc, Mylord, d'avoir une cour, de *représenter*, de *punir*, de *récompenser*? ah! peut-on se lasser de récompenser? Pour les longs complimens, je vous plains de les entendre. Je voudrois être dans votre antichambre quand midi sonne. Supposons que j'y sois : daignerez-vous m'accorder une audience particulière ? me sera-t-il permis de vous présenter mes respects, de porter mes plaintes à votre auguste tribunal ? ce grave gouverneur me fera-t-il la grace de m'écouter ? oh ! que j'ai de choses à lui dire, de demandes à lui faire ! Bon dieu, avec quelle vivacité je m'exprimerois, même sans parler ? Il est un langage éloquent, aucun idiome ne peut l'imiter; le cœur seul l'entend, et seul il sait y répondre. . . . Mais j'attends votre lettre, et je suis un peu inquiète... Me grondez-vous, mon cher

Alfred ? dites, me grondez-vous bien fort ? Non, vous connoissez ma sensibilité pour vos moindres reproches, et vous m'aimez trop pour chercher à me chagriner.... Mylord Stanley et sa nièce m'envoyent dire qu'ils vont venir. Qu'ai-je besoin de leur visite importune ? faut-il vous ôter des momens pour les perdre avec eux ! Ils sont mes amis, disent-ils : ah ! quels amis ! que ce titre est prodigué, mon cher Alfred ! le temps et les occasions nous apprennent trop combien nous devons peu compter sur ceux qui l'osent prendre. Tant que nous sommes heureux, nous réfléchissons peu sur nos amis ; nous pensons qu'ils partagent notre joie, lorsqu'ils jouissent seulement de la gaieté qu'elle nous inspire : mais c'est dans un triste événement où leur indifférence éclate, c'est à leurs dures consolations qu'on la reconnoît. Ils veulent nous faire adopter leurs sentimens, et cette fausse grandeur d'ame sous laquelle un mauvais cœur se cache. Si nous avons d'autres principes, ils

nous abandonnent, et couvrent leur lâche désertion de l'inutilité de leurs soins, ou du peu de cas que nous avons fait de leurs avis. Quand je pleurois mon frère, mylord Stanley me répétoit sans cesse que *j'étois foible*. Si donner des pleurs à la perte de ce qu'on aimoit, est la marque d'une ame foible, la mienne est *foible*, et le sera toujours. Mais d'où vient donc ce grand sérieux, cette tristesse même? d'où vient! c'est que je suis obligée de vous laisser, moi qui vous préfère à tout, moi qui n'aime que vous. Adieu, adieu, mon véritable ami.

LXXVIIIe. LETTRE.

Jeudi.

Je me suis levée bien matin aujourd'hui, pour jouir de ma liberté. Tout le monde étoit allé à Cantorbery. Quel plaisir de me trouver seule! vous auriez ri de me voir. C'est pour le coup que miss Betzi pouvoit dire que j'avois l'air

d'une princesse de roman. Votre portrait sur ma table, vos lettres éparses dans mon sein, sur mes genoux ; le tiroir renversé, le porte-feuille ouvert, je contemplois mes richesses. Je bénissois l'inventeur d'un art qui l'emporte sur tous les autres, non parce qu'il nous transmet les actions des héros, l'histoire du monde, les causes de tout ; qu'il satisfait le désir insatiable d'apprendre, et la vaine curiosité des hommes ; mais parce qu'il me fait lire dans votre cœur malgré la distance qui nous sépare. Que l'amour doit à cette heureuse découverte ! quel trésor pour lui que ces lettres, soulagement d'un cœur, et délices de l'autre ! Enchanté de les écrire, on jouit du plaisir que l'on sent, et de celui qu'on va procurer. J'abuse peut-être de l'idée où vous m'avez conduite, en m'assurant que mes lettres étoient votre unique amusement. J'écris vite, je ne saurois rêver à ce que je veux dire, ma plume court, elle suit ma fantaisie : mon style est tendre quelquefois, tantôt

badin, tantôt grave, triste même, souvent ennuyeux, toujours vrai. Mais mon cher Alfred est indulgent ; il dit que j'écris bien : ah! très-bien sans doute, si je lui plais! Je n'ose penser bien fort que je vous reverrai ; c'est une émotion si vive! Quand j'y pense, oh! je perds la tête, en vérité je la perds! Quoi! tu seras là, mes yeux en se levant rencontreront les tiens, je ne ferai pas un seul mouvement qui ne t'intéresse, j'entendrai cette voix douce, harmonieuse, me dire : *que veux-tu? que désires-tu?*... Mon cher Alfred, si tu savois! je ne puis plus écrire ; mon cœur agité, pressé........ Ah! reviens, reviens donc! Mon dieu, que vous êtes aimé! S'il est un sentiment plus fort que l'amour, que cette passion vulgairement appelée amour, je le sens pour toi. Aimer, adorer, foibles expressions, qui ne rendent point les transports d'une ardeur si vive.... Ah! si tu étois là! si tu y étois! ô mon aimable ami! ô mon adorable amant! je crois.... Mais que nous

sommes loin ! quel espace nous sépare ! Hélas ! je n'ai pas même le plaisir de vous attendre ! Je ne sais quand je vous reverrai : un nuage obscur se répand sur toutes mes idées. Adieu : aimez-moi, vous le devez en vérité.

LXXIXe. LETTRE.

Vendredi à six heures.

Vous êtes *à mes genoux !* moi, je suis à vos pieds, mon cher amant, les mains jointes, les yeux baissés : non, je ne suis pas digne de vous regarder. Il faut que je sois une bien méchante créature, car je demande toujours pardon. Aurai-je sans cesse des torts avec mon aimable ami ! Oh ! la tendre, la délicieuse lettre ! méritois-je de la recevoir, de la lire ! est-ce à une capricieuse que devroient s'adresser des choses si flatteuses ? Que je l'ai baisée, cette lettre ! L'autre m'avoit fâchée, plus fâchée que je ne l'ai fait paroître ; elle me sembloit écrite, parce

qu'il falloit écrire : les termes étoient ceux qui expriment la passion, mais la tournure me paroissoit froide, étudiée ; je l'ai lue cent fois, toujours avec humeur, en la rejetant, en lui faisant une mine horrible. Enfin je l'avois bannie de ma présence ; un arrêt de la chambre-haute la reléguoit tout au fond du tiroir : je viens de la rappeler. Comment avoit-elle pu me déplaire ? elle est de toi. Ah ! tout ce qui vient d'une main si chère porte le sceau de l'amour et du plaisir ! mais il est des momens où l'ame, abattue par la tristesse, a besoin d'un trait vif pour se ranimer. Je l'ai trouvé, ce trait, dans ta dernière lettre ; il m'a pénétrée, et je t'en remercie : oui, *ma mie*, je t'en remercie. Vous approuvez ma conduite ; il m'est bien doux d'avoir pu vous plaire : j'aime à mériter vos louanges ; j'aime à en recevoir d'une personne qui ne les prodigue pas, et dont l'ame noble et généreuse juge par ses propres impressions : cependant il est fâcheux, je dirai plus, il est déshonorant pour l'hu-

manité, que des actions si simples, si naturelles, puissent attirer des éloges. Si nous pensions bien, nos plus grands efforts ne nous paroîtroient que la suite indispensable des devoirs que la société nous impose. Mais il est des cœurs durs, des ames basses, méprisables; l'habitude d'en rencontrer fait que la bonté est regardée comme une vertu : une triste marque de la dépravation des mœurs est l'admiration que l'on a pour des procédés où l'honneur seul engage. Mais, mon cher Alfred, il dure encore ce mois : il durera donc toujours? Quoi! pas un mot de votre retour! Ah! la maudite province! que je la hais! *elle vous ennuie*, elle me désespère, moi. Je n'ose vous dire combien votre éloignement m'afflige, je ne puis plus le supporter; non, en vérité. J'ai déjà eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m'a fait tant de peur, de cette terrible catalepsie : oh! je l'aurai sûrement : mon cœur est déjà fixé, le reste ne tient à rien. Adieu, *ma mie*, ma mie à moi.

LXXXe. LETTRE.

Samedi, chez miss Betzi.

BAISEZ-LA, mon cher Alfred; oui, baisez-la cette charmante Miss, qui me parle si bien de vous, qui se prête avec tant de bonté à toutes les foiblesses de sa folle amie; une autre s'ennuyeroit, se lasseroit de passer tout le jour auprès d'une imbécille comme moi, qui n'ai qu'un objet dans l'esprit, dont je parle sans fin, sans cesse. En bonne foi je suis insoutenable, je le sens. Baisez-la donc, mais doucement; n'appuyez pas trop vos lèvres sur sa joue. Je ne suis pas jalouse, oh! non; mais j'ai des droits sur vos actions, sur vos pensées, sur vos regards, sur vos moindres préférences. Que je haïrois une femme qui chercheroit à vous plaire! sûre qu'elle ne pourroit y réussir, je la détesterois, elle me seroit pour jamais odieuse. J'ai fait bien des découvertes dans mon cœur depuis que je vous l'ai donné : je ne vous gênerai

jamais pourtant ; je ne suis pas soupçonneuse, encore moins exigeante. Si j'avois quelque raison de craindre votre inconstance, je serois peut-être assez fière pour ne pas vous montrer mon inquiétude ; mais je serois bien triste, bien froide, bien fâcheuse. Au fond, la jalousie est désobligeante ; on la dit fille de l'amour et de la délicatesse : ne le seroit-elle pas plutôt de l'orgueil et de la défiance ? Elle suppose une crainte d'être trompé : cette crainte peut-elle s'accorder avec l'estime due à l'objet qu'on a choisi comme le plus digne de son attachement ? En vérité, mon cher Alfred, si la jalousie tient à l'amour, c'est par un mauvais côté ; si elle semble l'augmenter, redoubler sa vivacité, c'est pour l'instant : elle doit naturellement l'affoiblir, même le détruire dans un cœur bien fait ; on ne sauroit aimer long-temps ce qu'on méprise quelquefois. Je ne serai point jalouse, je ne veux jamais l'être... Mais à quoi bon tout cela ? d'où vient ce propos ? quoi ! pour ce baiser ! allons vite,

vite, donnez-le, et qu'il n'en soit plus parlé. Miss vous embrasse, et moi je vous baise mille fois. Adieu, mon cher, mon tendre ami. Hélas! toujours cet adieu! eh! viens donc que je te dise bonjour!

LXXXIe. LETTRE.

Dimanche à cinq heures.

Je ne m'attendois pas au reproche singulier que vous me faites. *Mylord Tomlins m'aime;* cela peut être : *il le dit à tout le monde,* je le sais; mais pourquoi *devois-je vous le confier*? est-ce un événement qui me touche ou m'intéresse? J'ai mis ses sentimens au rang de ces choses indifférentes dont je suis bien éloignée de me souvenir en vous écrivant. Quand j'ai accepté le don de votre cœur, quand je vous ai donné des droits sur le mien, le premier de mes désirs a été de vous rendre heureux; le second, de vous devoir mon bonheur.

Par quelle raison voudrois-je troubler la douceur de notre union, et risquer de vous inquiéter par une confidence inutile? Ni je ne veux faire valoir ma tendresse, ni je ne souhaite d'augmenter la vôtre par les mouvemens pénibles d'une jalousie mal fondée. Mylord Tomlins se présente en vain à ma porte, il ne me trouvera jamais; et je vais si rarement chez my-lady Arthur, que je puis sans affectation éviter de le voir. Vous me chagrineriez bien, si vous preniez cela pour un sacrifice. Vous vous ennuyez donc, mon aimable ami; les jours vous paroissent d'une longueur insupportable: Hélas! c'est qu'ils ne finissent pas! Ce matin j'ai montré votre portrait à sir Montrose; et regardant votre visage comme une chose qui m'appartenoit, j'ai pris la liberté d'en faire les honneurs. Je mourois d'envie qu'il vous trouvât charmant; et je lui disois: Son portrait est plus beau que lui; mais il est bien plus joli que son portrait. Il a dit *oui*, et sir Montrose ne ment jamais. Il est vrai qu'il y a un

agrément dans votre physionomie qui n'est point dans cette image, plus régulière peut-être, mais bien moins touchante. Ah! rapporte-la moi cette mine si fine, si expressive; viens me montrer cet aimable visage que je trouvois sans cesse tout près du mien! qu'il m'est cher! que tous ceux qui s'offrent à mes yeux me font désirer de le revoir! Mais ne va pas croire là-dessus que tu es beau comme le soleil; c'est mon amour qui t'embellit, il te donne les graces avec lesquelles tu me séduis; tu les dois à ma tendresse. Oui, mon cher Alfred, c'est elle qui te pare.... Mon dieu, quand je ne t'aimois point, tu n'étois pas plus beau qu'un autre au moins.

LXXXIIe. LETTRE.

Lundi à minuit.

Je ne crois pas avoir passé dans toute ma vie un jour plus désagréable que celui-ci. Miss Betzi faisoit des visites avec

son père; ce vieux fou, de quoi il s'avise, de me la prendre pour toute la journée? Je n'avois personne à qui je pusse parler de vous : j'ai pris le parti de ne point parler du tout; j'ai fait fermer ma porte; j'ai dîné sans savoir ce que je faisois, après je me suis endormie de pure indolence; je n'ai pas eu l'esprit de rêver : en m'éveillant je me suis fait la moue: en vérité je me déteste, il m'est impossible de vivre avec moi-même. J'ai rappelé toute ma raison, tout mon courage, toute cette force et cette grandeur d'ame *qui me distingue des autres femmes*; pourquoi? pour me persuader de me divertir, de m'amuser, de m'occuper au moins. J'ai pris un livre, je l'ai laissé tomber. Je me suis mise à mon métier, et voilà tous les pelotons en l'air; j'ai tout noué, tout mêlé, tout gâté. Je me suis mise à mon clavecin, vous n'étiez pas là pour chanter; les premiers sons que j'ai entendus m'ont fait pleurer. J'ai voulu répondre à des lettres déjà trop long-temps oubliées, savez-vous ce qui se présentoit à mon

idée ? que vous n'étiez pas à Londres, que votre absence me désoloit ; j'ai laissé tout là. En me levant, ma figure m'a frappée dans une glace : à merveille, lui ai-je dit ; aimable en vérité, vous pouvez vous flatter d'être la plus sotte bête de l'univers. Quoi ! pas la moindre patience ! Il reviendra, vous le verrez ; en attendant, sortez, jouez, faites ce que vous faisiez autrefois. Bon, vous croyez que cette maudite tête m'écoute ? La voilà retombée dans un fauteuil, fixant des yeux tous les endroits de sa chambre où elle vous a vu. *Il étoit là debout, le coude appuyé sur la cheminée, quand il me donna sa première lettre ; c'est ici qu'il étoit assis quand je lui avouai que je l'aimois ; c'est dans ce petit coin qu'à mes genoux, les yeux baignés de larmes, il me jura.....* Eh bien finira-t-elle ? Ah ! mon cher Alfred, votre maîtresse, votre *charmante maîtresse* est une étrange personne ! Mais vous devez l'aimer folle, puisque sa folie est votre ouvrage. Elle vous a donc déplu cette dame

qui avoit des desseins sur votre cœur ? vous l'avez trouvée changée ? Qu'elle me paroît bien à moi, elle ne vous inspire rien ! Je souhaite ses traits à toutes les femmes que vous regarderez. Elle est *vaine, présume beaucoup de ses charmes*; eh ! qui n'est pas satisfait de sa figure ! sir Barclay nous a soutenu avec impudence, à miss Betzi et à moi, qu'il n'étoit ni laid, ni sot, ni fat, ni ennuyeux : quelle qualité veut-il donc prendre? y concevez-vous quelque chose? Je soupe demain chez sa sœur, je bâille d'avance : j'ai bien peur que ma lettre ne vous en fasse faire autant.

LXXXIIIe. LETTRE.

Mardi **.

J'ai pensé gronder miss Betzi, pour vous avoir inquiété en vous écrivant que je pleurois. Pardonnez-moi, mon aimable ami, de m'être livrée un seul instant à des mouvemens que vous n'excitiez

pas. L'espèce de philosophie que j'ai adoptée, n'a rien de stoïque : elle me guide dans ma conduite ; mais elle n'a jamais pu vaincre l'extrême sensibilité de mon cœur ; elle l'emporte souvent sur mes principes. Eh ! pourquoi ne souffrirois-je point ? ne suis-je pas dans cette chaîne invisible qui unit tous les êtres ? le bien doit-il se séparer du mal pour moi seule ? mon anneau, entrelacé dans cette chaîne immense, tient à d'autres qui le serrent par leur proximité : je ne puis me dégager ni quitter ma place ; il faut donc me soumettre. Il est des momens où je me sens humiliée ; je ne jette point les yeux autour de moi, que je ne le sois jusqu'au fond du cœur..... Je ne veux plus les tourner que sur vous ; vous serez le sujet de ma vanité, de mes complaisances pour moi-même. En pensant à vous, ma joie renaît, je retrouve dans mon ame cette noble fierté, cette grandeur intérieure qui nous donne de la dignité dans quelqu'état que nous soyons placés. Miss Betzi dit que je ne sais pas

compenser les peines par les plaisirs : elle a raison, c'est un défaut de mon caractère ; la certitude d'être aimée de vous devroit bien fermer mon cœur à tous les incidens qui troublent la douceur de ma vie. Votre amour est un bien si véritable, si précieux ! Eh comment s'affliger avec une source de bonheur où l'on peut puiser sans cesse ! Mais vous êtes loin de moi, et votre absence aigrit tous mes chagrins. Dites-moi donc que vous revenez ; dites-le-moi, mon cher Alfred, et j'oublierai tout le reste.

LXXXIVe. LETTRE.

Mercredi à six heures.

Vous êtes, mon cher Alfred, le plus aimable de tous les hommes ; qu'il m'est doux de vous le dire ! que cette vérité me flatte ! Elle fait ma gloire et mon bonheur. Quelle lettre ! quelle complaisance ! quelle tendre preuve de votre amour ! Je pesois ce paquet, il me sembloit léger,

que de richesses il renfermoit ! Jamais la veille d'un bal paré une coquette ne reçut un écrin rempli de pierreries avec autant de plaisir que j'en ai ressenti en voyant ces trois feuilles écrites par-tout. Ah ! je t'en prie, baise pour moi la jolie petite main qui a si bien peint les sentimens de ton ame ! baise-la, mon cher amant, je te rendrai cela au centuple.... Paix donc, ne grondez pas miss Betzi ; c'est chez elle que vous arriverez : elle le veut, parce que *je suis une imprudente, j'ai un vilain visage qui décèle tout ; on lit sur mon front les mouvemens de mon cœur ; ma joie me trahiroit, éclateroit dans mes yeux, on l'y voit déjà, j'ai l'air d'une folle, mon secret n'est point en sûreté :* elle dit tout cela, et je suis forcée de convenir qu'elle a raison. Vous arriverez donc, mon cher, mon aimable ami ! je vous reverrai ! Miss dit bien vrai, je ne dissimulerai jamais une satisfaction si pure. Ce moment, ce premier moment !.... Mon dieu, je n'y veux pas penser, non, je n'ose y penser. Vous

voudriez donc être *toujours auprès de moi ; vous aimeriez à ne me point quitter, à vivre avec moi, à ne vivre que pour moi :* vous croyez que je suffirois *à vos amusemens, à vos plaisirs :* la *contrainte* vous *déplaît*, vous la mettez au nombre de *ces conventions dures que les hommes semblent avoir faites entr'eux pour ajouter à la misère de leur condition.* Si nous étions plus constans dans nos idées, nous aurions raison de blâmer des usages qui nous gênent ; mais, mon cher Alfred, nous devons peut-être de la reconnoissance à ceux qui les ont établis : c'est aux égards, à la décence, à cette *contrainte haïe*, que l'on doit le plaisir vif de saisir des instans qui, toujours offerts, perdroient de leur prix. Les animaux dont vous enviez l'heureuse liberté, ne sentent pas toujours l'effet du désir que la nature a mis en eux pour un seul objet : bornés, en s'aimant, à reproduire leur espèce, ils n'ont pas comme nous une imagination prompte qui s'animant au souvenir du bien dont elle se retrace

la jouissance, nous rend la faculté d'en jouir encore, et nous conduit à user indiscrètement de cet avantage. Les oiseaux, sur-tout ceux dont vous parlez, sont pourtant à cet égard à peu-près comme les hommes ; aussi sont-ils coquets, légers, infidèles. Ils abandonnent quelquefois leurs femelles : pauvres petites femelles, que je les plains ! Ce n'est pas, mon cher Alfred, que je préfère l'état où je suis à celui où vous voudriez me voir. Qu'il me seroit doux de n'avoir d'autres devoirs, d'autres soins que ceux de vous plaire, de vous aimer, de vous contenter ! Mais par une modération qui m'est propre, loin de désirer fortement ce que je ne puis posséder, je cherche toujours les moyens de m'en passer sans peine. Ce principe de toutes mes réflexions échoueroit sur un seul point ; je ne me passerois point de vous : ah ! comment pourrois-je m'en passer ! Votre cœur est tout mon bien. Ne me l'ôtez pas ; ne me l'ôtez jamais, mon cher Alfred : je sens que cette perte est la seule que je ne sup-

porterois point. Adieu, aime-moi toujours ; oui toujours ; je t'aime, je t'adore : mon cœur est à toi, il ne changera jamais.

A minuit.

Avant de fermer ma lettre, je veux répondre à la question que vous me faites. Vous voulez savoir si *j'ai un véritable plaisir à vous aimer* ; si depuis votre absence je n'ai pas quelquefois désiré *de ne vous avoir point aimé*, ou *de ne vous aimer plus*. Non, non en vérité ; ma tendresse m'est chère ; et loin de souhaiter qu'elle ne fût pas née, ou qu'elle pût s'éteindre, j'ai souvent pensé que l'austérité qui m'eût éloignée de vous, en fermant mes yeux à votre mérite, auroit aussi fermé mon cœur au plus doux des sentimens. De quels biens j'aurois été privée ! En est-il de comparable au bonheur d'être aimée de vous ! mais il faut une passion comme la mienne, pour juger de ce qu'on perdroit à ne pas aimer. Ah ! s'il est vrai que je sois *l'arbitre de ta félicité* ; si elle dépend de mon amour,

de ma fidélité, de ma constance, que tu es heureux, mon cher Alfred! que tu seras heureux! La durée de ton bonheur sera celle de ma vie.

LXXXVe. LETTRE.

Jeudi à cinq heures.

Je viens de recevoir une lettre de Mylord et j'en attends une de mon amant. Quelle différence! Mylord est gai, poli, spirituel, presqu'affectueux; mon cher Alfred est tendre, passionné, vif, aimable. L'un écrit pour tout le monde; l'autre ne parle qu'à moi... Mais mon amant, mon cher amant a touché ce papier; voilà son nom, ses armes; et pourquoi n'aimerois-je pas cette lettre? n'est-ce pas là ce caractère chéri, ces traits d'une main...? Je l'ai baisée cette lettre; elle est de toi...... Sir Thomas a l'autre, peut-être est-elle déjà chez Miss Betzi; elle va venir, la charmante miss, elle a aujourd'hui deux raisons pour se faire désirer.

A onze heures du soir.

Je ne vous ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui. Votre lettre m'a fait un plaisir!... Aimable et cher Alfred, comment pourrois-je *être ingrate?* Ah! quelque bien que vous exprimiez vos sentimens, soyez sûr qu'ils ne peuvent l'emporter sur la vivacité des miens. Vous dites que je mets de l'esprit dans mes lettres : je ne sais pas comment cela se fait. Je n'en cherche pas, j'en ai apparemment sans le vouloir; c'est que vous m'en donnez, c'est que le vôtre m'anime. Vous voilà debout sur ma table, appuyé contre mon écritoire; votre lettre sert de piédestal à la jolie statue : ses yeux fixés sur les miens semblent vouloir faire passer dans mon cœur le feu dont ils brillent : cette bouche qui sourit, paroît vouloir s'ouvrir pour me parler, je crois l'entendre me dire : Aimez, adorez l'objet que je vous présente; c'est votre ami, c'est votre amant, c'est lui qui trouble votre cœur, qui l'enchante : vous lui de-

vez ces mouvemens flatteurs, ces désirs ardens, inquiets, mais doux pourtant; c'est lui qui vous a fait trouver en vous-même la source du bonheur que vous laissiez tarir; vous lui devez tous les biens dont vous jouissez, tous ceux dont vous le faites jouir: ces lignes que vous tracez lui causeront *un plaisir délicieux*. Contemplez cette figure aimable, elle s'embellira encore en lisant ce que vous écrivez...... Pauvre petit portrait, si mal reçu, si rejeté, que tu perdois auprès de mon amant! mais que tu m'es devenu cher! par combien de caresses j'ai réparé l'espèce de dédain avec lequel je te pris! que de jours il a passés dans mon sein! que je l'ai baisé! combien de fois je l'ai pressé contre mon cœur! J'avois du plaisir à me dire, il est là. Arrangez-vous avec lui, mon cher Alfred, il est à présent ce que j'aime le mieux. Les jours de courrier, je lui suis un peu infidèle, la lettre est préférée; mais toutes mes nuits sont à lui. Mon impatience redouble à chaque instant; je ne pense qu'à vous revoir; à

courir dans vos bras, à vous serrer dans les miens...... Savez-vous bien que vous m'avez fait connoître l'ennui ! de tous les dégoûts dont la vie est mêlée, c'est celui auquel je suis le moins sujette. Votre absence m'a appris à ne pouvoir rien préférer, rien supporter, rien dire, rien penser. Eh ! comment vous remplacer ! quel amusement mettre à la place de ce plaisir vif qu'inspire la présence d'un homme que l'on adore ? On doit bien craindre de se laisser toucher, quand on est capable d'un attachement si tendre, quand on fait consister son bonheur dans un seul objet ! Mais qu'il est doux de trouver dans cet objet un amant digne de tout ce qu'on ressent pour lui ! Oh ! que j'aime cette attention aimable qui te fait *tout quitter pour moi*, pour écrire à ta maîtresse, *pour obliger ta chère maîtresse !* Comment reconnoître tes soins, ta tendresse ? que ferai-je pour mon cher Alfred ? Hélas ! que pourrai-je faire ? Si tu l'avois voulu, j'aurois une récompense à te donner, un prix à t'accorder ; je

désirois de te le garder, mais..... mais voilà ce que c'est d'être si pressé. Que je te veux de mal de m'avoir ravi ce que j'aurois tant de joie à te laisser ravir encore! Je n'ai plus que ton bien à t'offrir. Adieu, mon tendre, mon aimable ami : adieu.... toi.

LXXXVIe. LETTRE.

Vendredi à huit heures du soir.

Ah! que je suis de mauvaise humeur! Lady Charlotte qui sort d'ici m'a impatientée, chagrinée. Elle me soutient que ma façon de penser est ridicule : si j'aimois jamais, j'en ferois, dit-elle, une cruelle épreuve. Il faut maîtriser, maltraiter un amant pour l'enchaîner, l'animer, le fixer. La bonté fait des ingrats; la douceur, des tyrans; et la bonne foi, des perfides. Mon cher Alfred, je suis effrayée de ses propos, d'autant plus qu'à force d'y penser, je trouve que l'expérience est pour elle, et j'en frémis. Il

faut donc ne songer qu'à soi-même, n'écouter que sa vanité, cacher une partie de sa tendresse, affliger son amant, lui laisser des doutes, en faire naître sans cesse, entretenir ses feux par une conduite adroite, lui laisser toujours craindre que le bien qu'il possède ne s'évanouisse pour jamais. Si c'est de cette façon qu'on peut attacher, conserver un amant, je vous perdrai, mon cher Alfred : hélas ! je vous perdrai ! Cet art méprisable ne peut être employé par une ame noble ; un caractère tel que le mien ne s'abaissera jamais à la feinte : eh ! comment se résoudre à faire de la peine à ce qu'on aime, à tourmenter un homme que l'on chérit, à lui causer de la douleur pour s'assurer des plaisirs ? Ah ! périsse l'inhumaine créature qui peut acheter à ce prix la constance de son amant ! Si je haïssois quelqu'un, je lui souhaiterois de la jalousie ; voudrois-je en donner à celui dont la moindre inquiétude déchireroit mon cœur ? Ah ! j'aime bien mieux vous voir léger que malheureux ! Non, je

ne puis concevoir qu'on ait assez peu de générosité pour causer de la peine à son ami, dans la crainte qu'il ne nous en donne un jour. Pour augmenter mon chagrin, cet imbécille de sir Thomas m'obstine que vous arriverez le dix; moi je soutiens que vous viendrez le huit, il ne veut pas céder; s'il a raison, je lui donnerai un grand soufflet pour lui apprendre à se mêler de ses affaires. Adieu, mon cher, mon bien-aimé Alfred. Je n'ose vous parler de mes sentimens, vous en donner de nouvelles assurances; si vous alliez m'en aimer moins, hélas! quelle différence il y auroit dans nos deux cœurs! Plus je vous crois sensible, plus je vous aime; plus je vous crois reconnoissant, plus je me sens portée à vous obliger: les vives expressions de votre tendresse sont des liens qui m'attachent plus fortement à vous: ah! vous n'êtes point de ces amans dont parle lady Charlotte! vous êtes mon cher Alfred; je veux vous adorer sans cesse, et vous le répéter toujours.

LXXXVIIe. LETTRE.

Samedi à sept heures, chez miss Betzi.

Je vous écris dans le cabinet de miss Betzi. Je suis sur ce même sopha où vous faisiez si bien le malade pour être plaint, caressé, pour obtenir le pardon de toutes vos petites folies. Ah ! quel jour ! vous en souvient-il, mon cher Alfred ? Oui sûrement ; vous ne m'aimeriez guère si vous l'aviez oublié. Il m'est devenu cher ce cabinet ; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. Je commence ma lettre sans savoir si vous l'aurez : celle de demain m'annoncera peut-être votre retour. N'importe, j'écris toujours, c'est un plaisir pour moi de vous parler. J'aurois quelqu'envie de vous gronder. Vous me croyez défiante, vous trouvez dans mes expressions *un ton de reproche*, je ne suis point *sûre de votre amour*, je ne me *repose point sur vos sentimens* : Eh ! bon dieu, où voyez-vous tout cela? Moi, me défier ? douter de ce que vous

me dites ? ah ! jamais ! Si j'avois des craintes, elles n'offenseroient que moi : mon inquiétude naîtroit d'une connoissance exacte de mon peu de mérite, ou, si vous l'aimez mieux, d'un mouvement de modestie. Non, je n'ai point d'idées qui puissent porter atteinte à l'estime que m'inspire votre caractère : je vois dans le mien toutes les qualités qui produisent l'amitié, l'entretiennent et la conservent. Mais l'amour semble chercher des agrémens que je n'ose me flatter de posséder : puisse l'illusion qui me les prête à vos yeux, m'en parer toujours, et ne m'en parer que pour vous!.... Grand Dieu, quel bruit! quelle querelle ! Sir Thomas est perdu : en prenant le thé, il vient de faire tomber une porcelaine admirable ; elle est cassée. Si c'étoit le chat, Miss en riroit ; elle trouveroit qu'il auroit eu de la grace à faire cette sottise ; mais sir Thomas est un *mal-adroit : de quoi se méle-t-il ? officieux personnage, il veut tout ranger;* c'est *une ame servile, son talent est*

d'être le valet de tout le monde : ennuyeux, incommode, gauche.... Pauvre sir Thomas ! Il pleure, je crois ; il contemple la belle tasse gisante sur le parquet ; il paroît un criminel dont la sentence est prononcée. Si Miss levoit les yeux sur lui, elle ne pourroit s'empêcher de rire, car sa grimace est unique ; et la profonde douleur dans laquelle le voilà, le rend laid comme un démon. Moi, j'écris toujours, je ne veux pas prendre parti, et je reste tranquille au milieu de l'orage. Le cœur me bat en songeant à demain : ah ! si vous ne me disiez pas que vous revenez ! si quelqu'ordre cruel vous retenoit encore ! Mon cher Alfred, hélas !. . . . Je suis contrainte de finir, de vous laisser, car les épithètes de *maussade*, d'*insupportable*, ne s'accordent guère avec la délicatesse des propos qu'on tient à un amant aimé. . . . cela devient terrible ; je vais offrir ma médiation. . . . Adieu, je ne vous dirois plus que des impertinences ; car je prends volontiers le ton des autres.

Ah! quel bonheur! votre lettre! Je ne l'attendois que demain. Oh, Miss, pardonnez à sir Thomas, pardonnez-lui, je vous en prie; il a des momens où il est charmant.

LXXXVIIIe. LETTRE.

A minuit.

Ah! de quelle joie vous avez pénétré mon cœur! Quoi! parti pour ***, vous êtes déjà plus près de moi? vous serez ici le quatre? Que cette nouvelle est charmante! et combien la façon dont vous me l'annoncez me la rend chère! Vous avez compté toutes les minutes que vous devez passer encore sans me voir; le calcul est juste. Oh! que cela est long! Vous m'avez pardonné, mon cher Alfred; vous me la donnez cette main *que je daigne demander* : mais pourquoi *les yeux baissés*? Levez-les ces yeux si tendres, levez-les, mon cher amant, sur celle qui n'a jamais vu vos

regards se tourner vers elle sans ressentir la plus vive émotion. Je la reçois cette main, je reçois tes sermens; mais tu n'en as pas besoin pour me persuader de ton amour. Quoi! dans dix jours je te verrai! je te parlerai! j'entendrai le son de ta voix! Ah, mon dieu, il n'y faut pas penser! C'est une attente, un espoir; non, je ne dormirois plus, si j'y songeois trop..... Que cette lettre m'a touchée! quelle bonté! Mon cher Alfred s'excuse, lui qui devroit se plaindre. Je craignois des reproches, je ne trouve que des assurances de sa tendresse. *Il est mon esclave; il veut rester aux pieds de sa souveraine: ses chaînes sont douces; il les préfère à la liberté, à l'empire du monde.* A mes pieds, toi! Ah! viens dans mes bras! viens-y prendre de nouveaux fers, et que leur légèreté ne t'engage jamais à les rompre. Mon dieu, que je t'aime! je t'aimerai toute ma vie; je t'aimerai après ma mort: oui sans doute, puisque mon ame est immortelle. Séparée

de ma dépouille terrestre, elle errera sans cesse autour de toi. L'attrait invincible qui te l'a soumise, la fixera encore sur tes pas..... Adieu, adieu, mon cher Alfred! adieu, mon aimable ami! adieu, toi, toi que j'adore!

LXXXIXe. LETTRE.

A trois heures du matin.

Quoi! je ne dormirai point? quoi! vous ne me laisserez pas dormir? je penserai toujours à vous? Mais que me voulez-vous? pourquoi me tourmenter? Je vous ai écrit chez miss Betzi, je vous ai écrit chez moi; j'ai relu cent fois votre lettre, je l'ai baisée mille; j'ai fait les plus tendres caresses à votre portrait; n'ai-je pas rempli tous les devoirs d'une maîtresse sensible? Au moins laissez-moi vous oublier jusqu'à midi. Dès que j'ouvrirai les yeux, je me livrerai avec transport au plaisir de m'occuper de vous.... Il ne le veut pas cet obstiné

là. Quand je m'efforce d'éloigner des idées qui m'éveillent malgré moi, son image vient se jeter au travers de tout ce que je veux penser pour me distraire. Venez, admiré Shakespear, venez combattre un héros bien plus grand, bien plus noble que tous les vôtres, un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes. Calmez mon agitation, ôtez-moi ce souvenir vif, ce désir ardent, cette impatience.... mais non, laissez-moi me perdre, m'abymer dans ces pensées délicieuses... Il est parti, il vient, il accourt près de moi... O mon cher Alfred, ta lettre a embrasé mon cœur! tes expressions peignent si bien l'amour, le désir, le bonheur!... Oui, mais je ne dors pas. Dites-moi donc pourquoi je ne saurois dormir; je suis si contente de vous, si satisfaite d'être à vous, un avenir si riant s'ouvre devant mes yeux : n'est-ce pas là le moment de goûter un repos paisible? Ah! je vous aime trop! Il faut modérer cette passion, en rallentir les mouvemens,

la rendre plus supportable : le tiers de mon amour seroit assez... Non!... eh bien, mon cher Alfred, j'offre la moitié... Encore non!... Oh! prends donc tout, oui tout.

XC^e. LETTRE.

Mercredi.

Vous aimez mes lettres; vous ne voulez point que votre retour vous prive du plaisir d'en recevoir. Celle que vous m'écrivez est charmante; en demandant ainsi, mon cher Alfred, on est bien sûr d'obtenir. Mais que puis-je vous dire? Je vous ai vu, je vous attends; je ne sais que cela, je ne sens que cela. Est-il des termes qui rendent les mouvemens impétueux du sentiment? Mon cœur est si transporté, si rempli de sa joie, qu'il ne peut la faire éclater au-dehors. Ah! lisez-la dans mes yeux! et que celle qui brilloit hier dans les vôtres, m'assure ce soir, en s'y montrant encore, que vous m'aimez comme je vous aime.

XCI^e. LETTRE.

Jeudi.

Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous avez passé mardi huit heures avec moi, hier près de quatorze, et vous me dites : *Je ne vous ai vue que deux momens.* Oh! puissiez-vous penser toujours de même! Quelle douce nuit! quel sommeil! et quel plaisir de me dire en m'éveillant : Je le verrai ce soir; je ne le verrai pas aussi long-temps qu'hier, mais.... je le verrai! Voilà donc ce mouvement que la philosophie veut réprimer, que l'austère sagesse condamne! Ah! que les sept sages étoient fous! ils cherchoient le bonheur et la vérité : pouvoient-ils les trouver en fuyant les douceurs de l'amour. Eh! que contient ce vaste univers, qui vaille un regard de ce qu'on aime! C'est une passion cruelle, disent-ils, une erreur, une illusion des sens qui nous flatte et nous trompe. Ah! qu'elle me trompe toujours, et qu'une

erreur si chère ne se dissipe jamais ! non jamais !

XCII^e. LETTRE.

Dimanche.

Une absence d'un jour ne doit pas chagriner. Non, mais elle répand un nuage sombre sur *ce jour*. Pensez-vous à moi, mon cher amant ? Puis-je me flatter que mon idée vous soit présente dans des lieux où l'on s'empresse à vous distraire ? Le faste vous environne, l'éclat brille autour de vous ; daignez-vous, dans ce palais où règne la grandeur, vous rappeler ce simple appartement dans lequel l'amour, sans autre ornement que son ardeur, paré de ses seuls désirs, vous attend avec impatience, vous reçoit avec transport, et vous possède avec tant de plaisir ? Que j'aimerois à vous donner des fêtes ! Je n'envie que ce pouvoir à celui qui vous traite. Je suis sérieuse, je ne sais pourquoi. Ne suis-je pas sûre de

vous voir demain ? Oui, mais je ne vous verrai point aujourd'hui.

XCIII^{e}. LETTRE.

Mardi.

Je vous en prie, et que cela soit dit pour toujours, ne me parlez jamais de ma fortune. D'où vous vient cette inquiétude ? La modération supplée à la richesse ; elle me fait trouver dans un état qui vous paroît borné, tout ce que je souhaite, et souvent même les moyens d'obliger les gens assez malheureux pour avoir besoin des foibles secours que je peux leur procurer. Osez-vous me dire *que je ne suis point riche*, moi qui ai votre cœur ? On est très-riche quand on possède un bien dont rien ne pourroit réparer la perte ; bien qui tient à nous, et nous rend heureux en dépit de l'opinion et des préjugés. Je suis riche, Mylord ; et, par ma façon de penser, plus riche que vous peut-être. Mais quel ton !

est-ce à vous que j'écris avec cette gravité ? Oui, à vous qui m'avez donné de l'humèur ; mais le plaisir de vous voir la dissipera aisément. Je vous attends à six heures.

XCIV. LETTRE.

Jeudi au soir.

Eh bien! vous l'avez vue cette maîtresse que vous désiriez, à ce bal où, si j'en crois Digby, vous dansiez avec tant de grace. Avez-vous senti, en la voyant, ce plaisir flatteur que votre cœur se promettoit ? ne regrettiez-vous rien auprès d'elle ? Que votre empressement, votre vivacité m'ont plu ! que cette folie vous alloit bien ! qu'il m'est doux d'exciter votre joie, vos transports, de me voir l'arbitre des mouvemens de votre cœur ! Ah! le pouvoir d'animer votre ame est encore plus sensible, plus enchanteur pour moi, que celui de faire naître vos dsirs ; et pourtant ce dernier est bien

grand ! Je ne vous verrai point demain ; je ne vous verrai que tard samedi : hélas ! cette absence m'afflige ! Songez à moi, plaignez-moi, aimez-moi ; je vous verrai par-tout, je ne penserai qu'à vous, vous m'occuperez seul : en tout temps, en tous lieux, mon ame est avec vous. Adieu, mon aimable Alfred, que je hais ce mot ! il est toujours la marque de l'éloignement.

XCV^e. LETTRE.

Vendredi matin.

Oui assurément, je vous répondrai ; cet aimable billet mérite bien que je fasse tout attendre pour vous écrire. Miss Betzi amuse ma tante ; elle lui dit du mal de moi afin de calmer son impatience. Vous ne sauriez croire combien ce petit voyage me chagrine ; c'est un jour perdu. Que mon cœur vous est attaché, et qu'il se plaît à vous aimer ! Oui, je vous pardonne, mais ne dites jamais, pas même

en badinant, ces cruelles paroles que vous me dîtes hier; je n'ai pu les entendre sans douleur : ah! si vous les pensez un jour, laissez-moi vous deviner! Je vous dispense d'une sincérité si dure. Quand vous cesserez de m'aimer, un peu de froideur suffira pour me faire comprendre mon malheur. Je ne vous tourmenterai point, vous n'entendrez point mes reproches, vous ne verrez point couler mes larmes, vous ne serez point accablé de mes plaintes, je souffrirai seule de votre inconstance; non, jamais, jamais je ne ferai d'efforts pour vous ramener.... Mais quelle est ma folie! Je pleure, et tu m'aimes, tu m'adores, tu me le jures; j'en ai la preuve récente dans mes mains... Ah! pardonne à ton tour, pardonne à un cœur trop sensible que sa tendresse rend injuste. Adieu, pense à moi, si tu te plais à penser à celle qui t'aime le mieux, qui t'aime le plus, qui t'aimera toujours.

XCVI^e. LETTRE.

Lundi matin.

Vous me cherchez des torts ; vous êtes surpris que vos caresses ne soient pas plus puissantes sur mon cœur : quel reproche, mon cher Alfred ! Si elles n'ont pu détruire la triste impression que m'avoit fait un discours *tenu sans dessein*, devez-vous en conclure que je suis moins sensible, et m'accuser de défiance ? *Tu connois le cœur de ton amant, tu le connois, et tu crains ?* Non, je ne crains pas : qui pourroit autoriser ma crainte ? qui vous engageroit à feindre avec moi, à me tromper, à vous imposer à vous-même une indigne contrainte ? Vous supposerois-je de la bassesse, de la fausseté, vous aimerois-je si je vous en soupçonnois ? Ce trouble dont je ne puis me défendre, est une maladie de mon ame ; si j'étois foible, je le regarderois comme le présage de quelque malheur : c'est l'effet d'une imagination trop remplie

d'un seul objet ; elle s'étend sur tout ce qui peut s'y rapporter. Je suis comme un vaporeux qui, jouissant d'une santé parfaite, à force de s'en occuper envisage à chaque instant tous les maux qui peuvent la détruire, et voit la mort sans que rien lui en découvre les approches. Vous vous plaignez de mes regards ; *ils ne sont plus ceux d'une maîtresse tendre qui contemple avec plaisir celui qu'elle aime, mais ceux d'une femme inquiète qui cherche à pénétrer un homme qu'elle éprouve.* Quel temps pour vous éprouver, mon cher Alfred ! Que me reviendroit-il de le faire ? Si une seule de vos actions démentoit cette noblesse, cette élévation de sentimens, cette candeur que j'ai cru trouver en vous, ces qualités qui vous ont soumis mon cœur, cette affreuse découverte éteindroit mon amour sans doute ; mais mon bonheur, mais ma vie tient à cet amour. Ah ! loin, loin de moi des soupçons injurieux ! Je ne cherche en vous que des sujets de vous aimer davantage, de m'applaudir de mes

sentimens, et de vous les conserver toujours.

XCVII^e. LETTRE.

Jeudi.

J'OBÉIRAI à mon cher amant; je me conformerai à ses désirs; plus d'idées affligeantes; le bonheur d'être aimée de lui n'en doit présenter que de riantes. Les ames tendres sont sujettes à mêler un peu de tristesse au sentiment; et l'amour, quand il est extrême, porte naturellement à la mélancolie. Pardonnez l'effet en faveur de la cause. Forcée de vous quitter, de me priver du plaisir de vous voir; passer tout un jour sans vous, sans recevoir la moindre marque de votre souvenir; ah! c'est bien pour avoir de l'humeur, plus que de l'humeur. Si vous saviez ce que j'ai senti en rentrant, quand j'ai vu que Betzi n'avoit rien à me dire, rien à me donner; si vous le saviez, vous me plaindriez. Ce n'étoit pas votre faute, mais

j'ignorois que vous m'aviez écrit. Je me suis regardée comme oubliée tout ce temps-là ; et me croire éloignée de votre cœur, imaginer qu'il est des momens où je vous suis moins chère, où vous me négligez, n'est-ce donc pas assez pour m'ôter cette gaieté et cette vivacité qui vous plaisent ? Je ne me mets point dans mes yeux ce feu qui les anime quand vous paroissez : les mouvemens de mon ame s'y peignent malgré moi ; je ne puis vous cacher ni ma joie ni mon inquiétude. Mais pourquoi me grondez-vous ? *je suis trop sensible* ? est-ce un défaut dont un amant puisse se plaindre ? Ah ! vous ne comprenez point, vous êtes bien loin de concevoir combien je vous aime, combien je suis capable d'aimer ! L'attachement d'une femme délicate est au-dessus des idées de votre sexe : vous ne connoissez qu'une preuve de notre amour ; mais vous ignorez combien est fort le sentiment qui nous conduit à vous la donner. Non, vous n'aimez pas comme nous.

XCVIII^e. LETTRE.

Lundi à deux heures du matin.

Vous quitterai-je sans cesse ? On m'entraîne loin de vous : c'est une chose bien fâcheuse que l'assujettissement ; le sentez-vous comme moi ? Je passerai trois jours sans vous voir ! que d'heures, que de momens pour un cœur qui les compte ! Mais d'où vient qu'en pensant à vous, en vous écrivant, un mouvement vif et pressant m'agite et me trouble ? Il n'y a pas deux heures que vous m'avez quittée, et je sens déjà cette secrète inquiétude, cette sorte de douleur qu'on éprouve dans une longue absence. Je suis dans mon lit, j'y fais de singulières réflexions, même d'impertinentes remarques. Il me semble que votre portrait tient bien peu de place : hélas ! combien il en reste ! pourquoi ne puis-je satisfaire le plus ardent de vos vœux ! pourquoi ?... Ah ! ce n'est point une ardeur répandue dans mes sens, qui me fait songer à vous pour

remplir cet espace ! c'est un désir violent de vous voir, d'être avec vous, de ne jamais m'éloigner d'un amant si cher. Que n'y êtes-vous dans cette place ? Je goûterois plus de plaisir à vous contempler endormi dans mes bras, qu'une autre n'en sentiroit dans l'instant le plus doux de votre réveil. Oh ! que n'ai-je le pouvoir de la fée Nirsa ! elle donnoit à tout la forme qui lui plaisoit. Je ferois une figure semblable à la tienne ; elle iroit représenter, tu resterois avec moi, tu serois toujours près de moi. Mais non, je craindrois de m'y méprendre. Cet autre toi-même auroit tes traits, il te ressembleroit ; qu'il seroit aimable ! oui aimable, charmant, adorable ; mais ce ne seroit pas toi, et j'aime toi.

XCIX^e. LETTRE.

De Cantorbery, mardi au soir.

On m'apporte votre lettre, j'avois un besoin véritable de la recevoir : mon

cœur impatient comptoit déjà, et vous accusoit peut-être. Cette prude altière, dont l'affectation vous a fait rire, n'est pas un caractère aussi rare qu'il vous le paroît. Je suis de votre avis, mon cher Alfred; un homme qui pense bien, honore une femme en lui offrant l'hommage de son cœur : c'est une marque qu'il la croit capable de chérir les vertus qui sont en lui. Son amour est une distinction flatteuse, sa confiance un éloge, et son estime un titre pour prétendre à celle de tout le monde. Aussi, suis-je comme cette Athénienne qui, paroissant dans une assemblée de femmes fort ornées, répondit au reproche qu'on lui fit de s'y montrer en négligé, *ma parure est mon mari.* La mienne est mon amant, je suis plus parée qu'elle. Oui, mon cher Alfred, ton amour est mon bien suprême. Mais que le mien m'est précieux! C'est un présent de ta main, c'est un de tes bienfaits; tu te plais à faire des heureux. Ah! jouis d'un plaisir si noble en regardant ta maîtresse; dans les instans où tu lui prouves

ta tendresse, tu peux te dire : Voilà un cœur que je comble de joie, dont le bonheur est mon ouvrage, dont tous les mouvemens dépendent de moi. Foible empire en apparence, mais pourtant satisfaisant ! Qui peut, comme toi, s'assurer de régner sur une ame sincère, a du moins un ami, un sujet entièrement dévoué à lui, qui l'aime, et n'aime en lui que lui-même ? Que de rois puissans ne l'ont pas ce sujet fidèle ! La vanité, l'orgueil, l'intérêt, forment les liens qui attachent aux grands ; l'estime, l'amitié, l'amour, le plus tendre amour, m'attachent à toi. Adieu, *ma mie*, mon bel ami, adieu. Quel plaisir je sentirai en vous revoyant ! Y pensez-vous comme moi ? Oui, vous le dites, et je vous crois.

C^e. LETTRE.

Vendredi au soir.

O mon aimable ami ! ô mon cher amant ! que ce passage rapide d'un mouvement à

un autre m'a procuré un délicieux moment ! N'avois-je pas raison de me chagriner ? Par le plaisir que m'a fait votre présence, jugez combien devoit m'être sensible la perte de ces deux heures que vous m'aviez destinées ; hélas ! je m'en privois par ma faute ! Eh pourquoi ne voulez-vous pas que je vous remercie de ce retour, de cette attention charmante ? Quel que soit le motif qui vous a ramené, je ne saurois trop le chérir. Si c'est complaisance pour moi, que je vous en suis obligée ! Si, comme vous le dites, vous êtes revenu *pour l'amour de vous-même*, ah ! je vous en sais bien plus de gré ! Il paroît un peu d'ingratitude dans cette façon de dire : je laisse à votre cœur le soin d'expliquer cette pensée.

CI^e. LETTRE.

Lundi à trois heures du matin ***.

Je ne vous ai jamais vu comme vous étiez hier ; qu'avez-vous donc ? Quel

nuage sur votre humeur, quelle confusion dans vos discours, et que d'embarras dans vos regards! Ah! ne m'abandonnez point à l'horrible inquiétude où vous m'avez livrée! Ouvrez-moi votre cœur; qu'au moins je partage vos peines, si l'heureux temps où je pouvois les dissiper n'est plus. Rompez ce cruel silence; que mon ame soit blessée du même trait qui pénètre la vôtre. Ah! mon cher Alfred, avez-vous des secrets pour une amie telle que moi! J'ai vu des larmes prêtes à couler de vos yeux: au milieu des assurances les plus tendres, des caresses les plus douces, il vous échappoit des soupirs douloureux...... Eh! grand dieu! qu'est-ce donc qui vous agite?.... Je ne sais que penser..... je n'ose m'arrêter à ces idées.... *Le plus infortuné des hommes seroit celui qui perdroit mon estime, ma tendresse*.... Hélas! mon cher Alfred, ces paroles entrecoupées, prononcées si bas, je les ai entendues; qu'elles m'alarment! Ah! par pitié, tirez-moi de l'état terrible où me

réduisent mes craintes et mon incertitude !

CII^e. LETTRE.

Mercredi.

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé, Mylord ? que pouviez-vous craindre d'un cœur tel que le mien ? doutiez-vous de mes sentimens ? Mon amour est si tendre, si désintéressé, votre bonheur m'est si cher ! m'avez-vous crue capable de me préférer à vous ? Cette cruelle confidence adoucie par vos discours, par votre présence, m'eût été moins affreuse qu'une lettre dont le style s'accorde si mal avec ce que vous m'apprenez. *Vous m'aimez, vous m'adorez, vous ne changerez jamais*, et vous allez vous unir à une autre, et vous semblez déterminé à ne plus me voir. Auriez-vous formé ce barbare dessein ? Eh qui vous engageroit à m'éviter ! La tendresse que vous m'avez inspirée n'a pas besoin, pour subsister, des preuves que vous en avez

exigées. Je puis vous voir, vous aimer, sans porter d'atteinte aux nouveaux liens dont *on veut vous charger*. Eh! qui a donc le droit de vous en donner malgré vous! .... Mais je ne veux rien examiner, je vous estime encore. Votre conduite m'apprendra si vous êtes digne d'une amie généreuse. Si vous manquez aux égards que vous me devez, je vous mépriserai peut-être assez pour ne pas regretter la perte d'un ingrat, d'un homme capable d'abuser de la confiance d'une femme qui l'aimoit, pour la trahir et la désespérer.

CIIIe. LETTRE.

Mardi.

Je ne puis vous le dissimuler : votre conduite m'a persuadée que vous vous étiez fait un jeu cruel d'essayer sur moi tout ce que la feinte la mieux concertée peut produire de mouvemens dans un cœur sensible et prévenu d'une forte

inclination. Ce mariage dont personne ne parle ; une nouvelle si dure, donnée avec si peu de ménagement ; un voyage supposé ; pas la moindre inquiétude sur mon état ; un abandon si triste, si marqué ; tout cela ne m'a présenté qu'un dégoût de votre part, et l'ennui de vous masquer plus long-temps. Au milieu de mon saisissement, dans l'amertume de ma douleur, je vous ai plaint, Mylord ; en vous croyant faux et cruel, en vous trouvant méprisable, vous m'avez paru bien plus malheureux que moi. Et qu'ai-je à me reprocher quand je peux me dire : la bonté de mon cœur, la noble franchise de mon caractère m'a fait penser bien de celui qui feignoit des vertus pour me tromper ? Je m'efforce de perdre ces idées pour prendre celles où vous souhaitez que je m'arrête ; je les adopte d'autant plus volontiers qu'elles peuvent seules apporter un foible adoucissement à ma peine. Dans mon abattement je me sens capable de tout sacrifier à l'espérance de vous voir, et de conserver la plus

solide partie des sentimens que vous avez fait naître dans mon cœur ; vos avantages, votre bonheur me consoleront de mes pertes ; je chérirai les marques légères et éloignées de votre amitié, comme une personne ruinée rassemble les débris d'une grande fortune. Oh, Mylord, Mylord, qui m'eût dit?...Mais je ne me plaindrai jamais de vous, je vous estimerai toujours.

CIV^e. LETTRE.

Dimanche.

Je ne me suis pressée, ni de vous répondre, ni de vous donner l'heure où je puis vous voir. Ce reste d'égards où vous vous soumettez est peut-être un poids pour votre cœur ; et le mien est bien loin d'exiger des soins qui ne le touchent plus ; insensible à tout, je ne mérite point d'attention. Triste objet dans la nature, où l'on n'aperçoit plus que les traces de la douleur, je suis dans le même état où

vous m'avez vue. Tout l'art de la médecine ne peut rien sur un esprit profondément blessé, sur une ame détachée de tout intérêt, sur une machine affoiblie dont les ressorts dérangés n'ont qu'un mouvement lent et douloureux. D'où naît votre inquiétude ? est-il temps de me donner des larmes ? Qu'importe ce qui peut arriver ? Ne vous en embarrassez pas plus que moi. On est bien tranquille, quand on n'envisage point de pertes égales à celles qu'on a faites. Je ne regrette rien. Ah ! je n'ai plus rien à regretter !

CV^e^. LETTRE.

Jeudi.

Pourquoi me montrez-vous un visage si triste ? ne me cherchez-vous, ne me forcez-vous à vous revoir que pour venir vous affliger près de moi ? Quel sujet fait donc couler vos pleurs, ces pleurs amers? de quoi voulez-vous que je vous plaigne? Mon amitié partageroit vos malheurs si

vous en éprouviez. Mais qu'avez-vous ? je vous ai prié de me rapporter mes lettres, vous ne m'avez rien répondu ; vous avez pleuré. . . . Est-ce mon état qui vous attriste ? j'en serois bien fâchée. Il est l'effet d'un saisissement terrible, d'une surprise.... Ah ! que j'étois loin de penser !... mais ne vous effrayez point de mon mal, il passera. L'aile rapide du temps emporte dans sa course précipitée et nos maux et nous-mêmes ; vous oublierez que j'ai été. Est-il possible que vous me demandiez ma pitié ? vous ! je n'ai pas cherché à exciter la vôtre. Qui de nous deux pourtant avoit droit d'en attendre ?... que vous ai-je fait ? Ah ! croiroit-on que Mylord osât me faire un reproche ! Rapportez-moi mes lettres, je veux absolument les ravoir. Eh ! quel intérêt avez-vous à les garder ? pourriez-vous les relire avec plaisir ? J'aurois bien mauvaise opinion de votre cœur, si je l'imaginois,

---

CVI^e. LETTRE.

Samedi.

Eh bon dieu, que me voulez-vous ? pourquoi ces soins si propres à me rappeler un temps qui n'est plus, qui ne peut jamais revenir ? Qu'exigez-vous ? il m'est difficile, tout-à-fait difficile de vous écrire. Le style dont je me servois avec vous n'étoit pas dans ma plume ; le vôtre est encore le même. Ah ! Mylord, Mylord, quand je ne veux que votre amitié, quand je ne veux accepter de vous que cette amitié, si vous me l'exprimez dans les mêmes termes dont vous vous serviez pour me peindre votre amour, quel fond puis-je faire sur elle ! Je sens le prix de vos attentions ; mais je crains la complaisance. Rien ne sauroit me persuader que votre conduite soit naturelle ; peut-être vous vous contraignez ; le penser est un supplice pour moi. Hélas ! cette amitié, le seul bien qui me reste, en imaginant qu'elle peut vous coûter, je

me sens portée à y renoncer pour jamais. Non, il n'est pas possible que vous me voyiez *avec plaisir;* mon état vous fait faire dès réflexions trop tristes sur vous-même. Quels noms affreux vous vous donnez ! Eh ! qui m'eût dit qu'un jour vous les mériteriez !... Que l'objet d'une estime si sincère, d'une passion si tendre... Mais je ne veux pas enfreindre les lois que je me suis prescrites; peut-être dans peu de jours, dégagée des mouvemens cruels qui m'oppressent.... Je me suis trouvée si mal hier, qu'une espérance flatteuse s'étoit emparée de mon cœur : je n'ai point assez de bassesse pour aider à la nature; mais je trouve qu'elle agit bien lentement.

CVII^e. LETTRE.

Jeudi.

Qu'osez-vous penser? qu'osez-vous m'écrire? Moi, *vous haïr! vous mépriser! vous détester!* Non, Mylord, je

n'ai point changé ; soit foiblesse ou constance, mon cœur est encore le même ; il n'oubliera point la tendresse qu'il eut pour vous, d'autres sentimens ne l'affecteront jamais. N'exigez plus de preuves de mon attachement : il peut durer ; mais il ne doit pas se manifester. *Je ne vous aimois pas, un cœur vraiment touché pardonne*. Trente-sept jours passés dans un état si funeste sont-ils de foibles garans de mon amour, du penchant malheureux qui m'entraîna vers vous ? Laissez-moi gémir seule, ne me voyez plus. Je me reproche la douleur où vous vous abandonnez ; en voyant couler vos larmes, j'oublie le sujet des miennes : il me semble qu'un autre est l'auteur de ma peine, et je m'accuse de celle que vous ressentez. Ne pensez plus à moi, ne me cherchez plus, ne m'écrivez jamais. Perdez de vue une infortunée que vous avez avilie à ses propres yeux. Eh ! par quelle obstination voulez-vous me persuader que vous m'aimez ? Mon dieu ! comment pourrois-je le croire !

CVIIIe. LETTRE.

Lundi ***.

HOMME vain et bizarre, ne cesserez-vous point de me persécuter ? quel espoir vous engage à le faire ? qu'attendez-vous de tant d'obstination ? puis-je vous pardonner ? et quand j'aurois cette honteuse foiblesse, que vous en reviendroit-il ? Je ne pénètre que trop le fond de votre cœur ; ce n'est point le sentiment, c'est l'amour-propre qui vous ramène à mes pieds ; l'orgueil s'abaisse à supplier. Vous ne regrettez pas ma tendresse, mais cette admiration dont vous avez joui si long-temps ; elle vous flattoit. Ma prevention avoit élevé un temple à vos vertus ; vous voyez tomber le voile de l'illusion, vous vous efforcez de le rattacher sur mes yeux. Ingrat, oubliez-vous que votre main l'a cruellement déchiré ? Non, malgré le trouble de mes sens, l'incertitude de mes vœux, je ne vois plus en vous celui que je me plaisois à chérir. Je

ne vous verrai point ce soir. Je ne saurois me résoudre à vous voir.

CIX^e. LETTRE.

Vendredi.

Quoi ! ce cœur qui vous aime si tendrement encore, résisteroit à vos larmes, à vos gémissemens, aux cris que vous arrache la douleur ! Ah ! je puis m'affliger moi-même, faire violence à tous mes sentimens ; mais il m'est impossible de vous causer volontairement des peines si sensibles. Je cède à vos instances. L'amour fait évanouir toutes mes résolutions. Ah ! je ne vous hais point, je ne vous haïssois pas quand je croyois devoir vous détester ! Un mouvement inconnu m'agite, il est vrai ; pardonnez-le-moi, il n'est que trop naturel. C'est mon amant, c'est vous que vous me pressez de partager : pouvez-vous me le proposer ? Et qui m'assurera que dans ce partage odieux votre cœur à moi seul.... Ah !

si une autre avoit tes désirs, s'il ne me restoit que tes caresses !.... Hélas ! elle te verra donc dans ces momens où ton bonheur étoit mon ouvrage ! Elle lira dans tes yeux cette tendre reconnoissance que le plaisir y répand ; tu lui donneras ces noms flatteurs, ces noms qui m'enchantoient. Ton ame s'élancera vers la sienne..... Ah dieu, quelle affreuse image ! Quoi ! je te sacrifierois ma délicatesse ? je pourrois ?.... Je le tenterai, je le ferai, si je puis obtenir de mon cœur un effort si pénible ; mais laisse couler mes larmes ; retiens les tiennes, tu m'accables, tu me pénètres de douleur.... Eh ! mon dieu, est-ce moi qui chagrine un homme que j'adore ! Moi qui désire si sincèrement sa joie, son repos, sa tranquillité ; moi qui donnerois tout pour le voir heureux.... Oui, vous régnerez toujours dans mon cœur, dans ce cœur malheureux que vous avez percé d'un trait si cruel. Mes soins pour vous en bannir seroient inutiles : on n'efface point des impressions si fortes, des idées

si chères ; elles renaissent malgré nous, malgré notre raison. A quoi se réduisent des combats si violens ? à m'apprendre que rien ne peut détruire un penchant véritable.... Ah ! puisque vous m'aimiez, puisque vous ne vouliez point renoncer à moi, falloit-il ?.... Inhumain ! je vous pardonne. *J'oublierai*, s'il m'est possible. Je vous verrai demain à l'heure où vous me priez de vous recevoir.

CXe. LETTRE.

Dimanche.

C'EST donc à mon amant, à mon cher amant que j'écris ? Il m'aime, il m'a toujours aimée ; il le dit, il le jure, et je le crois : eh ! pourquoi voudrois-je douter de son cœur, moi qui ne vis, ne respire qu'autant que je crois lui être chère ! Sentimens doux et flatteurs, mouvemens délicieux du plaisir, renaissez dans mon ame ! ranimez mes yeux presqu'éteints dans les larmes ! rendez-moi les graces

qui font plaire! *Je suis toujours aimée!* Dis-le-moi cent fois, mon cher Alfred ; dis-le-moi mille et mille fois : répète à tous momens que je suis *ta chère maîtresse*, qu'aucune autre *ne te peut inspirer d'amour.* Ah ! puisses-tu me le persuader !

CXI^e. LETTRE.

Mardi.

Quel moment s'approche ! que mon cœur est troublé ! Ce billet si tendre, ces sermens... Hélas ! que les temps sont changés ! quelle différence ! un mot, un seul de vos regards suffisoit pour m'assurer de votre amour ; à-présent vos larmes, vos expressions les plus vives, vos caresses passionnées ne peuvent que suspendre mes craintes ; elles renaissent dès que vous vous éloignez, et mes chagrins se raniment avec elles. Je me rends justice, mon cher Alfred, je ne dois plus inspirer que de la pitié ; et ma fierté ne peut supporter l'idée d'en exciter. Je ne goûte

plus le plaisir d'être aimée, l'amertume a versé ses noirs poisons sur vos soins, sur tout ce qui m'environne ; mon cœur se fait des peines, il s'enveloppe des nuages épais de la tristesse, mon amour ressemble à la haine ; je vous offense à chaque instant. Laissez-moi, ah ! laissez-moi. Je ne veux pas que vous souffriez de la bizarrerie de mon humeur ; elle devient à tous momens plus fâcheuse.

CXII^{e}. LETTRE.

Jeudi.

NON, je ne puis effacer de mon imagination ces tristes idées que vous me reprochez ; votre présence les écarte sans les détruire. Eh ! comment pourrez-vous accorder votre amour et vos devoirs ? Dans le même cas une femme peut remplir les siens sans trahir ce qu'elle aime : elle cache sa répugnance, et n'a besoin que d'une complaisance où son cœur, où ses sens ne prennent point de part : elle

se prête, elle ne se donne pas. Mais vous dont les désirs doivent prévenir, doivent précéder le pouvoir de remplir ces devoirs...... Non, je n'y saurois penser. Partager ce qu'on aime !... Ah dieu, je n'obtiendrai point cet effort d'un cœur qui vous adore! Qui, moi, je chercherois sur ta bouche les traces des baisers qu'une autre y auroit imprimés !.... *Je pleure dans tes bras*.... Ah! des gémissemens, des cris douloureux seroient à l'avenir les seules marques de ma sensibilité ; tes caresses n'exciteroient plus que mes dégoûts et mon désespoir ! Quittez-moi, ah ! quittez-moi avant ce lien fatal !.... Je n'ai pas la force d'en écrire davantage. Adieu.

CXIII^e. LETTRE.

Samedi.

PLUS je me consulte, et plus je sens d'éloignement pour ce que vous exigez de moi. Ce sacrifice est au-dessus de mes

forces ; et c'est après une mûre délibération, que je vous dis pour la dernière fois qu'il m'est impossible de me soumettre à cette dure condition. Mon cœur est repoussé par une répugnance invincible. Eh puis, quel droit ai-je de causer à une autre les peines que je sens ? Pourquoi voudrois-je désoler une femme qui ne m'a point offensée ? Que penseroit lady Monsery, si elle savoit ce que vous préparez à son amour, si elle entendoit celui qu'elle préfère, me jurer qu'il ne l'aimera jamais ? Je ne suis point assez peu généreuse pour désirer que vous ne puissiez l'aimer ; et je connois trop bien l'horreur d'être trahie par ce que l'on aime, pour vouloir la faire éprouver à personne. Pouvez-vous avouer que la naissance et la fortune vous ont déterminé ? Vous, Mylord, être conduit par l'orgueil et par l'intérêt ! Aurois-je cru que des motifs si bas nous sépareroient un jour ? Ah ! si du moins vous aviez été sincère ! Mais jurer avec serment que vous obéissez à un

ordre supérieur ; feindre que l'on vous force à ces nœuds , quand vos sollicitations sont connues. . . Hélas ! lady Monsery séduite par les mêmes apparences qui m'ont fait vous croire , trompée comme moi , d'aussi bonne foi peut-être , s'abandonne à la douce certitude de vous plaire , de vous fixer : que la moindre connoissance de votre cœur la rendroit malheureuse ! Elle ne le sera jamais par moi ; il n'est pas dans mon caractère de me faire un bonheur en détruisant celui d'un autre.

CXIV^e. LETTRE.

Mercredi.

J'AI pensé plus d'une fois, Mylord , qu'il étoit peu généreux de vous laisser voir une douleur dont toutes les marques ont l'apparence du reproche : j'ai voulu vous la cacher ; mais le cœur que vous aviez touché n'est pas capable d'une longue contrainte ; et lorsqu'il veut dis-

simuler, ses plus grands efforts lui sont inutiles. J'ai tout tenté pour soumettre ma raison au foible extrême de ce cœur : j'ai cherché les moyens de concilier cet amour dont votre bouche et votre main m'ont donné tant d'assurances, avec le parti que vous avez pris, avec la façon dont vous l'avez pris, avec ce caractère vrai, noble, désintéressé, qui me charmoit en vous ; je n'ai trouvé dans mes idées que l'impossibilité d'allier les contraires. Si vous ne m'aimiez pas, en supposant que rien ne vous distingue du commun des hommes, votre conduite est simple, quoiqu'elle ait ses côtés blâmables : si vous m'aimiez, je ne puis la comprendre. Dans le premier cas, en n'admettant que la probité la plus ordinaire, la droiture et la bonté ne permettent assurément pas de répandre l'amertume sur les jours d'un autre, pour contenter un goût passager : dans le second, est-on maître d'étouffer un sentiment que la violence qu'on veut lui faire ne rend que plus tendre et plus

vif? cède-t-il à des arrangemens qui lui sont étrangers? Vous n'êtes point celui que j'aimois, non, vous ne l'êtes point; vous ne l'avez jamais été. Mais je puis me tromper dans mes idées; que sais-je? Chaque état a peut-être ses usages, ses maximes, même ses vertus. La rigidité des principes auxquels je tiens le plus, n'est peut-être estimable que dans ma sphère; elle est peut-être le partage de ceux qui, négligés de la fortune, peu connus par leurs dehors, ont continuellement besoin de descendre en eux-mêmes pour ne pas rougir de leur position. Le témoignage de leur cœur leur donne en partie, ou du moins leur tient lieu de ce que le sort leur a refusé. Etre heureux dans l'opinion des autres; sacrifier tout au plaisir fastueux d'attirer les regards; briller d'un éclat étranger qui n'est point en nous, et n'est un bien que parce que la foule en est privée; c'est sans doute pour ceux que le hasard a placés dans un jour avantageux, un dédommagement des vertus qu'ils n'ont

pas, des qualités qu'ils négligent, du bonheur après lequel ils courent en vain, du dégoût et de l'ennui qui les suivent et les dévorent. Je souhaite, Mylord, et je le souhaite sincèrement, que rien ne vous force à regretter la vie agréable et paisible à laquelle vous renoncez, qu'un peu moins d'*ambition*, pour me servir de vos termes, vous eût peut-être fait préférer, si le plus fort penchant de votre cœur n'eût emporté la balance. Le lien que vous allez former brise tous ceux qui m'attachoient à vous. Trop délicate pour vous partager, trop fière pour remplir vos momens perdus, et trop équitable pour vouloir garder un bien sur lequel une autre acquiert de justes droits, je reprends tous ceux que ma tendresse vous avoit donnés sur moi. Je ne vous promets point de l'amitié. J'ignore quel mouvement agite un cœur déchiré par tant de combats; mais je ne puis croire qu'un sentiment aussi pur, aussi doux que l'amitié, puisse naître d'une passion qui ne laisse après elle que

le regret de l'avoir sentie, la honte d'en avoir donné des preuves, et la douleur d'avoir fait un ingrat. J'ose croire que vous me connoissez assez pour ne pas me soupçonner de vous quitter par un esprit de vengeance ou de vanité : ma situation à votre égard ne ressemble point à celle où vous étiez avec moi, quand vous formâtes le projet de m'abandonner ; projet dont la dureté ne peut se concevoir. Vous ne pouvez douter que je ne vous aie tendrement aimé ; soyez sûr que je vous aime encore : mais de nouvelles découvertes, le temps, l'événement qui m'engage à faire une démarche si contraire à mes sentimens, votre absence, les réflexions qui se présentent si naturellement à l'esprit par la vue du présent et le souvenir du passé, me rendront peut-être à moi-même, et me procureront une paix que je ne pourrois trouver dans l'avilissement d'une passion dont je ne sentirois plus que les peines. Adieu, Mylord, croyez que personne ne vous a plus véritablement

aimé. Celle qui regarde comme un malheur la triste nécessité de ne vous aimer plus, vous donne, en renonçant à vous, la preuve la plus sensible d'un amour qu'elle va s'efforcer d'éteindre. Souvenez-vous que dans mes chagrins les plus amers, si je n'ai pu vous cacher mes larmes, si j'ai souvent fait couler les vôtres, au moins ai-je eu assez d'égards pour ne jamais mêler l'aigreur à la plainte. Adieu, Mylord, adieu. Puissiez-vous oublier, pour votre propre bonheur, quel cœur vous aviez attaché, et le prix cruel dont vous avez payé sa tendresse et sa confiance.

CXV^e. LETTRE.

Lundi.

J'AI attendu plus d'un mois, Mylord, l'effet de votre promesse. Accoutumé à trahir vos sermens, il n'est pas étonnant que vous manquiez à une parole positive. Un si long délai me force d'in-

sister, et de vous prier une seconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous sont point *chères*, qui ne peuvent vous être *chères*. Il faudroit vous supposer une façon de penser bien singulière pour l'imaginer. *Chéririez*-vous des témoins qui déposent contre vous, et ne flattent votre vanité qu'en dégradant vótre cœur? Eh! si vous aimiez les lettres, tant d'autres femmes pouvoient vous en écrire de plus agréables! Falloit-il me choisir pour remplir un temps d'attente qu'elles eussent peut-être rendu plus riant? Elles vous auroient pris avec plaisir, quitté sans peine, et remplacé sans croire y perdre. Vous me demandez *mon amitié!* Prétendre *à mon amitié*, vous, mon ennemi le plus cruel? Est-ce en détruisant mon bonheur, mon repos, ma santé, tout l'agrément de ma vie, que vous avez aoquis des droits à ma reconnoissance, à mon estime, *à mon amitié*?.... Rendez-moi mes lettres; ne me forcez pas de vous les demander encore; craignez d'approfondir un cœur qui vous

a ménagé, de l'exciter à s'ouvrir ; ne m'exposez point à vous dire quels sont les sentimens dont je vous crois digne.

CXVI^e. LETTRE.

Samedi.

Je vous dois une réponse, Mylord, et je veux vous la faire ; mais comme j'ai renoncé à vous, à votre amour, à votre amitié, à la plus légère marque de votre souvenir, c'est dans les papiers publics que je vous l'adresse. Vous me reconnoîtrez : un style qui vous fut si familier, qui flatta tant de fois votre vanité, n'est point encore étranger pour vous ; mais vos yeux ne reverront jamais ces caractères que vous nommiez *sacrés*, que vous baisiez avec tant d'ardeur, qui vous étoient *si chers*, et que vous m'avez fait remettre avec tant d'exactitude.

Vous dites dans votre dernier billet, que *vous m'êtes, et me serez toujours attaché par l'amitié la plus tendre.*

Mille graces, Mylord, de cet effort sublime ; je dois beaucoup sans doute à la générosité de votre cœur, si elle a pu vous défendre de la haine et du mépris pour une femme que vous avez si vivement offensée. *Vous ne méritez pas l'épithète que je vous donne ; vous ne fûtes jamais mon ennemi :* vous avez l'audace de répéter que *vous ne le fûtes jamais !* Vous osez me prier *de ne point oublier un homme qui me fut cher*. Non, Mylord, non, je ne l'oublierai point : je ne l'oublierai jamais, un trait ineffaçable l'a gravé dans ma mémoire : mais je ne m'en souviendrai que pour détester ses artifices.

Tremblez, ingrat ; je vais porter une main hardie jusqu'au fond de votre cœur, en développer les replis secrets, la perfidie, et détaillant l'horrible trahison... Mais le pourrai-je ? avilirai-je aux yeux de l'Angleterre l'objet qui sut plaire aux miens ? Non, par une touche délicate ménageant l'expression du tableau, en rendant ses traits sortans pour lui-même,

mettons-les dans l'ombre pour tous les autres.

Descendez en vous-même, Mylord, osez vous interroger, vous répondre; et de tant de qualités dont vous vous pariez, de tant de vertus dont vous vous décoriez, dites-moi quelle est celle dont vous m'avez donné des preuves? Sincère, généreux, compatissant, libéral, ami des hommes; rempli de cette noble fierté qui caractérise la véritable grandeur; la bonté, la droiture, l'honneur et la vérité sembloient régler tous vos sentimens, diriger toutes vos démarches, guider tous vos mouvemens; vous le disiez, Mylord, et moi je le croyois. Eh! pourquoi ne l'aurois-je pas cru? Je ne trouvois rien dans mon cœur qui pût me faire douter du vôtre.

Ne vous applaudissez pas de m'avoir trompée; non, ne vous en applaudissez pas: le fourbe le plus habile doit bien moins à son adresse qu'à la bonne foi de celui qui en devient la victime.

Mais comment un pair de la Grande-

Bretagne a-t-il pu s'abaisser, se dégrader au point de s'imposer à lui-même une indigne contrainte? de donner tant de soins, à qui? quel étoit l'objet de sa feinte? une simple citoyenne: distinguée seulement par un intérieur peu connu, méritois-je le fatal honneur d'exercer vos talens? par quel malheur ai-je eu de vous cette odieuse préférence? sans éclat, sans célébrité, comment ai-je pu vous inspirer le désir de me rendre malheureuse? quel fruit avez-vous recueilli de cette triste fantaisie? Les gémissemens de mon cœur étouffés par la prudence, mes pleurs répandus dans le sein d'une seule amie; l'altération de ma santé attribuée à ce mal commun dans nos climats, rien n'a servi votre vanité. On ignore encore le sujet d'une douleur si vive, si constante; vous n'en avez point triomphé : mais qui sait après tout ce que vous auriez fait, si un intérêt qui vous regardoit seul ne vous eût engagé au silence?

Mais à quel titre avez-vous pu croire qu'il vous fût permis de m'affliger? quelle loi m'assujettissoit à votre caprice? vous rendoit l'arbitre de mon destin? je ne vous cherchois pas. Tranquille dans mon obscurité, j'éloignois de moi tout ce qui pouvoit troubler une vie, sinon heureuse, au moins paisible. Pourquoi votre art perfide sut-il me voiler vos desseins? Choisie apparemment pour amuser vos désirs, en attendant que la fortune remplît vos vœux intéressés, vous éprouviez sur mon cœur les traits dont vous vouliez blesser celui d'une femme riche, et puissante par ses alliances. Si, connoissant vos vues, par une base condescendance j'eusse bien voulu m'y prêter, je n'aurois point à me plaindre de vous. Mais feindre une passion si tendre, un respect si grand, des transports si soumis!.... Vil séducteur, digne à jamais de mon éternel mépris, va, mon cœur te dédaigne; plus noble que le tien, il n'accorde point son amitié à qui n'a pu con-

server son estime ; une haine immortelle est le seul sentiment que ton ingratitude et ta fausseté peuvent lui inspirer.

Mais quoi ! tromper une femme, est-ce donc enfreindre les lois de la probité ? manque-t-on à l'honneur en trahissant une maîtresse ? C'est un procédé reçu, tant d'autres l'ont fait ; il en est tant qui le font.

Oui, Mylord, il en est ; mais ce sont des lâches qui, portés par leur caractère à faire le mal, et n'osant offenser ceux qui peuvent les punir, se destinent et se bornent à désoler un sexe que le préjugé réduit à ne pouvoir ni se plaindre ni se venger.

Eh ! qui êtes-vous, hommes ? d'où tirez-vous le droit de manquer avec une femme aux égards que vous vous imposez entre vous ? Quelle loi dans la nature, quelle convention dans un état autorisa jamais cette insolente distinction ? Quoi ! votre parole simplement donnée vous engage avec le dernier de vos semblables, et vos sermens réitérés ne vous lient point

à l'amie que vous vous êtes choisie! Monstres féroces, qui nous devez le bonheur et l'agrément de votre vie, vous qui ne connoissez que l'orgueil et l'amour effréné de vous-mêmes; sans la douceur, sans l'aménité qui furent notre partage, quel seroit le vôtre? Pensez-vous que nos mains se refusassent à laver dans le sang les outrages que nous recevons, si la bonté de notre cœur n'étouffoit en nous le désir de la vengeance? sur quoi fondez-vous la supériorlté que vous prétendez? sur le droit du plus fort. Eh! que ne le faites-vous donc valoir? que n'employez-vous la force, au lieu de la séduction? Nous saurions nous défendre; l'habitude de résister nous apprendroit à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la mollesse, ne nous rendez-vous foibles et timides, que pour vous réserver le plaisir cruel que goûte cette espèce de chasseur qui, tranquillement assis, voit tomber dans ses piéges l'innocente proie qu'il a conduite par la ruse à s'envelopper dans ses rets?

Quoi ! c'est le souvenir de Mylord qui m'engage à me livrer à des réflexions si dures sur ses pareils ! Qui m'eût dit que la tendresse et l'estime que j'avois pour lui me forceroient un jour à les faire ? Ah ! Mylord , Mylord , est-ce bien vous qui avez détruit par votre conduite le respect que j'avois pour votre caractère ! Hélas ! trop attaché à l'erreur qu'il chérissoit, mon cœur a cherché tous les moyens de la conserver ! Ah ! dans l'instant où je m'arrachois moi-même à la douceur de vous voir , portée encore à diminuer vos torts , je me serois trouvée heureuse de n'accuser de mes pleurs que l'excès de ma délicatesse ! Elle vous étonne peut-être cette délicatesse ; mais sachez , Mylord , que dans un cœur bien fait , l'amour une fois blessé l'est pour toujours. Dans l'égarement de la douleur , dans ces momens affreux où l'ame avilie , abattue , succombe , ne meut presque plus une machine affaissée sous le poids qui l'accable, on se tourne naturellement vers la cause

de son mal ; il semble que la main qui vient d'enfoncer le trait, ait seule la puissance de l'arracher. Situation horrible, inexprimable, dans laquelle détachée de tout, de l'univers, de soi-même, on ne tient plus qu'à l'inhumain qui vous réduit à cet état funeste ! Le cœur ne sent alors que ses pertes ; tout entier au sentiment qu'il se cache peut-être, il saisit avec avidité tout ce qui lui en offre l'image : l'estime, l'amitié, les moindres égards lui paroissent un dédommagement du bien qu'on lui enlève ; il met un prix immense au peu qui lui reste ; semblable au malheureux qui lutte avec les flots, il s'attache à tout ce qui lui présente un foible appui.

C'est dans cette agitation terrible, dans ce désordre humiliant, que je crus pouvoir vous pardonner, vous rendre ma tendresse et ma confiance. Les reproches dont vous ne cessiez de vous accabler, m'engagèrent à supprimer ceux que j'aurois dû vous faire ; vos attentions excitèrent ma reconnoissance, vos pleurs

me touchèrent ; l'amertume de ma douleur me rendit sensible à la vôtre ; je ne pus vous voir gémir à mes pieds, vous que j'adorois, sans sentir ranimer cet amour si vrai, si tendre, dont vous doutiez alors, qui vous sembloit éteint ; je vous serrai dans mes bras, des larmes d'attendrissement, et peut-être de joie, se mêlèrent à celles que la vanité vous faisoit répandre, je crus pouvoir être heureuse encore. Mais chaque jour, chaque instant m'apprit que s'il est possible de pardonner, il ne l'est pas d'oublier ; que si la bonté du naturel peut empêcher de haïr un perfide, une juste fierté s'élève enfin contre notre foiblesse, et nous fait mépriser et l'amant qui peut nous trahir, et le penchant qui nous entraîne encore vers lui.

C'est dans la vivacité de ce penchant, c'est dans la force de mon amour que j'ai eu celle de renoncer à vous, de vous dire : *Vous n'êtes plus celui que j'aimois*. J'ai préféré la douleur à la honte ; j'ai mieux aimé gémir de cet effort, que

de laisser dépendre mon bonheur d'un homme qui n'étoit plus digne d'en être l'arbitre ; j'ai rompu un commerce dont je ne voyois plus que l'indécence ; le charme flatteur qui me la cachoit n'existoit plus ; je me méprisois moi-même en songeant que je vous aimois. A présent, c'est vous, Mylord, vous seul que je méprise, non pour avoir quitté une femme, vous être montré plus ambitieux que sensible, non pour avoir changé de sentiment, mais parce que vous en avez feint que vous ne sentiez pas ; parce que vous avez traité durement, inhumainement votre amie, celle qui vous étoit véritablement attachée, dont vous aviez désiré la tendresse, que vous connoissiez digne de vos égards, et dont vous aviez mille fois juré de ménager la sensibilité. Je vous méprise, parce que vous vous êtes conduit avec bassesse ; qu'incapable de confiance et d'amitié, vous avez eu recours au mensonge, moyen infâme, et dont un homme de votre naissance devoit rougir de faire usage. Ah !

sur combien de points vous avez eu l'art de me tremper ! Pour votre propre avantage, que n'êtes-vous, Mylord, celui que mon cœur se plaisoit à chérir !

Plus sincère que vous, je ne vous promis point mon amitié ; je renonce à la vôtre. Mais qu'est-ce donc qu'un homme qu'on ne voit plus, qu'on ne verra jamais, entend par *cette amitié* qu'il ose offrir, promettre ? quelle profanation d'un nom si révéré des cœurs vertueux ! Quoi ! ce sentiment si noble, don précieux de la divinité, qui rassemble, unit, intéresse, lie les humains, se borne donc, dans l'idée de Mylord, à ne point nuire à ceux qu'il honore du nom d'*amis !* Que pouvez-vous pour moi ? Vous seriez-vous flatté que je voulusse un jour vous devoir quelque chose ? Vous avez détruit ma tranquillité ; est-il en vous de la faire renaître ! Le bien que vous m'avez ôté ne subsiste plus ; le ciel même, à cet égard, ne peut réparer mes pertes. L'idée fantastique qui faisoit mon bonheur, s'est évanouie pour jamais ; cette

idole chérie, adorée, dénuée des ornemens dont mon imagination l'avoit embellie, ne m'offre plus qu'une esquisse imparfaite ; je rougis du culte que j'aimois à lui rendre. Ainsi mon cœur trompé par ses désirs, éclairé par ses peines, n'a joui que d'une vaine erreur. Il la regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer. Adieu, Mylord ; pour reconnoître en partie cette *amitié si tendre*, si *sincère*, que vous me *conservez*, je souhaite que vous n'en ressentiez jamais de véritable pour quelqu'un qui vous ressemble. Ce souhait doit vous convaincre que je suis capable de pardonner.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.